POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LV[e] DE LA COLLECTION

SIXIÈME LIVRAISON — JUIN



PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5
(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et C[ie], Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID
Fernandez de Castro (Libreria Gutenberg), 14, Principe.

LISBONNE
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL
Cadieux et Derome, 1603, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PÉTERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

1889

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JUIN 1889

COLLECTION DE TEXTES

POUR SERVIR A L'ÉTUDE & A L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

VOLUMES DÉJA PUBLIÉS

Fasc. 1. — RAOUL GLABER. **Les cinq livres de ses histoires** (900-1044), publiés par M. Maurice Prou, ancien membre de l'École française de Rome. 1 vol. in-8. . . . . **3 fr. 50**
Pour les souscripteurs à la collection. . . . . **2 fr. 50**

Fasc. 2. — GRÉGOIRE DE TOURS. **Histoire des Francs**, livres I-VI; texte du manuscrit de Corbie, accompagné d'un fac-similé, publié par M. H. Omont, de la Bibliothèque nationale. 1 vol. in-8 . . . . **7 fr.**
Pour les souscripteurs à la collection. . . . . **5 fr.**

Fasc. 3. — **Textes relatifs aux institutions privées et publiques aux époques mérovingienne et carolingienne**, publiés par M. M. Thévenin. 1re partie : **Institutions privées** . . . . **6 fr. 50**
Pour les souscripteurs à la collection . . . . **4 fr. 50**

Fasc. 4. — **Vie de Louis le Gros**, par Suger, suivie de la **Vie du roi Louis VII**, publiées par M. Aug. Molinier. . . . . **5 fr. 50**
Pour les souscripteurs à la collection. . . . . **4 fr.**

Fasc. 5. — **Textes relatifs à l'histoire du Parlement depuis les origines jusqu'en 1314**, publiés par M. Ch.-V. Langlois, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris . . . . **6 fr. 50**
Pour les souscripteurs à la collection . . . . **4 fr. 50**

Fasc. 6. — **Lettres de Gerbert** (983-997) avec introduction, publiées par M. Julien Havet, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. . . . . **8 fr.**
Pour les souscripteurs à la collection. . . . . **5 fr. 50**

Fasc. 7. — **Les Traités de la guerre de Cent ans**, publiés par M. E. Cosneau, professeur au lycée Henri IV. **4 fr. 50**
Pour les souscripteurs à la collection. . . . . **3 fr. 25**

DONIOL (H.). — *Histoire de la participation de la France à l'établissement des Etats-Unis d'Amérique, correspondance diplomatique et documents.* Paris, Imp. nat., 1888-1889, 3 vol. in-4, avec gravures et cartes . . . . **60 fr.**

DUCROCQ (Th.), professeur à la Faculté de droit de Paris, doyen honoraire de la Faculté de Poitiers. — *La Loi du 30 mars 1887, et les décrets du 3 janvier 1889, sur la conservation des monuments et objets mobiliers présentant un intérêt national au point de vue de l'histoire et de l'art.* 1889, 1 vol. in-8. . . . **2 fr. 50**

Inventaire *et vente des biens meubles de Guillaume de Lestrange, archevêque de Rouen, nonce du pape Grégoire XI et ambassadeur du roi Charles V, mort en 1389.* Paris, Jouaust, 1889, 1 vol. in-4, br., papier vergé (pl. en coul.) . . **15 fr.**

JARRY (E.), ancien élève de l'École des chartes. — *La Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans (1372-1407).* Paris, 1889, 1 vol. in-8 br. . . . . . **10 fr.**

MORTET (V.), archiviste-paléographe-bibliothécaire de l'Université. — *Étude historique et archéologique sur la cathédrale et le palais épiscopal de Paris, du* VIe *au* XIIe *siècle.* Paris, 1888, 1 vol. in-8, br., papier vergé (pl.). . . . . **4 fr.**

PERRET (P.-M.), ancien élève de l'École des chartes. — *Louis Malet de Graville, amiral de France (144?-1516).* Paris, 1889, 1 vol. in-8, br. . . . . . . **7 fr. 50**

SAIGE (Gust.). — *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le* XVe *siècle, recueillis et publiés.* Tome I (1412-1494). Monaco, 1888, 1 vol. in-4, cart. n. r., papier vergé . . . . **25 fr.**
Cet ouvrage aura un second tome, complément indispensable du premier : il paraîtra en 1889.

SOREL (Alexandre), président du Tribunal civil et de la Société historique de Compiègne. — *La Prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne et l'histoire des sièges de la même ville sous Charles VI et Charles VII, d'après des documents inédits, avec vues et plans.* 1889, 1 beau vol. in-8 . . . . **10 fr.**
— Le même, papier vergé. . . . . **15 fr.**

TARDIF (Ad.), conseiller d'État honoraire, professeur d'histoire du Droit civil et du Droit canonique à l'École nationale des chartes. — *Histoire des Sources du Droit canonique.* Paris, 1887, 1 vol. in-8. . . . . **8 fr.**

VALOIS (Noël), docteur ès lettres, archiviste aux Archives nationales. — *Le Conseil du Roi aux* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles, nouvelles recherches suivies d'arrêts et de procès-verbaux du Conseil.* Paris, 1888, 1 vol. in-8, br. . . . . **8 fr.**

NOW READY :

CASPAR'S

General Directory

OF THE

AMERICAN

Book, News and Stationery Trade

WHOLESALE AND RETAIL

Including the

Publishing, Subscription, Retail Book, Antiquarian, News, Map, Art, Music, Manufacturing, Jobbing and Retail Stationery, Blank book and Paper Manufacturing Business, and General Jobbers in above Lines, in the United States and Canada.

ARRANGED :

I. All firms in a General Alphabet; with full information in regard to their nature, their specialities, etc.; firm changes of Publishers, Manufacturing Stationers, Jobbers, etc.; the approximate commercial standing and the present Post Office Address of all firms, etc.;
II. Digest of the Trade Lists of the various Book Publishers;
III. Digest of the Trade Lists of the Manufacturing and Jobbing Stationers, and the Blank Book and Paper Makers;
IV. Geographically, according to States and Towns;
V. According to Specialities of firms represented;
VI. Theory and Practice of the Book and Stationery Trade; Hints and Suggestions to Booksellers, News Dealers and Stationers; Trade Biographies, Trade Journals, etc.

Containing also a list of 2,500 American Technological, Scientific, Literary, etc., Periodicals, arranged in one alphabet according to titles and publishers, stating address, price, etc.

All information contained in this Directory being the result of many years of practical experience and research, chiefly received from or verified by the enumerated firms themselves Forming a convenient and practical Manual for all Publishers, Booksellers, Newsdealers, Stationers or Librarians.

BY C. N. CASPAR, MILWAUKEE, WIS.

Bookseller, Publisher and Stationer,
Compiler of the " Directory of Antiquarian Booksellers, etc.

Price $ 12,00 net.

LONDON	NEW YORK	LEIPZIG
B. F. Stevens	**" Publishers' Weekly "**	**F. A. Brockhaus**

MILWAUKEE : C. N. CASPAR

1889

☞ **Send to the compiler for a Prospectus**

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imprimeur breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

1. HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — *Les Problèmes et les Écoles*, par PAUL JANET, membre de l'Institut, et GABRIEL SÉAILLES, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Ch. Delagrave, p. 393-1084, in-8; l'ouvrage entier : 10 fr. 50.

PHILOSOPHIE ANCIENNE. — 2. *La Philosophie de Platon*, par ALFRED FOUILLÉE, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie française. T. I : *Théorie des idées et de l'amour;* t. II : *Esthétique, morale et religion platoniciennes.* 2e éd. revue et augmentée. Paris, Hachette, 1888, 2 vol. in-16, 7 fr. — 3. *Études sur le Politique attribué à Platon*, par CH. HUIT. Paris, A. Picard, 1888, in-8 de 95 p., 1 fr. 50. — 4. *La Morale d'Aristote*, par Mme JULES FAVRE, née VELTEN. Paris, F. Alcan, 1889, in-16 de 388 p., 3 fr. 50. — 5. *La Morale des stoïciens*, par la même. *Ibid.*, in-16 de IX-382 p., 3 fr. 50.

PHILOSOPHIE DU MOYEN AGE. — 6. *La Scolastique et les Traditions franciscaines*, par le R. P. PR. DE MARTIGNÉ, des FF. m. capucins. Paris, Lethielleux, 1889, in-8 de [x]-VI-544 p., 6 fr.

PHILOSOPHIE MODERNE. — ÉTRANGER. — 7. *La Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours*, par LUDOVIC CARRAU, directeur des conférences de philosophie à la Faculté des lettres de Paris (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de VII-295 p., 5 fr. — 8. *L'Idéalisme en Angleterre au* XVIIIe *siècle*, par G. LYON, professeur au lycée Henri IV (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de 481 p., 7 fr. 50. — 9. *Positivismus ac nova methodus psychologica professoris P. Siciliani. Animadversiones criticæ*, auct. ALB. BARBERIS, c. M. in coll. alberoniano phil. prof. Placentiæ, typis « Divus Thomas », 1887, in-16 de 389 p.

FRANCE. — 10. *Pascal physicien et philosophe. Défense de Pascal*, par NOURRISSON, membre de l'Institut. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 127 p., 1 fr. — 11. *Philosophie et Philosophes*, par E. CARO, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1888, in-16 de 423 p., 3 fr. 50. — 12. *Mélanges et Portraits*, par le même. *Ibid.*, 1888, 2 vol. in-16 de XV-371 et 334 p., 7 fr. — 13. *La Morale, l'art et la religion, d'après M. Guyau*, par ALFRED FOUILLÉE (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de VIII-197 p., avec un portrait, 3 fr. 75.

TRADUCTIONS. — 14. *Critique de la raison pure*, par EMM. KANT, nouvelle traduction française avec avant-propos et notes par F. PICAVET, agrégé de philosophie (*Collection historique des grands philosophes*). Paris, F. Alcan, 1888, in-8 de XXXVI-326 p., 6 fr. — 15. *Le Monde comme volonté et comme représentation*, par ARTH. SCHOPENHAUER, traduit en français par A. BURDEAU (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*). Paris, F. Alcan, 1888, 2 vol. in-8 de XXI-438 et 325 p., 15 fr. — 16. *Pensées et Fragments*, de ARTH. SCHOPENHAUER, trad. par le même. 7e *édition*. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*.) Paris, F. Alcan, 1887, in-12 de 231 p., 2 fr. 50. — 17. *Psychologie*, par ANT. ROSMINI SERBATI, traduit de l'italien sur la nouvelle édition, par E. SEGOND, professeur de philosophie au collège Stanislas. Tome I. Paris, Perrin, 1888, gr in-8 de LXXIX-436 p., 7 fr. 50. — 18. *De la vie*, par le comte LÉON TOLSTOÏ, seule traduction revue, corrigée et annotée par l'auteur. Paris, Marpon et Flammarion, *s. d.* (1888), in-16 de XXI-308 p., 3 fr. 50.

1. — Le *Polybiblion* est un peu en retard avec le gros fascicule qui est venu depuis plus d'un an compléter *l'Histoire de la philosophie* de MM. Paul Janet et Gabriel Séailles. Mais dès sa première apparition, ce livre, écrit sur un plan tout nouveau pour la plus grande utilité des maîtres et des élèves, a été recommandé ici même comme un guide

des plus précieux, en dépit de graves réserves suggérées par certaines tendances doctrinales. Aujourd'hui l'ouvrage entier se trouve un peu partout et, à l'user, il a justifié les éloges, mais aussi les critiques, qui, du reste, sont tombées plus nombreuses et plus graves sur ce deuxième fascicule que sur le premier. Celui-ci ne renfermait que la psychologie, et c'est assurément la partie de l'ouvrage à la fois la plus utile, la plus neuve et la mieux exécutée. On n'a pas trouvé le même mérite de rédaction à la morale, à la logique, à la métaphysique. On leur a reproché, en particulier, de ne pas offrir assez de divisions. Il est certain que plusieurs chapitres sont longs et touffus, à commencer par les deux qui constituent toute la morale et qui, du reste, n'en font qu'un, n'ayant que ce seul thème fort complexe : « le problème moral. » L'inconvénient est réel, sans qu'il faille, je crois, en faire un grief sérieux aux auteurs. Le sujet même portait avec lui cette complexité, et plus d'analyse était parfois impossible ou du moins bien difficile. Il y a lieu, malheureusement, d'adresser à ce complément d'un livre indispensable des reproches d'un autre ordre et bien autrement graves. La doctrine est toujours et plus que jamais diminuée. Le *diminutæ sunt veritates a filiis hominum* pourrait servir de devise aux deux nouveaux historiens de la philosophie. Quelle est ici, par exemple, la conclusion de l'histoire de la morale? Les deux tendances de la vie humaine vers le bonheur et vers la vertu restent sans conciliation qui vaille ; on croit sauver l'idée du devoir, mais sans lui donner de base. On peut être moins alarmé des résultats, assez vagues d'ailleurs, de l'histoire des problèmes de logique : universaux, théorie du syllogisme, induction. Mais l'histoire raisonnée de la métaphysique aboutit à une indécision funeste entre l'unité de substance, qu'on est tout près de proclamer, et les droits de l'existence individuelle, qu'on ne voudrait pas sacrifier. Que dire de la théodicée, où l'on espérait voir sauvegarder par M. Paul Janet les principes traditionnels du spiritualisme? Hélas! Aboutir, sur la question divine, à une vague conciliation du théisme et du panthéisme, et sur la vie future, à l'espoir non moins vague d'une immortalité qui serait personnelle sans être individuelle (*sic*), est-ce garder seulement un reste de vrai spiritualisme? — Ces observations graves s'adressent aux conclusions doctrinales des deux auteurs. Elles laissent leur mérite propre, et un mérite très élevé, à la partie narrative et analytique, qui constitue le fond de leur travail, soit dans chaque partie de la philosophie traitée historiquement, soit dans l'*Histoire des écoles* qui termine l'ouvrage.

2 et 3. — Passons à l'histoire spéciale de la philosophie ancienne, et signalons avant tout la réédition du beau travail de M. A. Fouillée sur *la Philosophie de Platon,* publié il y a vingt ans, en deux forts volumes in-8, et qui en fournira trois ou quatre de petit format. Nous n'en avons

encore que deux, qui renferment toute « l'explication de la philosophie platonicienne, » plus deux livres de « l'histoire du platonisme. » Il y a lieu de regretter, sans y attacher trop d'importance, l'irrégularité matérielle de ce partage. Dans l'édition de 1869, le premier volume offrait, en dix livres, l'étude complète de Platon ; le second donnait, en cinq livres, l'histoire du platonisme et, de plus, une sorte de reconstruction, en deux livres, de cette grande philosophie. Dans la nouvelle édition, non seulement l'histoire commence au dernier tiers du second volume, en dépit du titre, mais encore elle ne se distingue plus de ce qui la précède, par une nouvelle série numérique de livres. Autre irrégularité : le livre VII a été coupé en deux (VII et VIII), ce qui importe assez peu ; mais il fallait, dès lors, changer (t. I, p. 307) le titre du nouveau livre VIII, réduit à un seul chapitre, en supprimant la partie de ce titre qui se rapporte aux deux chapitres suivants, devenus un livre particulier, sans doute parce qu'ils sont passés au second volume.

Ce sont là de pures minuties, mais que j'ai voulu noter précisément parce qu'elles déparent toujours un peu une œuvre considérable et qui restera. M. Ch. Lévêque, rapporteur du concours de l'Académie des sciences morales et politiques, jugea dès la première heure ce travail comme on doit le juger encore. « L'ouvrage, disait-il, est composé avec beaucoup d'art. Toutes les parties en sont fortement coordonnées autour d'un centre unique ; et ce centre, c'est la théorie des idées de Platon. Point de digressions, aucun hors-d'œuvre. Le style est plein, ferme, juste, toujours grave, parfois élevé et même éloquent... [L'auteur] possède une science complète et profonde de la matière : les textes, qu'il semble savoir par cœur, obéissent sans effort à son appel et viennent docilement se ranger à leur place dans le cadre immense de l'ouvrage.» La critique principale qui vient tempérer ces magnifiques éloges, c'est que, dominé par ses idées personnelles, l'historien du platonisme plie quelquefois à son gré et « interprète arbitrairement les doctrines qu'il expose et qu'il apprécie. » Ce défaut a été senti de plus en plus depuis la première apparition de l'ouvrage, et M. Fouillée est toujours suspect aux esprits sévèrement exacts de tirer à lui les systèmes, de solliciter les textes et « d'accoucher » les grands philosophes au lieu de les interpréter avec une fidélité scrupuleuse. Mais, dans ce grand et beau livre, il n'est que juste de reconnaître, à côté d'interprétations supérieures parfois contestables, un travail d'exégèse sur les parties difficiles de l'œuvre de Platon, discutable encore sans doute, mais très digne d'attention.

Les changements apportés à cette édition nouvelle ne sont pas fort nombreux et surtout n'atteignent jamais le fond de l'interprétation générale, maintenue en son entier en face de bien des contradictions. Parmi les additions importantes, je signalerai un appendice sur le *Par-*

ménide, placé à la fin du second volume, et dirigé surtout contre M. Waddington ; parmi les améliorations, la refonte du chapitre sur « l'immortalité » (t. II, p. 235), pour laquelle l'auteur a naturellement profité de son édition du Phédon. Il y aura lieu de revenir sur l'ensemble de l'ouvrage quand l'impression en sera terminée. Les dernières pages surtout, les plus personnelles, intéresseront notre curiosité par les modifications qui pourront bien y être introduites.

— C'est un des caractères frappants de la « critique platonicienne » de M. Fouillée, d'être conservatrice et de s'opposer vivement à l'exégèse allemande, qu'il accuse de déclarer apocryphe tout ce dont elle n'a pas su saisir le sens. Un autre platonisant, M. C. Huit, très au courant des travaux d'outre-Rhin, très en garde contre l'hypercritique, mais moins porté que M. Fouillée à trouver partout des points de raccord et de vagues conciliations, arrive à d'autres conclusions que lui. Dernièrement encore, il vient de soutenir la non-authenticité du *Politique*, comme il avait fait précédemment de quelques autres dialogues attribués à Platon. Profitant des arguments négatifs produits par divers critiques, mais y mettant aussi beaucoup du sien, il fait valoir de nombreuses incohérences de forme et de fond qui écartent le *Politique* de l'œuvre de Platon, pour le rapporter à une époque inférieure et à un disciple en partie dévoyé. Il ne m'appartient que de recommander aux vrais juges cette savante dissertation, comme une étude très attentive du *Politique* et un sévère examen des interprétations qu'il a reçues.

4 et 5. — Les deux volumes publiés l'an dernier par Mme veuve Jules Favre sur *la Morale d'Aristote* et *la Morale des stoïciens* (ainsi qu'un autre sur *la Morale de Socrate*, déjà signalé dans le *Polybiblion*), ne sont pas des œuvres d'érudition et de discussion. Ce sont des anthologies, des séries de textes bien choisis, méthodiquement classés, et reliés entre eux par quelques développements propres à l'auteur. Dans chaque volume, des divisions nettement établies, par parties, chapitres et paragraphes, permettent de se diriger dans les recherches particulières et de trouver vite ce qu'on désire sur tel ou tel point de morale. Ces deux volumes peuvent donc être utiles soit à étudier de suite les deux principales doctrines morales de l'antiquité, soit à cueillir la fleur de ces vénérables leçons pour son bien ou pour l'instruction des autres. Les extraits d'Aristote sont de la traduction de Thurot pour *le Politique* et *la Morale à Nicomaque ;* pour les autres ouvrages utilisés, de la traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Mme Favre n'indique pas les noms des traducteurs d'Épictète, de Sénèque, de Marc-Aurèle, etc., à qui elle a emprunté la version des fragments coordonnés dans sa *Morale des stoïciens ;* partout elle m'a paru satisfaisante, et l'ensemble des citations et des commentaires, dans ces deux volumes, est d'une lecture fort aisée.

Je ne sais au juste l'usage auquel ils sont destinés plus particulièrement dans l'esprit de l'auteur. Si c'est à l'éducation des jeunes filles, comme sa position peut le faire croire, il y aurait beaucoup à dire sur le fruit qu'on peut en attendre de ce côté et sur la place relative qu'on peut leur y faire. Je suis heureux de dire du moins qu'on n'y voit nulle part cette hostilité contre le christianisme qui se montre aujourd'hui dans beaucoup de livres scolaires. Pourtant l'auteur énonce, dans la préface de *la Morale des stoïciens,* des formules fort suspectes sur « l'inspiration divine » des philosophes anciens, sur les « esprits étroits qui les écartent, » sur l'inertie des âmes timides, qui attendent la grâce, etc. Elle finit par dire que les vrais stoïciens et les vrais chrétiens « sont faits pour se rencontrer et s'entendre dans une commune vénération de l'âme humaine et de la loi morale, dans une égale soumission à Dieu et dans une même charité pour les hommes. » On peut donner à cette phrase un sens acceptable : malgré tout, on garde quelque crainte sur la portée des rapprochements parfois établis dans ce volume entre les textes des saints livres et ceux des philosophes stoïciens.

6. — Le savant travail consacré à quatre docteurs de l'École par le R. P. de Martigné, sous ce titre : *La Scolastique et les Traditions franciscaines*, a un but pratique. L'auteur, qui est capucin et qui a enseigné la philosophie dans des écoles de son ordre, a constaté que la tradition franciscaine y avait été çà et là plus ou moins interrompue, et il travaille à la renouer. Des quatre grands docteurs de l'ordre séraphique, le plus ancien, Alexandre de Halès, qui peut être regardé comme le maître d'Albert le Grand et de saint Thomas lui-même, et le plus autorisé, saint Bonaventure, docteur de l'Église universelle, ne sont pas strictement suivis, sans doute parce que leur doctrine n'est pas renfermée dans une somme doctrinale, complète, méthodique et facilement accessible. Il faut en dire autant de Richard de Middletown, aujourd'hui bien oublié. Quant à Duns Scot, les conventuels et les observantins lui ont donné une préférence trop exclusive sur les précédents. Les capucins avaient raison de lui préférer saint Bonaventure, bien moins différent de saint Thomas. Mais diverses causes les ont amenés d'abord à exagérer la ressemblance des deux maîtres, et depuis à négliger pour l'Ange de l'école leur Docteur séraphique. Le P. de Martigné tient qu'il est urgent de revenir pratiquement aux traditions domestiques dans l'enseignement philosophique et théologique, mais en préférant, sur la plupart des points controversés, les trois vieux maîtres à Duns Scot, novateur en partie mal inspiré. Il veut même y aider par un vaste travail déjà prêt, où, sur chaque grande question métaphysique ou morale, on verra se développer parallèlement, en quatre colonnes, les solutions des quatre docteurs franciscains. Des notes éclairciront au besoin les textes ;

Alexandre de Halès en particulier y sera souvent interprété par Albert le Grand et saint Thomas : ce qui amènera, dans une juste mesure, la conciliation, non seulement des écoles franciscaines entre elles, mais de la tradition franciscaine avec celle des thomistes. Ce travail est-il d'une exécution aussi facile que l'auteur le croit? et produirait-il tous les fruits qu'il en attend? Je ne sais, mais le spécimen qu'il en donne, sur l'union de l'âme et du corps, fera désirer vivement à tous les amis de la scolastique sa publication intégrale.

Ils trouveront, dès à présent, autant de plaisir que d'instruction solide dans les études spéciales consacrées par le P. de Martigné à chacun des quatre grands docteurs franciscains, études dont l'ensemble constitue un apport très considérable à l'histoire, trop peu étudiée jusqu'ici, de la philosophie et de la théologie du moyen âge; l'auteur s'occupe des deux sciences, tout en insistant le plus souvent sur les questions philosophiques. La vie de ces vénérables maîtres, les influences qu'ils ont subies ou exercées, leurs doctrines personnelles, leurs succès et leurs revers, l'autorité respective qu'ils ont reçue dans l'Église, tout cela est traité sans préoccupation littéraire, mais avec une admirable clarté didactique et une grande sûreté d'information. Tel épisode, par exemple celui qui concerne la question de l'unité ou de la pluralité des formes dans le composé humain (p. 175-248), forme un chapitre neuf et capital d'histoire doctrinale. Le livre entier sera un service de premier ordre rendu aux études de philosophie traditionnelle.

7. — La philosophie anglaise est l'objet de deux beaux volumes, dont s'est enrichie l'an dernier la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* de la librairie F. Alcan. Le premier en date, et le plus recommandable par son objet et ses visées, sinon par sa vigueur et par sa nouveauté, c'est *la Philosophie religieuse en Angleterre depuis Locke jusqu'à nos jours*, par M. Ludovic Carrau, dont l'école spiritualiste déplore la perte récente. Ce travail prête à une critique littéraire, suggérée déjà par un début trop brusque, sans introduction historique, et confirmée par la lecture de ses neuf chapitres et de sa conclusion purement dogmatique. Ce n'est vraiment pas là une histoire de la théodicée en Angleterre ; ce sont des études sur la partie religieuse des principales philosophies écloses chez nos voisins d'Outre-Manche depuis Locke jusqu'à Herbert Spencer. Mais ces études sont consciencieuses et aucun maître, aucun étudiant sérieux, ne regrettera le temps qu'il aura mis à les lire. Le XVIIIe et le XIXe siècles s'y partagent inégalement le terrain. Berkeley et Hume fournissent les chapitres les plus étendus et les plus fouillés de la première période ; entre le religieux idéaliste et le hardi sceptique se placent le théologien Butler et Bolingbroke, type assez vulgaire de ceux qu'on appela les « déistes. »

Notre siècle est représenté par ces noms qui prennent plus de place et qui marquent d'eux-mêmes le progrès dans la voie du naturalisme ; Hamilton, Stuart Mill, H. Spencer. M. Ludovic Carrau a joint à ces Anglais un Américain moins illustre, qui a essayé de concilier ou plutôt de fondre ensemble, dans sa métaphysique, la transcendance et l'immanence de Dieu. Le laborieux critique a mis beaucoup de clarté et même beaucoup d'intérêt dans ses analyses ; contrairement à l'usage qui prévaut généralement aujourd'hui, il a fait une large part à la critique, à une critique qu'on pourra trouver (il le dit lui-même) lente et minutieuse, par excès de scrupule. Ce n'est pas là matière à reproche ; ce maître regretté avait raison de penser que « l'histoire qui n'aboutit pas à juger n'est pas digne d'occuper un philosophe. » Ses jugements et sa conclusion sont toujours ceux d'un spiritualiste fidèle à la grande tradition française ; et par là son livre, tout en complétant l'*Histoire de la philosophie en Angleterre* de Ch. de Rémusat, restera comme un travail de défense de la religion naturelle contre l'agnosticisme de notre temps. On peut désirer une apologie plus vigoureuse et plus inspirée que celle-là, mais ce n'est pas une raison pour en méconnaître le mérite et l'utilité.

8.—Il y a plus d'originalité dans le bel ouvrage de M. Georges Lyon sur *l'Idéalisme en Angleterre au* XVIIIe *siècle*. Le jeune et brillant professeur est un partisan déclaré du système idéaliste, qui lui paraît avoir acquis, dans notre siècle, un succès presque définitif, et dont il entrevoit la conciliation avec l'hypothèse du monisme matérialiste, qui semble en être la contradiction. Cette préoccupation doctrinale très marquée s'unit à une érudition historique et littéraire très réelle, et par là l'œuvre comptera comme document d'un ordre élevé pour ceux mêmes qui en accepteront le moins l'esprit et les tendances. — Elle intéresse avant tout la philosophie française, parce que l'auteur a vu et longuement étudié en France les origines de l'idéalisme anglais. Après une introduction, où l'on remarquera un essai de conciliation entre l'idéalisme et le dogme chrétien, le premier chapitre cherche et trouve, dans Descartes, des « virtualités monistes » inconscientes ; mais que ne découvre-t-on pas avec la « maïeutique » mise à la mode depuis quelques années dans les études de cet ordre ? Le chapitre sur Malebranche est bien autrement étendu et approfondi ; dans l'œuvre du grand oratorien, M. Lyon trouve tout « équilibré, harmonieux, uni et continu ; » c'est peut-être en y mettant du sien ; mais cette étude n'en est pas moins forte et pénétrante. — Il y a encore plus de nouveauté, sinon plus d'intérêt, dans l'analyse des œuvres de philosophie anglaise qui forment, au jugement du critique, la transition entre les germes idéalistes nés en France, et leur dernier épanouissement dans le phénoménisme de Hume. Il aborde ainsi l'*Essai sur la raison*, de Bur-

thogge (1694), oublié même en Angleterre, qui réduit déjà l'objet à un *modus concipiendi;* — la *Théorie du monde idéal*, de John Norris, disciple enthousiaste de Malebranche, condamné encore à l'oubli par la rudesse scholastique de sa méthode et de son style; — la *Clavis universalis,* d'A. Collier, qui combat l'existence et la possibilité du monde extérieur par des arguments tout aussi empreints de sécheresse géométrique. C'est assurément un vrai mérite à M. G. Lyon d'avoir dégagé de la double obscurité de leur renom littéraire et de leur mode de rédaction des œuvres pareilles, où il a su nous montrer les pas successifs de l'idéalisme. Il n'a pas eu la même peine, et il a triomphé plus éloquemment dans ses chapitres sur Berkeley, sur deux penseurs américains : Samuel Johnson, dont les *Éléments* furent publiés par Franklin, et J. Edwards, dont le calvinisme excessif et militant a fait négliger les débuts de philosophe idéaliste; enfin sur Hume, auquel vient aboutir toute l'évolution racontée avec amour dans ce volume. — Quoique la conclusion de l'auteur, à qui l'idéalisme agrée en particulier par sa facilité d'adaptation aux vues les plus opposées, soit faite, ce me semble, pour éloigner les esprits amis des doctrines et des convictions nettes et fermes; quoique ses interprétations soient souvent suspectes d'une sorte de parti pris inconscient; quoique le lien historique des divers systèmes qu'il nous présente ne soit pas toujours démontré, son livre n'en est pas moins une œuvre de beaucoup de science et de talent.

9. — L'Italie ne sera représentée dans cette revue que par un nom déjà bien connu des lecteurs du *Polybiblion,* celui de M. Alb. Barberis, lazariste, professeur au collège Alberoni de Plaisance et l'un des rédacteurs du *Divus Thomas.* Ses *Animadversiones criticæ* contre la méthode psychologique de M. Siciliani, professeur à l'Université de Bologne et l'un des coryphées de l'école positiviste en Italie, ont déjà deux ans de date. Ce n'est pas une raison pour les négliger; car elles ont une véritable portée scientifique et peuvent rendre longtemps encore de vrais services, même ailleurs qu'au-delà des Alpes. En effet, la méthode psychologique ou prétendue telle que combat M. Barberis, c'est celle du positivisme et de l'école évolutionniste; l'auteur même qu'il attaque a été vanté chez nous pour « être entré dans la grande voie de la psychologie de l'avenir; » et le livre discuté ici, c'est la *Psychogénie moderne,* qui a eu les honneurs d'une traduction française insérée dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* Ce titre pourrait tromper bien des lecteurs sur l'objet du livre. Comme M. Barberis le lui reproche à juste titre, le professeur de Bologne a mal rencontré en mettant sur un simple traité de méthode psychologique une étiquette qui annonce une histoire de l'origine de l'âme. Il professe sur l'âme une doctrine qu'on peut appeler « réalisme phénoménique. » Mais il ne s'attache dans sa

Psychogénie qu'à juger les différentes méthodes des psychologues modernes, pour la plus grande gloire d'un positivisme qui exclurait à la fois le matérialisme et le spiritualisme. Il énonce des objections assez justes contre certains procédés exclusifs de telle ou telle école; mais il en a lui-même d'aussi répréhensibles. La discussion nette et sévère de M. Barberis a l'avantage de renverser une à une les bases de la psychologie négative de notre temps, de défendre contre elle la doctrine traditionnelle et de montrer en particulier dans une sérieuse intelligence de la psychologie de l'école, entièrement négligée par M. Siciliani et par bien d'autres, les conditions de la vraie méthode psychologique, qui ne sépare pas l'étude des organes et des faits physiologiques de la pure observation interne.

10. — Nous passons de l'étranger à la France, en abordant l'auteur des *Pensées*, ce sujet inépuisable d'études et de controverses, avec la brochure de M. Nourrisson intitulée : *Défense de Pascal*. Ce titre est discutable ; les adversaires que combat le vénérable membre de l'Institut sont quelquefois, non les ennemis, mais les admirateurs et les apologistes trop exclusifs de l'austère penseur. On pourrait aussi critiquer la forme de ce petit écrit, où il aurait été bien à propos d'introduire des divisions nettes et visibles à l'œil, au lieu d'une série continue de pages. Dans cette apologie, non pas de Pascal, mais de ses précédentes études sur *Pascal physicien et philosophe*, réunies en 1885, M. Nourrisson maintient ses graves réserves à l'endroit des *Provinciales;* il repousse ou atténue de plus en plus ce qu'on a dit de l'accident du pont de Neuilly et de la « seconde conversion ; » il revient sur les rapports de Pascal avec Mlle de Roannez, en utilisant les recherches de M. Gazier, sans accepter pleinement ses conclusions ; il discute, avec M. Brunetière et d'autres critiques, sur ce qu'on a nommé le pessimisme, le scepticisme, le cartésianisme de Pascal — sans arriver, je crois, à toute la précision possible sur ces difficiles questions ; — enfin il maintient contre M. Havet les torts réels de Pascal à l'égard de Descartes, son devancier et son inspirateur dans l'affaire des expériences du Puy-de-Dôme. On le voit, cette *Défense de Pascal* s'ouvre et se clôt sur des pages où le grand homme apparaît moins grand et plus homme que nous ne le voudrions; mais l'amour seul de la vérité a guidé la plume de l'auteur, et cet écrit doit prendre place à côté du volume de 1885 dans la bibliothèque de tout travailleur appliqué à l'étude si attachante et si délicate du génie de Pascal.

11 et 12. — Ce sont surtout les principaux représentants de la philosophie française contemporaine que nous offrent les deux recueils posthumes de M. Caro, intitulés, l'un *Philosophie et Philosophes*, l'autre *Mélanges et Portraits*. Dans le premier, on distinguera une étude approfondie sur Théodore Jouffroy, des articles sur Cousin historien de la

philosophie, sur la *Religion naturelle*, de M. Jules Simon, sur le fameux *Rapport* de 1867 de M. Ravaisson, sur la philosophie du P. Gratry. C'est une vraie bonne fortune d'entendre juger ces maîtres par un de leurs pairs, avec un goût littéraire et une grâce sympathique, qui laisse place à des critiques fines et quelquefois profondes. C'est, ce me semble, avec moins de compétence que l'éminent écrivain parle de la philosophie de saint Thomas et de *la Cité de Dieu* de saint Augustin, même avec le secours de M. Charles Jourdain pour l'un, et de M. Émile Saisset pour l'autre. Mais il retrouve tous ses avantages dans ses deux études exquises, que je me reprocherais de ne pas signaler, quoiqu'elles touchent à peine à la philosophie, sur M[me] Swetchine et Frédéric Ozanam. Il y a pourtant un morceau qui domine tout le reste et qui suffirait au succès de ce volume, c'est l'article si remarqué à sa première apparition dans la *Revue des Deux Mondes : Comment les dogmes finissent et comment ils renaissent*. Il était impossible de mieux démêler, dans le mouvement négatif de la pensée contemporaine, l'éclipse apparente et le retour spontané des indestructibles vérités de la *philosophia perennis*.

De ce beau travail il est naturel de rapprocher l'article qui ouvre le premier volume des *Mélanges et Portraits*, « souvenirs d'un enseignement à la Sorbonne. » L'œuvre imprimée de M. Caro est surtout destructive ; mais dans ses cours publics il avait travaillé, vingt ans durant, à déblayer et à affermir les bases de la grande philosophie spiritualiste à laquelle il est resté obstinément fidèle jusqu'à la fin. Il serait douloureux qu'il n'en restât que ce résumé de quelques pages ; excellent morceau d'ailleurs, plein de saveur et d'intérêt. Ne suivons pas ici, mais engageons tout ami des études philosophiques à suivre M. Caro dans ses excursions sur l'hérédité psychologique, avec MM. Ribot, de Candolle et autres ; sur la psychologie de la peur, avec M. Mosso (de Turin) ; sur la responsabilité dans le rêve, avec M. F. Bouillier ; sur la solidarité morale, avec M. H. Marion ; sur les idées épicuriennes touchant la mort, avec M. Guyau ; sur le génie dans l'art, avec M. G. Séailles ; sur les causes finales, avec M. Paul Janet ; sur la parole intérieure, avec M. V. Egger, etc. Sur presque tous ces points, mes humbles articles du *Polybiblion* se sont rencontrés avec les brillantes études de M. Caro, et quelque modestie que m'impose une telle comparaison, j'avoue que j'ai été heureux d'y retrouver souvent — mais combien fortifiées et mises en valeur ! — mes louanges et mes critiques.

Le second volume des *Mélanges et Portraits* renferme des études à la fois morales, littéraires et philosophiques, c'est-à-dire merveilleusement appropriées à ce genre de critique délicate et pénétrante où excellait M. Caro. Il suffira d'indiquer quelques sujets pour en donner appétit aux lecteurs : Histoire d'une âme sincère, Maine de

Biran ; — l'Esthétique d'un homme de goût, qui ne se piquait pas d'esthétique, Viltet ; — l'Esprit du XVIII[e] siècle et celui de son juge rigide, D. Nisard ; — la Querelle des anciens et des modernes et le livre de Rigault ; — Un Poète inconnu, Maurice de Guérin ; — Un Moraliste inédit, Doudan ; — le Journal d'un rêveur, Amiel ; — les Pensées d'un solitaire, l'Abbé Roux, etc. Pour un ami des bonnes lettres et de la saine philosophie, cette lecture sera tout plaisir et tout profit ; un chrétien sévère pourra n'être pas toujours pleinement satisfait, mais il sera édifié souvent et jamais scandalisé.

13. — Au contraire, quelle douloureuse impression doit produire sur toute âme religieuse le livre, un peu biographique, beaucoup plus analytique et doctrinal, de M. A. Fouillée, sur un jeune et brillant philosophe qui fut son disciple et son gendre! *La Morale, l'art et la religion d'après M. Guyau*, étant une analyse d'œuvres trop connues, il ne s'agit pas ici d'analyser ce livre, qui restera comme un document important pour l'histoire de la philosophie contemporaine. M. Fouillée présente un tableau saisissant, quoique flatté, de *la Morale sans obligation ni sanction*, des *Problèmes de l'esthétique contemporaine*, de *l'Irréligion de l'avenir*, etc. En étudiant avec lui ces œuvres d'un talent puissant mais dévoyé, on en voit bien l'enchaînement, l'unité, l'originalité réelle ; c'est à d'autres qu'il faut en demander le contre-poison. Les chapitres consacrés aux *Vers d'un philosophe* et aux vues de Guyau sur l'éducation sont particulièrement curieux ; on pourra s'étonner, par exemple, d'y voir traiter l'hypnotisme de moyen pédagogique. Mais il y avait « du rêve » dans Guyau ; malgré le caractère rigoureusement négatif de sa métaphysique, son âme naturellement élevée n'a-t-elle pas entrevu une sorte d'immortalité ? Il n'était pas allé plus loin dans la voie de l'espérance, lorsque la mort a terminé sa longue agonie le jour du vendredi-saint de l'année dernière ; il avait trente-trois ans! Durant les derniers jours du pauvre phtisique, « à voir cette figure aux nobles traits tout empreints de pensée, et dont la souffrance même n'avait pas altéré la douceur sereine, à voir la mère en pleurs aussi pâle que son fils, on songeait malgré soi à quelque image du Christ descendu de la croix. » Ainsi parle le biographe. Hélas ! et la croix ne protège pas la tombe où le cadavre de Guyau fut déposé sans prière le matin de Pâques, « à l'heure où les croyants célébraient par toute la terre l'espoir de la délivrance finale et le pardon tombé du haut d'une croix sur les hommes ! »

14-16. — Comme par le passé, je joins aux livres relatifs à l'histoire de la philosophie, les traductions d'ouvrages philosophiques célèbres ; il est clair, en effet, que ces traductions, tout en rappelant l'attention sur des systèmes plus ou moins sujets à controverse, ne doivent guère ici nous préoccuper qu'en elles-mêmes, comme interprétation et vul-

garisation d'œuvres déjà connues, jugées et classées. — Par exemple, il n'y a pas lieu d'examiner la *Critique de la raison pure* à l'occasion de la traduction nouvelle que vient d'en donner M. Picavet ; mais il faut dire ce que nous devons à ce traducteur. C'est d'abord un système plus rigoureux dans la version d'un texte difficile. L'allemand de Kant est traité par lui comme pourrait l'être le grec d'Aristote ou de Platon : les termes techniques de l'original sont placés souvent entre parenthèses dans le texte français ; les obscurités sont éclaircies brièvement dans des notes, où la traduction latine de Born, la traduction anglaise d'Abbot, la traduction française de Jules Barni, sont souvent citées et discutées. Cette dernière, en particulier, est parfois accusée de manquer de précision. Les additions les plus importantes de M. Picavet consistent en notes développées, renvoyées à la fin du volume, et consacrées, soit à rapprocher la morale de Kant de ses antécédents, soit surtout à indiquer les rapports mutuels des diverses œuvres morales du philosophe prussien, et le meilleur ordre à suivre dans leur lecture. Il faut signaler encore, comme un excellent morceau, l'avant-propos « sur la philosophie de Kant en France, de 1773 à 1814. » On croit, ou peu s'en faut, que le kantisme n'a été bien connu chez nous que depuis Cousin. M. Picavet nous montre, au contraire, qu'il préoccupa fort la génération précédente, et fournit, à ce sujet, une série de témoignages et de faits, la plupart peu connus, où brillent non seulement les noms de Villers, de Gérando, de M[me] de Staël, mais encore ceux de l'abbé Grégoire, de Siéyès, de B. Constant, de Fr. de Neufchâteau, de Stapfer, etc.

Comme M. Picavet a voulu remplacer, pour *la Raison pratique* de Kant la traduction épuisée de J. Barni, M. Burdeau, déjà connu par d'excellentes versions de plusieurs ouvrages de Schopenhauer, a cru devoir y joindre l'œuvre capitale de ce philosophe, malgré la traduction française publiée naguère par M. J.-A. Cantacuzène. Son éditeur l'a demandé peut-être. Il était naturel que la librairie Félix Alcan fît entrer *le Monde comme volonté et comme représentation* dans sa collection, déjà fort riche, des œuvres de Schopenhauer, traduites en français : *la Quadruple Racine du principe de la raison suffisante* (trad. Cantacuzène) ; — *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* (trad. id.) ; — *le Fondement de la morale* (trad. Burdeau) ; — *Essai sur le libre arbitre* (trad. Sal. Reinach). J'ai annoncé en son temps la première traduction française du grand ouvrage sur *le Monde comme volonté ;* il est inutile de dire que celle-ci ne lui est pas inférieure. Il y a même, je crois, dans la langue et le style de M. Burdeau, un degré supérieur de précision, de vigueur et de clarté. Certaines parties de l'œuvre étrange et bizarre de Schopenhauer se prêtent d'elles-mêmes au relief et à la netteté que le français demande ; mais les pages fondamentales offrent des

difficultés graves qui requièrent un esprit pénétrant et une main habile, pour être transportées heureusement dans notre langue. M. Burdeau a déjà fait ses preuves. Cette fois, il a eu des aides, mais dignes de lui, MM. P. Dubuc et Blerzy, ce dernier, mort à vingt-deux ans, lorsque le second volume de l'ouvrage n'était encore arrivé qu'à son milieu. Ce volume devait être le dernier : il a paru, sans doute, que les nombreux appendices au système (renfermé tout entier dans le premier tome), dépassaient les justes limites, et nous n'en aurons la fin que dans le tome troisième, qui est sous presse. Même partagée en trois volumes, la traduction de M. Burdeau coûtera moins cher que celle de M. Cantacuzène. Ce sera une raison, sans compter sa supériorité réelle, pour la faire entrer de préférence dans les grandes bibliothèques et dans le cabinet de travail des hommes voués à l'étude des systèmes philosophiques modernes. Il est inutile de dire que sa place n'est que là ; il serait insensé de conseiller aux esprits inexpérimentés une œuvre aussi difficile à saisir que fausse dans sa doctrine et funeste dans son esprit, sans compter qu'elle abonde en erreurs de fait et d'interprétation dans ses nombreuses excursions sur le domaine de la foi chrétienne et de l'histoire religieuse.

C'est avec les mêmes réserves qu'on doit signaler les *Pensées et Fragments* de Schopenhauer, traduits aussi par M. Burdeau, et dont la septième édition paraît à la même librairie. Ce succès n'a rien de surprenant : outre la vogue littéraire faite au pessimisme par beaucoup d'écrivains contemporains, jamais le génie paradoxal, mais subtil et hardi du philosophe de Leipzig, jamais sa vive allure, plus française qu'allemande, n'ont mieux paru que dans ces fragments sur « les douleurs du monde, » « l'amour, » « la mort, » « l'art et la morale. » La biographie de Schopenhauer, placée en tête, avec des extraits de sa correspondance, est encore un morceau fort curieux. Tout cela peut, d'ailleurs, se lire sans effort et séduire même des esprits entièrement étrangers à la métaphysique de l'auteur et à toute autre métaphysique. On me dira que c'est un danger de plus, eu égard à l'immoralité, à l'impiété essentielle de la doctrine : c'est précisément ce que je pense.

17. — Tandis que les noms de Kant et de Schopenhauer sont chez nous presque populaires, celui de Rosmini est presque inconnu dans le monde laïque. Il faut d'autant plus remercier M. Segond, professeur de philosophie au collège Stanislas, de nous révéler l'un des meilleurs traités du grand philosophe italien, sa *Psychologie*. Notez, d'ailleurs, que ce grave et religieux traité, prodigieusement en avance sur ce que produisait à la même époque le spiritualisme français, unit la métaphysique la plus austère à la recherche expérimentale la plus curieuse et la plus hardie. C'est vraiment, comme dit le traducteur,

« l'ancienne psychologie conciliée avec la nouvelle, et les principes du spiritualisme en quelque sorte rajeunis. » Que cette conciliation, que ce rajeunissement soient irréprochables et définitifs, c'est une autre question ; malgré son admiration bien légitime pour Rosmini, M. Segond lui-même ne le prétend pas. Ce volume venait à peine de paraître lorsqu'un acte authentique du Saint-Office a frappé le système de Rosmini de censures graves et trop justifiées, dont plusieurs atteignent plus ou moins, sinon le texte, au moins le sens de sa *Psychologie*. Est-ce une raison pour proscrire ce savant traité ? Ne soyons pas plus sévères que Rome qui, en frappant plusieurs points de la doctrine de Rosmini, n'a pas interdit ses livres. Ne confions pas celui-ci aux novices qui cherchent un guide absolument sûr dans les études psychologiques ; mais conseillons-le hardiment et aux maîtres chrétiens qui sauront écarter l'erreur, en faisant leur profit de la part bien autrement riche de vérité qui recommande ce beau livre, et aux philosophes indépendants de toute nuance, qui devront y reconnaître au moins l'originalité profonde et la vigueur de pensée d'un prêtre pieux, d'un fondateur d'ordre. Ce premier volume ne renferme que la première partie de la psychologie rosminienne : la nature de l'âme, y compris son union avec le corps et leur « influx » réciproque. La seconde, qui traite du développement de l'âme, et où Rosmini a devancé les travaux contemporains sur la psychologie comparée et la psychophysique, paraîtra sous peu, espérons-le bien. M. Segond, non content de traduire en excellent français l'italien un peu rude de Rosmini, a mis en tête de ce premier volume, après un avant-propos qui n'a que le défaut d'être trop court, deux importantes introductions empruntées à Rosmini lui-même, savoir les principes fondamentaux de son système (surtout de son idéologie), et la « préface de ses œuvres métaphysiques ; » il a mis à la fin, à titre d'éclaircissement, des fragments empruntés à divers ouvrages de son auteur. Qu'il me permette de lui demander, pour son second volume, deux additions qui me semblent aussi nécessaires l'une que l'autre, quoique pour des motifs divers : 1° une notice bibliographique et littéraire complète et exacte sur ce livre ; 2° une reproduction de la censure romaine du 14 décembre 1887, ou au moins de la partie de cette censure qui regarde la pure philosophie. — Au moment où je corrige les épreuves de cet article, le second volume est en vente, sans m'être encore parvenu ; j'espère pouvoir en parler ici à bref délai.

18. — Le livre *De la vie* et la morale mystique du comte Tolstoï n'étant pas encore entrés dans l'histoire, j'aurais dû peut-être en renvoyer la mention à ma prochaine revue de philosophie. Mais on cherchera dans ce livre beaucoup moins une doctrine, un enseignement d'école, qu'une pensée individuelle et l'explication de la singu-

lière évolution morale et religieuse d'un génie étrange, du premier écrivain russe de ce temps ; il a donc un intérêt biographique encore plus que philosophique. Il est pourtant dominé et animé d'un bout à l'autre par une idée puissamment conçue et mise en un relief très vigoureux : c'est que la vie propre de l'homme, loin d'être la vie animale, est en contradiction avec elle. Les philosophes de l'empirisme, que Tolstoï appelle « scribes et pharisiens, » ont vainement cherché l'explication du mystère de l'homme dans la vie qui lui est commune avec la bête. La vraie explication, que les grandes religions seules ont enseignée, est au contraire dans la vie supérieure, qui se dégage peu à peu de la vie animale comme la plante sort de la graine. Cette vie consiste dans l'obéissance à la raison, à la conscience réfléchie, au bien sans limites de temps ni d'espace, dans le renoncement complet au « bien de l'individualité animale. » On voit l'excès d'une doctrine plus bouddhiste que chrétienne, quoiqu'elle se réclame souvent des leçons de l'Évangile. C'est une façon radicale mais chimérique de résoudre la contradiction de l'homme, que d'anéantir en lui la vie individuelle pour l'absorber dans l'amour absolu et le dévouement universel. La religion que Tolstoï invoque si souvent a une solution moins violente, mais seule logique et pratique : elle enseigne que la lutte de nos tendances opposées doit être réglée ici-bas par la conscience morale, avec la foi et l'espérance de leur conciliation dans une existence ultérieure. L'absence de toute croyance positive à l'immortalité personnelle est le vice irrémédiable du mysticisme de Tolstoï. Il proclame la permanence de la vraie vie, il nous montre l'action des hommes morts persévérant dans le monde... Belles images, et qui ont leur vérité, mais impuissantes à gouverner notre conduite. Vouloir régler l'homme en lui enlevant son moi, l'obliger au renoncement absolu sans compensation personnelle, rêve sublime peut-être, mais rêve assurément ! C'est le sort de toute morale séparée d'une ferme croyance à la sanction divine, de n'échapper à l'eudémonisme vulgaire que pour se précipiter dans un stoïcisme ou un ascétisme inaccessible à la faiblesse humaine. LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

Cours élémentaire d'apologétique chrétienne, par Mgr RUTTEN, vicaire général de Mgr l'évêque de Liège. 4e édition. Bruxelles et Paris, Palmé, 1886, in-12 de XIV-537 p., 4 fr.

Les Promesses divines à travers les siècles, par le même. Liège, Dessain, s. d. (1888), in-8 de III-493 p.

Cours d'apologétique chrétienne, *ou Exposition raisonnée des fondements de la foi.* par le P. W. DEVIVIER, de la Compagnie de Jésus. 5e édition revue et augmentée. Paris, Lille, Tournai, Retaux-Bray, 1889, in-8 de XIV-464 p., 3 fr. 50.

Jésus-Christ principe et fin de toutes choses, par l'abbé V. Guilmot. Paris, Palmé, 1887, 2 vol. in-8 de 345 et 349 p.

La Belgique tient honorablement sa place dans l'apologétique contemporaine. Les noms du cardinal Dechamps, du chanoine Van Weddingen et du P. Schouppe sont connus partout où l'on s'intéresse à la littérature religieuse. Quant aux nouveaux apologistes que je présente ici au lecteur, le succès de leurs livres est une première garantie de leur valeur : le cours d'apologétique de l'un est à sa quatrième édition depuis 1879, et celui de l'autre en a cinq depuis 1884. Les deux cours se ressemblent si fort qu'il n'est pas facile d'indiquer leurs traits distinctifs. Nés l'un et l'autre dans une chaire professorale et destinés à des élèves de collège et de petit séminaire, ils rendront service, par le temps d'ignorance religieuse qui court, à d'autres classes de lecteurs encore. Le plan est à peu près le même dans l'un et dans l'autre ; des preuves de la religion naturelle on passe à la démonstration de la religion révélée, puis, à un aperçu de l'histoire de l'Église catholique et des bienfaits que lui doit la civilisation. Mgr Rutten a donné à son cours la forme du catéchisme : il procède par demandes et par réponses, et cette forme un peu sèche semble cependant concorder avec les qualités essentielles de l'ouvrage, qui sont la clarté, la précision, l'exactitude, la rigueur logique. L'éloquence n'a pas à s'y déployer, mais l'élégance n'en est pas bannie. Mgr Rutten appartient, en apologétique, à l'école que M. l'abbé de Broglie appelle conservatrice : il défend l'authenticité du Pentateuque par les arguments traditionnels, et ne recule pas devant la vieille hypothèse que les huit derniers versets du Deutéronome auraient pu être écrits par Moïse lui-même. Au bas des pages, une riche collection de notes substantielles et d'intéressantes références bibliographiques nous montrent que l'auteur est parfaitement au courant de la « littérature » de son sujet, et qu'il sait en faire le meilleur usage.

— L'autre livre de Mgr Rutten : *Les Promesses divines de l'Église à travers les siècles,* a été inspiré, nous apprend l'auteur, par la lettre de Léon XIII sur l'importance des études historiques. Ce n'est pas qu'il sorte du domaine de l'apologétique populaire, où il plaît à l'auteur de se confiner. Il comprend deux parties : la première, qui répond directement au titre du livre, raconte en une série de chapitres courts, mais substantiels et pleins de vie, les merveilles réalisées par l'Église depuis sa fondation jusqu'au règne de Léon XIII; l'autre, qui est comme une continuation du *De mortibus persecutorum* de Lactance, nous montre *Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces*, depuis le jour où il frappa les Juifs déicides jusqu'à celui où sa justice atteignit le czar Alexandre II, le bourreau de la Pologne. Nous avons là une rapide revue de l'histoire de l'Église envisagée par ses côtés les plus dramatiques, et

présentée au lecteur dans une suite de tableaux saisissants. Quelques récits seraient à remanier au point de vue des récents progrès de la science historique : ainsi, après le livre de M. Hagenmayer, ce n'est plus à Pierre l'Ermite, mais à Urbain II que revient l'honneur de l'initiative de la première croisade. Il y aurait aussi, lors d'une nouvelle édition, quelques inadvertances à corriger : Otton III a été confondu avec Otton I (p. 96), Alexandre Sévère placé à tort parmi les persécuteurs (p. 331), Pierre le Cruel renvoyé au xii[e] siècle (p. 399). Ces menues critiques montrent que j'ai lu attentivement le livre, et, je dois l'avouer, ç'a été pour moi une lecture pleine de charmes.

— Du cours du P. Devivier, je n'ai pas beaucoup à dire, parce que la seconde édition a été l'objet, ici même (t. XLIX, p. 232), d'une appréciation élogieuse que j'aime à ratifier, et que l'espace dont je dispose ne me permettrait pas d'exposer avec détail les perfectionnements dont il a été l'objet. Qu'il me soit seulement permis de signaler, dans la cinquième édition, un plan synoptique du cours entier, placé en tête de l'ouvrage, et qui, comme moyen mnémonique, doit rendre des services dans l'enseignement. Une note à la fin du volume nous apprend d'autre part qu'une série de questions comprenant toute la matière du cours, et destinée à en faciliter l'étude, a été imprimée à part. Voilà d'heureuses innovations. Si le P. Devivier, à l'occasion d'une sixième édition, veut donner ces questions dans le volume lui-même, et s'il ajoute à son livre un chapitre final destiné à orienter ses jeunes lecteurs dans leurs études ultérieures sur l'apologétique, je me déclarerai très satisfait.

— Beez est un charmant petit village caché comme une corbeille de fleurs au milieu des sombres rochers de la vallée de la Meuse près de Namur. C'est là qu'est éclos, dans la solitude et dans la méditation, le beau livre de M. l'abbé Guilmot. L'auteur a voulu en faire le résumé de tout ce que les Pères et les saints ont dit sur Notre-Seigneur. Il a lu et annoté les chefs-d'œuvre de la littérature sacrée, et, à la manière des abeilles qui empruntent à toutes les fleurs pour faire leur miel, il a composé de tous ces sucs un livre qui, sans prétendre à l'originalité, en a cependant une très réelle par la fusion parfaite des matériaux et par l'harmonieuse unité du plan. Le style est d'une suavité qui fait souvent penser à Fénelon, et un souffle de poésie circule à travers ces pages qui contribueront certainement à faire mieux connaître et mieux aimer Jésus.

Godefroid Kurth.

La Divinité de Jésus-Christ vengée des attaques du rationalisme contemporain, par le P. Fr.-A.-M. Portmans, des Frères-Prêcheurs. Paris, Vve Magnin, 1887, in-8 de xvi-450 p. — Prix : 5 fr.

Le R. P. Portmans a écrit un excellent travail sur la divinité de Jésus-

Christ. Nous ne l'avons pas ouvert, il faut l'avouer, sans quelque méfiance, car on publie sur ce sujet tant d'ouvrages qui ne sont pas à la hauteur de la matière que, ne connaissant pas d'ailleurs l'auteur, nous craignions d'avoir affaire à quelques conférences plus ou moins solides, à une réfutation plus oratoire qu'approfondie de M. Renan. Mais il suffit de lire quelques pages pour reconnaître la valeur de l'œuvre. Elle est divisée en six études, subdivisées elles-mêmes en plusieurs parties : 1° La Naissance de Jésus-Christ est la naissance d'un Dieu; 2° les Débuts de Jésus-Christ sont les débuts d'un Dieu; 3° les Œuvres de Jésus-Christ sont les œuvres d'un Dieu; 4° les Affirmations de Jésus-Christ sont les affirmations d'un Dieu; 5° les Institutions de Jésus-Christ sont les institutions d'un Dieu; 6° enfin la Passion et la mort de Jésus-Christ sont la Passion et la mort d'un Dieu. L'auteur s'est proposé de fournir, d'une part, aux chrétiens convaincus mais peu au courant de la polémique religieuse, des armes pour repousser les attaques des incrédules, et, d'autre part, de contribuer à rendre la lumière de la vérité à quelques intelligences de bonne foi envahies par le doute. Il connaît très bien son sujet et l'une des parties les plus intéressantes de son travail est celle qui consiste à mettre les incrédules en contradiction les uns avec les autres. Il s'attache surtout à réfuter Strauss, Renan et Littré, et il ne laisse aucune de leurs objections contre le miracle et contre la divinité de Jésus-Christ sans réponse. Sa matière étant bien divisée et bien ordonnée, chaque chose vient naturellement à sa place, et tout est présenté avec autant de lucidité que de méthode. On pourrait faire quelques critiques de détail sur des points secondaires. Ainsi le P. Portmans, page 212, place la scène de la Transfiguration sur le Thabor, contrairement à l'opinion aujourd'hui prédominante parmi les exégètes, qui apportent de bonnes raisons en faveur de leur thèse, etc. Mais quoi qu'il en soit de ce point et de quelques autres sans conséquence pour la question principale, la thèse générale n'en est pas moins solidement établie.

L. M.

Conférences sur la théologie de saint Thomas d'Aquin, par le R. P. Lavy, des Frères Prêcheurs. Paris, Chapelliez, 1884-88, 3 vol. in-12 de xcvi-290, 442, 606 p. — Prix : 10 fr. 50.

Voici une belle et bonne contribution à la vulgarisation de la philosophie thomiste. Pendant trois années, le R. P. Lavy, de l'ordre de Saint-Dominique, a tenu sous le charme de sa parole un auditoire de choix, réuni dans la crypte de Saint-Augustin, en lui expliquant les grands enseignements de l'Ange de l'école sur la nature et les attributs de Dieu. Ces conférences rédigées et considérablement développées sont devenues trois forts volumes sur la théologie, ou, comme nous dirions aujourd'hui, sur la théodicée de saint Thomas d'Aquin.

L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première, l'auteur explique la manière dont nous arrivons à la connaissance de Dieu, quelle est sa nature et quels sont ses attributs généraux. Dans la seconde, il étudie la vie intérieure de l'être divin et le mystère de la Sainte Trinité. Dans la troisième, il traite de la création, des natures angéliques et de la nature corporelle.

Les personnes versées dans la philosophie scolastique ne trouveront naturellement rien de bien nouveau dans un ouvrage de cette nature. S'adressant à des gens du monde, l'auteur devait éviter les questions difficiles et controversées. Peut-être même aurait-il pu être un peu plus sévère à cet égard. Ses conférences sur les anges, sur la prescience et sur la prédestination auraient pu, ce semble, être supprimées sans dommage pour un tel public, dont elles risquaient de n'être pas très bien comprises. En général, le P. Lavy s'attache aux grandes lignes de la philosophie de saint Thomas. Il les retrace avec une remarquable netteté. Son expression est très claire. Son style est imagé et souvent éloquent. Il y a telle conférence, la vingt-cinquième par exemple, sur la personne du Père, où se rencontrent des passages d'une rare élévation. Cet ouvrage sera lu certainement avec plaisir et profit par toute personne qui, sans être versée dans les mystères de la philosophie, aime à se rendre compte de ses croyances.

Nous nous permettons de signaler à l'auteur pour une nouvelle édition, qui sera certainement nécessaire, quelques oublis à corriger. C'est par distraction sans doute qu'il donne les tables de la loi pour le monument écrit le plus ancien. Cela ne peut plus se dire depuis la découverte des monuments égyptiens et assyriens. De tels *lapsus* ont peu d'importance dans un ouvrage de cet ordre ; mais il faut éviter de donner prise aux critiques des incroyants.

La partie la plus délicate de l'œuvre du P. Lavy est celle où il traite de la théorie de l'évolution. L'éloquent religieux condamne le transformisme ; il n'admet pas qu'une espèce puisse jamais passer à une autre. Mais il admet l'évolution, en ce sens que Dieu aurait déposé dans la matière une force divine en vertu de laquelle les espèces ont apparu au temps marqué et se sont développées progressivement. Il admettrait ce mode d'évolution même pour le corps de l'homme.

Nous craignons que ces idées ne déplaisent à bon nombre de théologiens. Dépouillées de leur forme oratoire, nécessairement un peu vague, elles se ramèneraient facilement à l'une des opinions en cours, au lieu d'en être la conciliation. Quant à l'homme, il nous paraît bien difficile de le comprendre dans la loi d'évolution, sans lui donner des ancêtres animaux, ce qui répugne au sens obvie de nos livres saints et à la conscience de bien des catholiques. On ne les rassurerait pas en leur disant que ces animaux n'appartenaient à aucune des autres espèces, mais étaient par destination spéciale les précurseurs de l'homme.

Quoi qu'il en soit de cette divergence sur une question très controversée aujourd'hui, nous croyons qu'il est peu d'ouvrages aussi propres que celui du P. Lavy à donner au grand public une idée juste et élevée des grandes et fortes doctrines de la philosophie du moyen âge. D. V.

JURISPRUDENCE

Il non intervento, *studio di diritto internazionale universale*, par E. Cimbali. Rome, Bocca, 1889, in-8 de 275 p. — Prix : 5 fr.

Précisons d'abord le sujet de ce livre : il y a deux sortes d'intervention, suivant qu'elle s'exerce entre deux États pour des faits extérieurs, ou qu'elle a pour objet les affaires intérieures d'un État. Un publiciste connu, Carnazza Amari, a ingénieusement formulé cette distinction par les mots *intus* ou *intra venire*. Je proposerais, pour ce dernier cas, le mot *immixtion*. M. Cimbali s'occupe exclusivement de l'intervention d'un État dans les affaires intérieures d'un autre Etat : *intus* venire. Il est peu de questions plus controversées. Ainsi M. Périn admet, d'après un auteur allemand, que « le principe d'intervention est le principe le plus providentiel du droit des gens. » Il ajoute dans *l'Ordre international :* « Le droit d'intervention en lui-même est aussi naturel que peut l'être le droit des États à l'indépendance et à l'égalité souveraines. Le but non avoué du principe de non-intervention, c'est de rendre inattaquable la liberté du mal. » Par contre, la plupart des publicistes posent en principe l'indépendance complète de chaque État pour ses actes intérieurs ; mais ils admettent des exceptions. Enfin, quelques rares auteurs, notamment Hautefeuille, ne concèdent aucune exception, même dans le cas où les actes intérieurs d'un État causent aux ressortissants d'un autre des dommages indirects. Carnazza Amari et M. Cimbali, son élève, appartiennent à cette école.

L'auteur de *Il non intervento* formule ainsi son principe : « Chaque peuple a le droit de se gouverner et de s'administrer selon le propre sentiment national. Chaque peuple a droit à sa propre indépendance et non à l'usurpation de l'indépendance des autres (p. 87 et 89). » M. Cimbali examine successivement les exceptions consenties par d'autres auteurs et il les rejette toutes. Par contre, il énonce diverses actions qui ne lui paraissent pas avoir le caractère d'une intervention, ou immixtion illégitime, à savoir : la délivrance d'une nation opprimée par un État étranger — une action sollicitée par le consentement unanime des partis — la médiation. Il n'admet pas, du reste, et il a bien raison, que l'unité politique puisse être imposée par la force à des groupes de même nationalité, et, *à fortiori*, de même race (p. 254 à 255). Cette question et celles qui s'y rattachent, ont été abordées dans

un rapport présenté au *Congrès bibliographique de 1888*. Enfin, ajoute M. Cimbali, non seulement un État est tenu de respecter l'indépendance intérieure des autres États, mais il a le devoir de la faire respecter, sous peine de devenir complice d'une violation du droit des gens (p. 264).

Dans une dépêche du 19 janvier 1821, lord Castelreagh, parlant de l'immixtion étrangère dans les affaires intérieures d'un État, disait : « Ce droit doit être « une exception » aux principes les plus essentiels ; il ne peut être admis que dans des circonstances spéciales. » Dans les questions de droit, il faut, en effet, reconnaître les exceptions imposées par les principes supérieurs ou par la nature des choses, mais se garder en même temps de prendre l'exception pour la règle.

Le nouveau livre de M. Cimbali, comme celui que nous analysions ici en août 1888, contient des idées et des déductions que nous ne pouvons accepter ; mais, sous cette réserve, nous devons reconnaître que l'étude en sera profitable pour deux raisons : 1° *Il non intervento* formule avec netteté, sans ménagement ni restriction, une opinion très tranchée ; 2° M. Cimbali a eu soin de faire connaître les objections de la plupart de ses contradicteurs. Nous lui signalerons, en terminant, un article sur l'intervention, qui a paru dans la *Revue catholique des institutions et du droit* (juin 1886). A. d'Avril.

SCIENCES ET ARTS

Essai d'une théorie rationnelle des sociétés de secours mutuels, par Prosper de Lafitte. Paris, Gauthier-Villars, 1888, gr. in-8 de 157 p. — Prix : 5 fr.

Nous sommes un peu en retard pour rendre compte de cet excellent ouvrage ; mais il n'a rien perdu de son actualité, car le 20 mars de cette année, le ministre de l'intérieur a institué une commission pour étudier la comptabilité des Sociétés de secours mutuels et le programme qu'il lui a tracé est emprunté presque textuellement aux conclusions de M. Prosper de Lafitte.

Les sociétés de secours mutuels promettent à leurs membres trois sortes de secours : des secours médicaux et des indemnités en cas de maladie, le paiement des frais funéraires, une petite pension de retraite, sans compter divers secours extraordinaires. Elles perçoivent un droit d'entrée invariable et des cotisations mensuelles avec lesquelles elles supportent ces charges. La plupart des sociétés trouvant à la fin de l'année un excédent d'espèces dans leur caisse, s'imaginent être au-dessus de leurs affaires. Il n'en est rien et la vérité est que la majorité d'entre elles marche inconsciemment vers la faillite. Leur erreur provient : 1° de ce que la plupart de ces sociétés sont encore récentes ; une

société de secours mutuels n'atteint son fonctionnement normal qu'après cinquante ans d'existence : par conséquent leurs charges comme maladies et surtout comme pensions de retraite doivent aller en s'aggravant toujours ; 2° de ce qu'elles ne font pas d'inventaire régulier de leurs charges et de leurs ressources. M. Prosper de Lafitte, qui est un élève de M. Joseph Bertrand et un mathématicien éminent, démontre la nécessité pour les sociétés de secours mutuels de distinguer, dans leurs inventaires, les trois ordres de charges qu'elles assument et de mettre en regard les ressources, évaluées scientifiquement, comme le font les compagnies d'assurances.

Cet inventaire méthodique montrerait à la plupart d'entre elles le vice de leur situation. C'est la première condition pour parer au mal. Quant au remède, il est dans la mise en rapport des cotisations avec les charges assumées : or, les cotisations et les droits d'entrée invariables suivant l'âge d'entrée, sont une absurdité mathématique et une injustice flagrante. L'auteur indique très bien comment, si l'on ne veut pas rendre trop élevé le droit d'entrée, pour ne pas arrêter le recrutement de ces excellentes institutions, il faut faire varier les cotisations annuelles suivant l'âge auquel les membres ont été admis. Il voudrait même que passé trente ans, les sociétés ne reçussent plus de nouveaux adhérents ; mais on sait combien elles sont loin de cette pratique. Beaucoup, pour grossir leur effectif et augmenter leurs ressources immédiates, reçoivent jusqu'à quarante-cinq ans et même jusqu'à cinquante sans prendre garde aux charges écrasantes qu'elles assument pour l'avenir !

Les sociétés de secours mutuels ont un certain nombre de ressources extrasociales : les cotisations des membres honoraires, les dons et legs, les subventions gouvernementales. Ces ressources peuvent atténuer les causes de ruine de la plupart des sociétés, mais elles ne les suppriment pas, car elles ont un caractère précaire. Il faudrait, selon M. de Lafitte, que, dans l'inventaire annuel, elles fissent l'objet d'un compte à part, dont les produits seraient répartis sur les trois autres comptes. On distinguerait ainsi toujours ce qui est la bonne œuvre de ce qui est l'opération d'assurance.

Enfin, l'auteur critique la combinaison par laquelle les sociétés de secours mutuels approuvées donnent à leurs membres des pensions de retraite en se réservant le capital. Il serait, selon lui, plus simple et plus economique qu'elles servissent seulement d'intermédiaire à leurs membres et que chacun s'assurât une retraite par un livret individuel à capital aliéné ou à capital réservé, selon ses convenances. M. Léon Say s'est fait l'organe de cette thèse lors de la discussion au Sénat du projet de loi sur les sociétés de secours mutuels et l'a fait prévaloir partiellement.

Nous n'avons pu que donner une esquisse de cet ouvrage capital. Toute personne qui s'occupe de l'administration d'une société de secours mutuels doit le lire et l'avoir constamment sous les yeux. Quant à ceux qui ne sont pas en état de suivre les démonstrations mathématiques de M. Prosper de Lafitte, nous leur conseillerons de lire au moins le substantiel opuscule de M. Cheysson : *L'Imprévoyance dans les institutions de prévoyance* (in-8, chez Guillaumin, 1888). Ils connaîtront au moins la question. CLAUDIO JANNET.

Les Premiers Habitants de l'Europe, d'après les auteurs de l'antiquite et les recherches des linguistes, par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, membre de l'Institut. 2ᵉ édition, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur, avec la collaboration de G. DOTTIN, secrétaire de la rédaction de la *Revue celtique*. Tome I, contenant : 1. *Peuples étrangers à la race indo-européenne* (habitants des cavernes, Ibères, Pélasges, Étrusques, Phéniciens). — 2. *Indo-Européens,* première partie (Scythes, Thraces, Illyriens, Ligures). Paris, Thorin, 1889, gr. in-8 de XXIV-400 p. — Prix : 10 fr.

M. d'Arbois de Jubainville réimprime, en le développant et en l'améliorant par de nouvelles recherches, l'ouvrage qu'il avait publié en 1877 sur l'ancienne ethnographie de l'Europe. L'ouvrage sera presque doublé dans cette seconde édition; en effet, M. d'Arbois donne aujourd'hui en note tous les textes sur lesquels il appuie ses opinions. Son livre est donc à la fois une œuvre de théorie et une collection des documents ethnographiques chez les écrivains classiques. Si dans le tome II, encore à paraître, des indices spéciaux, rangés par époque et par auteurs, permettent au lecteur de se guider lui-même à l'occasion dans ces textes anciens, sans repasser par le chemin que suit l'auteur, M. d'Arbois aura rédigé une sorte de *Corpus* ethnographique de l'ancienne Europe.

M. d'Arbois prévient franchement son lecteur qu'il laisse de côté les témoignages tirés de l'archéologie : il s'enferme dans le terrain des documents écrits et des indications de la linguistique. Sur plusieurs points, cette réserve nous paraît regrettable : ainsi la question de l'Atlantide, ce continent mystérieux, dont parlent quelques écrivains anciens, et que la mer aurait submergé, est une question que le concours des sciences naturelles peut seul aider à résoudre : se borner à rapporter les témoignages de l'antiquité à cet égard, c'est comme si un historien voulait préciser la réalité et la date des éclipses de soleil mentionnées par les écrivains anciens, sans consulter des tables astronomiques. La connaissance des origines de l'histoire est si incertaine, qu'on ne saurait réunir trop de témoignages des genres les plus divers.

Ce premier volume est consacré d'abord aux peuples étrangers à la

race indo-européenne, c'est-à-dire aux Ibères, aux Pélasges et aux Étrusques, qu'il regarde comme de race pélasgique; puis aux premières bases de la race indo-européenne, les Scythes, les Thraces, les Illyriens, les Sicules et les Ligures (M. d'Arbois revendique hardiment ces derniers pour la race indo-européenne). Ces noms seuls indiquent à quels grands problèmes s'attaque M. d'Arbois de Jubainville; il les traite avec une ampleur d'érudition et une ingéniosité de théorie qui inspirent le plus grand respect au lecteur lui-même, lors même qu'ils n'entraînent pas sa conviction. M. d'Arbois, du reste, dans une aimable préface, a le premier déclaré que l'histoire, surtout appliquée à cette époque lointaine, n'est pas une science dont la certitude s'impose, et qu'elle doit surtout viser à distinguer ce qui est certain de ce qui est probable et de ce qui est simplement possible.

Nous ne pouvons, dans ce court espace, ni analyser, ni discuter cet ouvrage; il nous suffit d'en indiquer l'importance et l'originalité. Nous avions autrefois, dans la *Revue celtique* (t. III, p. 458 et suiv.), parlé avec plus de détails de la première édition; mais M. d'Arbois de Jubainville nous a joué un mauvais tour en supprimant dans sa seconde édition plusieurs des passages que nous critiquions dans la première. Voilà un exemple qui doit rendre les critiques prudents : s'ils parlent trop, ils collaborent, sans le vouloir (et sans y avoir le moindre honneur), aux ouvrages dont ils parlent.

H. GAIDOZ.

Ethnographia brazileira, por SILVIO ROMÉRO. *Estudos criticos sobre Couto de Magalhães, Barbosa Rodrigues, Theophilo Braga e Ladisláo Netto.* Rio de Janeiro, Alves, 1888, in-8 de 161 p.

Sous ce titre d'*Ethnographie brésilienne,* M. Silvio Roméro a réuni en brochure cinq ou six articles de critique scientifique, publiés à différentes époques. Il y discute certaines théories qui voulaient à toute force rattacher les races primitives de l'Amérique à telles ou telles races de l'ancien continent. Trois compatriotes de l'auteur, MM. Couto de Magalhães, Barbosa Rodrigues et Ladisláo Netto, et le polygraphe portugais — « pantographe, » serait peut-être plus exact, — M. Theophilo Braga, se sont plus ou moins rendus coupables d'avoir réédité, avec l'enthousiasme d'inventeurs satisfaits, ces théories démodées. M. Sylvio Roméro dévoile la supercherie et s'indigne d'une ignorance de l'état actuel de la question impardonnable chez des gens faisant profession d'être savants. Il avoue qu'il passe pour une mauvaise langue ; on lui aurait même reproché d'avoir inauguré dans ses polémiques une violence inconnue au Brésil avant lui. Il proteste contre ces accusations : « irréconciliable ennemi du charlatanisme, » il professe « une admiration sans bornes » pour les vrais savants, et il nomme Baptista Caetano et Carlos Hartt. Mais, comme il ne s'occupe guère que des « autres, »

et que pour ceux-là il a la dent dure et emporte le morceau, je crains bien que son opuscule n'améliore que médiocrement sa réputation. Il a d'ailleurs mille fois raison, et se montre très au courant de tout ce qui a été publié en Europe et en Amérique sur le sujet en litige ; sa dialectique est si nette, si serrée, si péremptoire, qu'il n'y a rien, semble-t-il, à lui répliquer, si ce n'est qu'il est très méchant. Il n'a pas la prétention d'apporter des solutions nouvelles — qui pourra jamais raconter les migrations préhistoriques ? — mais il aura du moins déblayé le terrain et aura prévenu les hommes d'étude que les savants brésiliens, même nantis de hautes positions officielles, ne sont pas tous à consulter utilement ni surtout à croire sur parole en ce qui concerne les choses de leur propre pays. Pour ce qui est du cas particulier de M. Theophilo Braga, je dois une réparation à M. Sylvio Roméro : dans le compte rendu que j'ai fait ici autrefois des *Cantos* et des *Contos populares do Brazil,* je n'ai pas suffisamment distingué l'un de l'autre les deux collaborateurs. Après avoir lu l'*Ethnographia* et la brochure qui l'a précédée : *Uma esperteza,* je suis pleinement convaincu que le désordre, les répétitions, les annotations amphigouriques, constituent, avec les étourdissantes introductions, l'apport de M. Braga dans l'œuvre commune. Et maintenant, que M. Sylvio Roméro, esprit judicieux et très cultivé, écrivain d'un réel talent, laisse de côté la critique et la satire pour nous donner une œuvre personnelle d'un peu longue haleine, j'ai bon espoir que le succès ne lui fera pas défaut.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Les Sciences expérimentales en 1889, par O. BADOUREAU, ingénieur au corps des mines. Paris, Quantin, s. d., (1889), in-8 carré de 250 p. avec 20 fig. — Prix : 5 fr.

La Houille et ses Dérivés, par O. CHEMIN, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et F. VERDIER, ingénieur civil. Paris, Quantin, s. d., (1889), in-8 carré de 320 p. avec 106 grav. — Prix : 5 fr.

Les Chemins de fer, par POL LEFÈVRE, sous-chef de mouvement à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, et G. CERBELAUD, inspecteur du mouvement aux Chemins de fer de ceinture de Paris. Paris, Quantin, s. d., (1889), in-8 carré de 320 p. avec 167 fig., 5 pl. hors texte et une carte des chemins de fer de l'Europe. — Prix : 5 fr.

Le besoin d'un exposé général des sciences expérimentales se faisait-il sentir? L'auteur l'a pensé et a eu le courage d'entreprendre cette tâche ingrate. Un pareil travail n'a de motif que s'il est basé sur un principe philosophique nouveau. Pour M. Badoureau, ce principe, que nous ne saurions admettre, se résume ainsi : croyance à la théorie atomique; croyance à l'existence d'âmes mortelles chez l'homme, les animaux et les plantes; croyance au transformisme. En d'autres termes, adhésion aux théories réunies de Démocrite, de Hirn et de

Darwin : voilà pour l'esprit. Comme plan, l'ouvrage se divise en cinq parties : 1° Introduction, ou Exposé de l'objet des sciences expérimentales; 2° État des corps, ou Étude détaillée des différents états sous lesquels les corps se présentent; 3° Phénomènes naturels dont s'occupent la mécanique, la physique, la chimie, la biologie, l'astronomie et la géologie ; 4° Conclusion contenant un énoncé des problèmes principaux que doivent se poser actuellement les savants ; 5° Énumération des différents objets de l'industrie humaine, des secours que la science lui apporte et de ceux qu'elle en tire. Telle est, en substance, cette étude où l'auteur a entassé une foule de matériaux scientifiques et fait preuve d'une grande habileté à manier les chiffres et les formules. Mais, en raison même de l'idée mère d'après laquelle a été conçu et écrit cet essai de synthèse des sciences expérimentales, M. Badoureau a bâti sur le sable. Le savant ingénieur semble du reste en avoir lui-même le sentiment, car il termine le chapitre II de son introduction par cette phrase qu'on peut à la rigueur considérer comme un aveu : « Nous sommes certain par avance que le présent volume contiendra de nombreuses erreurs. » Notons cela et passons.

— Sous un titre modeste, *la Houille et ses Dérivés* n'est rien moins qu'une étude très remarquable, tant par l'élégante simplicité du style que par la foule de renseignements aussi nouveaux que précieux qu'elle renferme. Les auteurs, MM. Chemin et Verdier, entrent dans le vif de leur sujet par un intéressant historique faisant connaître la nature, la composition et les propriétés du « pain de l'industrie; » puis ils passent en revue : tous les combustibles dérivés (briquettes d'agglomérés, charbon de Paris, coke) ; le chauffage domestique et industriel (cheminées, poêles, machines, fours divers) ; le gaz, sa fabrication, son emploi (appareils d'éclairage, de chauffage, moteurs à gaz) ; les produits dérivés (goudron, huiles lourde et légère, brai) ; la lampe de sûreté, le manomètre Rouget, le gaz extrait des substances autres que la houille ; enfin la bibliographie concernant ces matières spéciales. Nous pouvons affirmer que cet ouvrage de vulgarisation est au courant des plus récents progrès de la science, et que le lecteur appréciera fort ce joli volume dont l'attrait est encore accru par l'illustration à laquelle l'éditeur a accordé une large place.

— *Les Chemins de fer* ne datent que d'un demi-siècle et déjà l'on ferait une immense bibliothèque avec les ouvrages qui leur ont été consacrés; cependant, aucun d'eux n'a, jusqu'à présent, traité dans leur ensemble des détails si divers qui concourent à l'organisation de ce mode de transport. Il y avait là une lacune fâcheuse que les auteurs, MM. Lefèvre et Cerbelaud, ont voulu combler; à notre avis, ils ont réussi. Leur essai constitue une véritable petite monographie des voies ferrées où l'on trouve, très méthodiquement présentés, des détails précis et

très suffisants sur le tracé, la construction, la voie et ses accessoires, le matériel fixe, locomoteur et roulant, l'exploitation technique, le service commercial, le personnel des compagnies et le service du contrôle par l'État. De plus, chaque chapitre comporte toujours une comparaison avec ce qui se fait, en l'espèce, dans les pays étrangers, et ce n'est certes pas là la partie la moins intéressante du livre; enfin, comme complément nécessaire, une illustration aussi soignée que bien choisie met tous les objets décrits sous les yeux du lecteur. Somme toute, excellent travail qui plaira beaucoup aux personnes qui désirent, sans se fatiguer, faire une étude d'ensemble sur les voies ferrées.

D. Martel.

Les Champignons. *Traité élémentaire et pratique de mycologie, suivi de la description des espèces utiles, dangereuses, remarquables,* par J. Moyen, prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'histoire naturelle à la maison de philosophie d'Alix (Lyon). Avec une introduction, par Jules de Seynes, agrégé à la Faculté de médecine de Paris. Paris, J. Rothschild, 1889, gr. in-12 de xxxv-762 p., orné de 334 vignettes et de 20 planches hors texte en chromotypographie. — Prix : 12 fr.

Avoir à rendre compte d'un livre est une vraie bonne fortune lorsque, examen fait de ce livre, on constate qu'il n'y a que du bien à en dire. Tel est en effet le cas du traité élémentaire de mycologie dont nous avons à entretenir les lecteurs du *Polybiblion*. Précision, clarté, limpidité du style, données très complètes, sens philosophique, excellent esprit, tout se trouve réuni dans ce compact volume agrémenté d'une exécution typographique soignée, de figures dans le texte convenablement dessinées et terminé par un atlas de vingt planches coloriées, d'une exécution remarquable, et qu'accompagnent autant de notices explicatives en regard. On pourra du reste juger de la valeur scientifique et pratique de cet ouvrage par la rapide analyse qui va suivre.

Son texte comprend deux sections ou, si l'on veut, deux moitiés bien distinctes : le *Traité* proprement dit, sur lequel nous nous étendrons davantage, et la *Flore mycologique*, très complète pour la grande famille des Agariciens et pour le genre Bolet, bornée, pour le surplus, aux espèces les plus importantes. Les descriptions y sont données d'une manière succincte mais suffisante, en caractères ordinaires pour tous les champignons offrant un intérêt pratique véritable, en petits caractères et avec abréviations pour les autres. C'est à cette *Flore* que se rapportent les vingt planches coloriées de la fin, sur laquelle sont peintes soixante-neuf espèces ou variétés différentes avec distinction entre les champignons domestiques et ceux qui sont vénéneux ou suspects.

Le *Traité de mycologie* proprement dit comprend, avec les tables,

une flatteuse introduction de M. de Seynes et la préface de l'auteur, la première moitié du volume. Il se divise lui-même en trois parties, précédées d'un chapitre préliminaire dans lequel le savant professeur au séminaire d'Alix expose avec une étonnante lucidité pour des matières aussi techniques, les principes de physiologie végétale indispensables à l'étude de ces « cryptogames cellulaires dépourvus de chlorophylle » qu'on appelle champignons.

Dans la première partie, qui a pour objet l'*Organisation*, les *Propriétés* et la *Classification* de nos cryptogames, l'auteur décrit les organes constitutifs de ce sous-embranchement du règne végétal, fait connaître leurs analogies plus ou moins éloignées avec les organes correspondants des plantes phanérogames, et s'étend avec plus de détails sur la nature, le rôle si important et le mode de formation des spores. Les cas de polymorphisme très bizarre de certains champignons lui fournissent l'occasion de réduire à néant un prétendu argument dont l'école transformiste avait cru pouvoir utilement se servir. Il reviendra du reste sur ce point, dans la seconde partie, à propos de la *Variabilité* des végétaux dont il s'occupe. Cette deuxième partie comprend, en outre, la *Distribution* géographique et la station dans chaque habitat, puis enfin la *Culture* des champignons, soit au point de vue de l'étude, soit pour l'alimentation.

Enfin la troisième partie traite des *Rôles et usage* des champignons. L'auteur y étudie, dans un véritable esprit philosophique, la raison d'être des champignons dans le monde végétal ; leurs effets utiles ; en quoi et comment ils peuvent être nuisibles ; leur emploi en médecine, dans l'industrie. Arrivé à l'usage de ces cryptogames dans l'alimentation, le sagace écrivain indique, avec ce qu'ils ont tous de plus ou moins défectueux, les différents moyens employés pour discerner les bons champignons d'avec les vénéneux ; il donne les procédés au moyen desquels on peut rendre inoffensifs les champignons les plus toxiques, et va jusqu'à faire connaître les différents procédés culinaires à employer pour les principales espèces. Nous signalerons même aux gourmets les passages relatifs aux cèpes, aux morilles et aux truffes.

Un index bibliographique, qui fait connaître toutes les publications mycologiques connues, sépare cette première moitié du volume de la *Flore* dont nous avons parlé plus haut.

Cette sèche analyse ne peut donner qu'une faible idée de ce traité vraiment excellent. On peut dire que l'auteur a su s'y faire tout à tous : par le naturel de son style et une simplicité qui n'exclut pas l'élégance, il est à la portée des jeunes gens et des commençants. Par la science approfondie qu'il y déploie, par ses qualités didactiques, il ne sera pas dédaigné des savants. Enfin l'esprit philoso-

phique et le souffle spiritualiste qui règent d'un bout à l'autre, le recommandent à tous ceux qui voient dans la science autre chose qu'une machine de guerre contre la religion.

J. d'Estienne.

BELLES-LETTRES

Lexique de la langue de Chapelain, par l'abbé A. Fabre. Paris, Ve Léon Techener, 1889, in-8 de 77 p. — Prix : 3 fr.

M. l'abbé Fabre rappelle que la correspondance de Chapelain n'est pas seulement précieuse pour l'histoire littéraire du XVIIe siècle, qu'elle offre encore une multitude de renseignements pour l'histoire de la langue. Il cite l'éloge donné par V. Cousin à l' « excellent grammairien, profondément versé dans les littératures grecque, latine, italienne et espagnole, d'une érudition solide et presque universelle, » à celui qui « avait déterminé et fixé la vraie fonction de l'Académie, à savoir, de travailler à la pureté de la langue ; » à celui qui « avait proposé la composition d'une grammaire et d'un dictionnaire, et qui dressa le plan de ce dernier ouvrage. » Rien, ajoute-t-il, « ne justifie mieux cet éloge et ne montre mieux l'excellent grammairien que ce *Lexique de la langue de Chapelain,* que nous avons eu la pensée de dresser. Comme prosateur, l'auteur décrié de la *Pucelle* se tient sans infériorité à côté des meilleurs écrivains de son temps, Vaugelas, Balzac et Patru ; et, comme eux, il mérite vraiment d'être placé au rang des bons ouvriers de notre langue, de ces hommes d'un sens si droit, d'une science si étendue, d'un goût si sûr et si délicat, qui, les premiers, eurent la mission difficile de fixer notre idiome. » Le consciencieux travail de M. l'abbé Fabre présente, ainsi qu'il le dit, un curieux tableau, comme un « état » de la langue française dans les dernières années du règne de Louis XIII (1632-1640), et dans la première moitié du règne de Louis XIV (1659-1673). L'inventaire philologique dressé avec tant de soin et d'habileté par l'auteur des *Ennemis de Chapelain*, rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de notre belle langue. Il devra être placé auprès du lexique de la *Collection des Grands Écrivains de la France,* comme auprès du *Lexique de la langue de Brantôme,* par M. Lud. Lalanne ; du *Lexique de la langue de Bonaventure des Périers,* par MM. Frank et Chennevières, etc. Plus on multipliera les excellents travaux de ce genre, plus on rendra possible la publication d'un recueil qui, complétant aussi bien le *Dictionnaire* de Littré que le *Dictionnaire historique* de l'Académie française, contiendra, sous chaque mot, un riche ensemble de citations et de renseignements, et deviendra la source incomparable où tous puiseront aussi commodément que sûrement.

T. de L.

Les Grands Écrivains de la France. *Jean de la Fontaine.* Tome V. Paris, Hachette, 1889, in-8 de 628 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome V des œuvres de La Fontaine vient de paraître. Il achève la série des *Contes* et a été exécuté avec autant de soin et d'érudition que les volumes qui l'ont précédé. (Voir *Polybiblion*, t. LII, p. 510.) Même abondance et peut-être surabondance de notes et de références. Bien peu de rapprochements ont dû échapper aux patients éditeurs. Cependant, pour les *Oies du frère Philippe*, on a omis d'indiquer que ce conte se retrouve dans *El libro de los Exemplos*, publié par Gayangos dans les *Escritores en prosa anteriores al siglo XV* et complété dans la *Romania* par M. Morel Fatio (*Romania*, 1878, p. 481). Il forme l'exemple CCXXX. L'exemple CCXXXVI du même recueil offre avec *Feronde* une analogie qui n'a pas non plus été rappelée. M. Gaston Paris a donné dans la *Romania* (t. XVI, p. 406), un conte sur Martin Le Franc dont le sujet est le même que celui du *Bat*, et l'on peut lire une historiette pareille dans les œuvres de Juan Ruiz, l'archiprêtre de Hita ; supprimée dans l'édition de Sanchez, publiée en appendice par de los Rios (*Historia critica de la literatura española*, tome IV, p. 581), elle a été restituée dans l'édition de Rivadeneira. Ces deux références ont été omises. Je ferai une remarque de minime importance à propos du nom de Peronnelle (p. 236) ; il donne lieu à une note où il est dit que ce prénom, comme celui de Perrette, était propre aux paysannes. Je crois qu'il y a là une erreur : bien des généalogies nous prouvent que des femmes nobles furent ainsi appelées. Au xvie siècle, par exemple, une Peronnelle de Saint-Georges, veuve de Jean de Moussy, épousa Lyonet de Fournoux. En Italie, vécut au xiie siècle cette Speronnella Dalesmanno dont le *Cronicon Patavinum* (Muratori, *Antiquitates italicæ*, t. IV, p. 1120) nous a conservé l'étrange histoire, et de qui serait venu, avec une acception fort différente de celle qu'il avait eue d'abord, le mot *perronnelle*. Dans la longue note qui précède *la Coupe enchantée*, on aurait pu ajouter aux épreuves propres à démontrer la fidélité des femmes, ce que Jean d'Outremeuse raconte de la fontaine de Saint-Gendulph (*Mireur des histors*, tome III, p. 485). — Je n'attache pas d'importance à ces minuscules observations, je les fais pour tâcher de bien me mettre sur le terrain des savants et minutieux commentateurs ; m'arrêter à ces petites remarques n'est-ce pas une manière de faire comprendre avec quelle érudite patience a été composée cette nouvelle édition? Selon moi, il y a une trop grande profusion de détails, il y a excès de notes philologiques et littéraires, abus d'éclaircissements. A propos du seul conte honnête que La Fontaine ait pris à Boccace, *le Faucon*, était-il nécessaire, par exemple, de rappeler combien cet oiseau était estimé au moyen âge, de citer les livres de vénerie, où il en est parlé? Je m'attendais vraiment à trouver

la tradition qui attribue l'indépendance de la Castille à une somme que le roi de Léon ne put payer à Fernan Gonzalez pour l'achat d'un faucon (*Mariana*, t. I, p. 457). Quant aux références, je dois le dire, elles ajoutent parfois aux indécences du texte, je n'accuse certes pas les commentateurs de s'y être le moins du monde complu : ils ont suivi le système d'amples développements qu'ils avaient pratiqué à l'égard des fables : seulement ici, par la nature des sujets, les rapprochements ont eu un tout autre caractère, et il serait fâcheux que cette édition s'égarât hors du public restreint des lettrés auquel elle est destinée.

TH. P.

Histoire de la poésie mise en rapport avec la civilisation en France depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, par FERDINAND LOISE, membre des Académies royales de Belgique et d'Espagne. Bruxelles, Alfred Castaigne ; Paris, Ernest Thorin, 1887, in-8 de VIII-544 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume fait suite à l'*Histoire de la poésie dans l'antiquité*, dont nous avons rendu compte à nos lecteurs (t. XLIX, p. 246). Il est le développement d'un travail beaucoup plus sommaire, publié naguère dans le tome XIV des *Mémoires* in-8 de l'Académie de Belgique. Après avoir déterminé le *Caractère général de la poésie française*, l'auteur étudie successivement les sujets suivants : Première section : *Le Moyen Age*. — Deuxième section : *Décadence du moyen âge*. — Troisième section : *Le Siècle de la Renaissance*. — Quatrième section : *Le Dix-septième Siècle* (Première période : *Époque de Richelieu et de Mazarin*. Seconde période : *Siècle de Louis XIV*). — Cinquième section : *Le Dix-huitième Siècle* (Première période : *Règne de l'esprit*. Seconde période : *Règne du sentiment*).

Considéré dans son ensemble, le livre de M. Ferdinand Loise nous paraît constituer un exposé large et vivant de l'histoire de notre poésie, fournissant une lecture fort intéressante et fort instructive. L'auteur a lui-même énormément lu et bien digéré les connaissances ainsi acquises. Les matériaux qu'il emploie sont bien liés et forment un ensemble imposant et agréable. Son style a beaucoup d'animation et de mouvement, mais n'est pas exempt d'un peu d'emphase et de pompe déclamatoire. Ses sentiments sont profondément religieux et ses opinions sincèrement orthodoxes, avec une nuance de naïveté ultralibérale, qui se laisse notamment apercevoir dans l'appréciation beaucoup trop indulgente de la philosophie du XVIII[e] siècle. M. Loise donne en maint endroit de sérieuses marques de bon sens historique et de bon goût littéraire. Mais on remarque aussi dans son ouvrage un peu de confusion et, pour ainsi dire, d'empâtement, des appréciations inexactes et des informations quelquefois trop arriérées, surtout en ce qui concerne le moyen âge. Nous avons noté çà et là quelques *lapsus*

un peu forts : Alain Chartier illustrant le règne de Charles V (p. 79). Arnauld « prêchant » la communion fréquente (p. 246). Le livre d'Arnauld, intitulé : *De la fréquente communion*, a pour objet, au contraire — il est surprenant que M. Loise l'ait oublié ou même ignoré, comme semble l'indiquer sa phrase — de détourner les fidèles de la participation fréquente à la sainte table. — Nous sommes un peu surpris aussi que M. Loise en soit encore à la légende des « vers inachevés » d'André Chénier : « Remplira de mon nom ces longs corridors sombres... » Il n'a qu'à ouvrir les dernières éditions des œuvres du poète ; il y trouvera la suite et fin de cette pièce. M. S.

Etude littéraire et morale sur les Poésies de Jean Vauquelin de la Fresnaye. par A.-P. Lemercier, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1887, in-8 de 288 p. — Prix : 5 fr.

M. Lemercier déclare, en son *Avant-propos*, que Jean Vauquelin de la Fresnaye et son œuvre sont peu connus. Si Sainte-Beuve lui a fait une place dans son *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle*, Saint-Marc Girardin l'a passé sous silence et D. Nisard ne l'a pas admis dans son *Histoire de la littérature française*. Malgré que le savant Egger l'ait loué (*l'Hellénisme en France*), que M. Lenient (*la Satire en France*) l'ait cité comme « un de ces ouvriers laborieux de la première heure que d'autres plus heureux ou plus brillants viennent bientôt éclipser, » que Julien Travers ait « donné de tout ce qu'il a retrouvé de son compatriote une magnifique édition, » il reste oublié. Le travail de M. Lemercier lui rend la place qu'il doit occuper. C'est un travail bien fait, très équitable. L'auteur dit (p. 6) qu'il ne s'agit pas d'instruire en faveur de l'abandonné un procès en réhabilitation, ni de se prendre pour lui d'une aveugle tendresse et de le mettre sur un piédestal, mais de le lire sans parti pris, de chercher ce qu'il a été et de le dire simplement. M. Lemercier a surtout tiré parti des *Satyres françoises* où, au témoignage de Vauquelin lui-même, se trouvent les traits épars de sa physionomie. Il n'a négligé, du reste, aucun des travaux déjà consacrés au magistrat-poète par Babou, Choisy, A. Genty, baron J. Pichon, Robillard de Beaurepaire, J. Travers, etc. Tant de recherches lui ont permis de rendre son livre aussi substantiel qu'agréable ; soit que l'auteur raconte la vie de Vauquelin, soit qu'il examine ses *Foresteries*, ses *Idillies et Pastorales*, ses *Épigrammes, épitaphes et sonnets*, son *Art poétique françois*, ses *Satyres françoises*, il se montre également exact et judicieux. D'heureuses citations des diverses poésies de Vauquelin donnent un attrait particulier à un grand nombre de pages et mettent, pour ainsi dire, une anthologie dans une thèse de doctorat. Autour du président au présidial de Caen sont tour à tour mentionnés sa mère, Anne de Boissichausse, son prédécesseur et beau-père Charles

de Bourgueville, père de quatorze enfants; Anne, qui devint sa femme, non en 1559, comme l'a dit Daniel Huet, mais le 5 juillet 1560, et qu'il chanta sous les noms de *Myrtine* et de *Philis;* ses amis Charles Toutain, l'auteur de la tragédie d'*Agamemnon;* Guillaume Bouchet, l'auteur des *Serées;* F. de Némond (sans doute *Nesmond*), surnommé l'*Ulpian françois;* Tahureau, l'auteur de l'*Admirée;* Scévole de Sainte-Marthe, la plupart des poètes de la pléiade, etc. — On trouve dans l'*Appendice* : 1° la *Liste des ouvrages de Jean Vauquelin de la Fresnaye* (par ordre chronologique); 2° *Indications pour dater les Satires* (indications puisées le plus souvent dans le texte même du poète); 3° *Six passages de Vauquelin commentés au point de vue de la langue.*

T. de L.

Les Vieux Auteurs castillans, *histoire de l'ancienne littérature espagnole,* par le comte de Puymaigre, correspondant de l'Académie espagnole et de l'Académie d'histoire de Madrid. Nouvelle édition, 1re série. Paris, Alb. Savine, 1888, in-12 de xiv-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a tantôt trente ans que notre savant collaborateur publia pour la première fois cet excellent travail. Cette édition, qui obtint le plus favorable accueil des érudits et des rares amateurs que conserve chez nous la littérature espagnole, est épuisée depuis quelques années; il faut remercier M. de Puymaigre d'avoir songé à nous en donner une nouvelle, revue, mise au courant des travaux publiés dans l'intervalle sur ce grand sujet, et bien propre à aider puissamment au progrès, déjà si marqué, des recherches sur les origines des littératures romanes.

Il suffit de parcourir les études réunies dans ce volume pour en saisir l'intérêt propre et aussi le rapport étroit avec les diverses branches de notre poésie du moyen âge. L'*Introduction* aborde les délicats problèmes de la formation des langues de l'Espagne, de l'origine de la littérature espagnole, des influences germaniques, arabes, provençales et françaises qu'elle peut avoir subies. On ne trouvera pas toujours dans ces pages la précision scientifique des formules, chère à la philologie de notre temps, mais qui est si sujette à dépasser la mesure exacte des certitudes acquises. En revanche, l'auteur dispose en maître d'une érudition très vaste et très variée, et il en donne les résultats vraiment solides avec autant de clarté que de modestie. C'est par là qu'il mérita du premier coup les éloges d'un de nos critiques les plus versés dans les études espagnoles, M. Morel-Fatio, qui a signalé dans le temps « le bon esprit » de ce travail et déclaré que « sur certains points, » il avait « réellement fait avancer la science. »

Le héros de la primitive épopée espagnole, le Cid, remplit les deux tiers de ce volume. Cinq chapitres, d'une lecture fort intéressante, malgré de nombreuses pages de discussion, nous font connaître suc-

cessivement l'histoire réelle de ce personnage presque fabuleux, sa *Chronique* en prose, qui a donné lieu à tant de controverses, son *Poème* ou sa « Geste, » qu'un bon juge, M. d'Avril, rapprochait naguère de notre cycle de Guillaume au Court-Nez, sa *Chronique rimée,* enfin son romancero. La dernière partie du volume est défrayée par des œuvres bien moins originales, mais qui ont encore leurs analogues dans notre ancienne poésie : le poème d'Apollonius, dérivé d'un roman grec perdu qui se retrouve dans toutes les littératures romanes; la légende de sainte Marie Égyptienne, le poème plus étendu d'Alexandre, lui aussi renouvelé d'un grec de la décadence ; et, près de ces œuvres anonymes, les nombreux poèmes pieux de Gonzalo de Berceo.

Ce volume des *Vieux Auteurs castillans* renfermait de plus, dans la première édition, cinq chapitres sur la vie et les œuvres du roi Alphonse X. Dans l'édition nouvelle, ce morceau est renvoyé au tome second, qui comprendra l'histoire de la littérature espagnole depuis le XIIIe siècle jusqu'aux dernières années du XVe et viendra ainsi se raccorder à un autre ouvrage du même auteur : *La Cour littéraire de don Juan II.* Un troisième volume sera rempli tout entier par l'étude des romances, vaste sujet déjà étudié passionnément dès la première période du romantisme, mais qui mérite bien d'être encore approfondi et popularisé.

Dès cette *Première série,* il est facile de constater des améliorations attentives, mais qui ne portent sur rien d'essentiel. Il a été publié dans ces dernières années bien des travaux d'érudition sur les sujets traités en 1861 par M. de Puymaigre, par exemple les immenses recherches de M. Paul Meyer sur *Alexandre.* Mais ces travaux ne changeaient rien à la doctrine de ce livre, qui était et qui restera un ouvrage littéraire, et non une enquête sur les questions d'origine et de transformation des sujets poétiques.

Tel qu'il est, ce livre a sa place marquée dans toute bibliothèque littéraire sérieuse. La plupart des Français lettrés se piquent de connaître et de pratiquer les littératures de l'Allemagne et de l'Angleterre, et c'est à merveille. Toutefois, ce sont les littératures du midi qui méritent assurément nos préférences, à cause de la communauté de race, de croyance et de génie, et à cause aussi des analogies littéraires. La vieille littérature espagnole surtout, — et c'est précisément la plus négligée depuis deux siècles, — s'impose à ce titre aux amis de plus en plus nombreux de notre poésie du moyen âge : on vient de noter la parenté du Cid avec nos héros épiques et l'identité des sujets empruntés des deux côtés des Pyrénées à la décadence antique et à la légende chrétienne. Espérons donc qu'un accueil favorable sera fait partout à ce volume et encouragera l'auteur à ne pas retarder la publication des deux autres. Nous aurons ainsi sous peu, amélioré, complété, mis

à jour, l'un des plus importants ouvrages qui aient été consacrés chez nous à l'histoire littéraire de l'Espagne. LÉONCE COUTURE.

HISTOIRE

Saint Maurice et la Légion thébéenne, par le chanoine DUCIS, archiviste de la Haute-Savoie. Annecy, J. Niérat, 1887, gr. in-8 de 221-4 p.

Cet ouvrage porte sur le titre intérieur le millésime de 1862, et sur la couverture celui de 1887. L'anomalie s'explique aisément : cette étude du savant archiviste de la Haute-Savoie n'est qu'un tirage à part des *Mémoires et Documents publiés par l'Académie salésienne,* dans lesquels elle a paru par parties, la première en 1881 dans le tome III (p. 268-300), la deuxième, en 1883, dans le tome VI (p. 98-126), et la dernière, en 1887, dans le tome X (p. 173-319). Cette académie a son siège au grand séminaire d'Annecy, où elle a été fondée en 1878, à l'occasion des fêtes du doctorat de saint François de Sales. Son programme (t. II et IV), rappelle que le saint évêque de Genève avait pris, dès 1607, l'initiative de fonder une *Académie trimontane,* dont l'esprit et le règlement inspirèrent dès lors toutes les nouvelles sociétés savantes du pays. La nouvelle académie « a pour but d'exciter à l'amour du travail, et de faciliter l'acquisition des sciences les plus utiles, par les puissantes ressources de l'association. Ses travaux ont pour objet général les sciences ecclésiastiques et profanes : la théologie, la philosophie, l'histoire, la littérature, les beaux-arts, et principalement tout ce qui concerne le bien et l'honneur du pays. La série des événements accomplis dans l'ancien diocèse de Genève et le diocèse d'Annecy ; leurs évêques..., leurs communautés religieuses, leurs institutions de charité et d'instruction publique, leurs personnages les plus distingués, leurs principaux monuments artistiques, la monographie des paroisses, formeront l'objet spécial des travaux et des publications de l'Académie. » J'ai reproduit ces lignes d'autant plus volontiers, que bien peu de diocèses en France sont pourvus de semblables institutions. Je rappelle, pour mémoire, qu'un essai de ce genre, tenté naguère à Paris, n'a eu que deux ans d'existence. Le diocèse d'Annecy prouve ce que peut faire l'initiative privée, même sans aucune allocation gouvernementale. De 1879 à 1887, l'Académie a publié dix volumes, pleins d'excellents travaux. On me saura peut-être gré d'en citer les principaux, qui n'ont pas été, pour la plupart, l'objet de comptes rendus. En tête de presque tous les volumes, on a donné des lettres inédites ou autres documents de saint François de Sales. M. le chanoine J.-M. Chevalier a donné un programme sur la manière de rédiger la monographie des paroisses (t. II). On doit à MM. Brachet : *Monographie de la paroisse d'Arthaz-Pont-Notre-Dame* (III) ; — Brand : *Les Synodes dans l'ancien diocèse de Genève* (II), *Pouillé du diocèse de Genève*

au XIVᵉ *siècle* (III), *Le Bienheureux Pierre Favre dit Lefèvre* (VI); — Brasier : *Études sur saint Germain* (I) et *Saint Ruph de Talloires* (II), *Bibliographie salésienne, latine et française* (III), *Études sur les origines du prieuré de Talloires* (X); — Ducretret : *Monographie de Marlens* (VI); — Falconnet : *Vie, culte et miracles du bienheureux Jean d'Espagne* (IV); — Gonthier : *Les Châteaux et la Chapelle des Allinges* (III), *Histoire de l'instruction publique avant 1789 dans le département de la Haute-Savoie et dans l'ancien diocèse de Genève* (X); — Lavanchy : *Les Châteaux de Duin* (VII), *Sabbats ou Synagogues sur les bords du lac d'Annecy, procès inquisitorial à Saint-Jorioz en 1477* (VIII); — Mercier : *Notice sur les clarisses de Genève et d'Annecy* (III), *L'Abbaye et la vallée d'Abondance* (VIII); — Pettez : *Notice biographique sur l'historien Besson* (VI); Cf. *Notes autographes destinées à servir de complément aux mémoires de Besson* (II); — L.-E. Piccard : *Histoire de Thonon et du Chablais* (V); — Plantaz : *Monographie d'Araches* (VII); — Poncet : *Étude historique et artistique sur les anciennes églises de la Savoie et des rives du lac Léman* (VII, VIII), et Tavernier : *Monographie des Gets et de la côte d'Arbroz* (IX). Les articles sont généralement de longue haleine et bien traités : on ne fait pas toujours aussi bien en province.

Il est temps de parler de l'étude de M. Ducis. « Élaborée en dehors des temps consacrés à ses travaux professionnels, elle n'a pu recevoir le développement qu'il aurait désiré (p. 7). » Par *Saint Maurice*, l'auteur entend aussi bien l'abbaye que le saint auquel elle doit son nom, car le récit et la discussion du martyre de la légion thébéenne n'occupe qu'une quarantaine de pages. J'ai déjà constaté (*Polybiblion*, t. LV, p. 251) que M. Paul Allard n'a pas été convaincu par les raisons qu'apporte M. Ducis pour fixer ce martyre à l'an 302. Après avoir rappelé (p. 93 et 113) que l'église de Vienne, en Dauphiné, reçut une part considérable des reliques des martyrs thébéens, M. Ducis consacre la fin de son volume à examiner la question du « chef de saint Maurice » qui y est encore conservé. D'après sa conclusion, qui est celle d'un Mémoire de M. le chanoine Gal, inséré in-extenso (p. 210-218), il n'est rien moins que certain qu'il appartienne au primicier de la légion : la preuve d'authenticité n'existe pas. Elle n'a été trouvée, ni par le P. Sigismond de Saint-Maurice, qui fit feuilleter les livres de la cathédrale de Vienne, en 1659, ni par le curé de cette église, M. Robin (qu'on appelle ici invariablement, je ne sais pourquoi, Monin), qui a publié, en 1875, des *Recherches sur les précieuses reliques vénérées dans la sainte église de Vienne*, ni par M. Gal. Tous ont oublié de recourir à une source d'informations, trop négligée jusqu'ici, et dont la publicité constante garantit l'exactitude : je veux parler des vieux missels. Il existe dans celui de Vienne, de 1519 (fᵒ cclviijᵈ), une prose *in festo revelationis sanctorum Mauricii, Exuperii et Candidi*, qui renferme un témoignage aussi formel qu'on peut le désirer, le voici :

Harmonia musicorum — perdulcia canticorum — prodat modulamina.
Dulcis pii Thebæorum — Mauricii et sociorum — collaudant certamina
Hic Thebeæ regionis — dux rubeæ legionis — deduxit exercitum.

. . . .

Urbi beata Viennensis, — ditata ducis Thebensis — capitis munimine.

On trouve la même prose dans le Missel de Grenoble, de 1532 (f° ccxxxv[c]), et dans le Supplément au Missel de Vienne, de 1761 (p. 74). M. Bernard de Montmélian l'a bien reproduite dans l'ouvrage (t. II, p. 306) que j'ai eu l'occasion de critiquer récemment, mais sans indiquer la source à laquelle il l'a puisée, ce qui ne permettait pas de l'utiliser dans la question. M. Ducis est assurément plus exact et plus précis dans ses citations. ULYSSE CHEVALIER.

Liber Diurnus Romanorum Pontificum, ex unico codice Vaticano denuo edidit TH.-E. AB SICKEL. Vindobonæ, apud Geroldi filium bibliopolam, 1889, in-8 de XCVI-220 p.

Le *Liber Diurnus* a été depuis deux siècles un objet de polémique, tout comme les fausses décrétales. Il a été publié déjà au XVII[e] siècle d'abord par Luc Holstein, mais imprimé seulement après sa mort, puis par le P. Garnier, au XVIII[e] siècle par Godefroi Hoffmann, puis par Rieggeri, au XIX[e] dans la bibliothèque de Migne sans doute avec le concours de dom Pitra, et enfin, en 1869, par M. de Rozière. M. de Sickel a établi son texte sur le manuscrit le plus ancien qui existe au Vatican, que M. de Rozière n'avait pas vu et dont il n'a eu connaissance que par des notes relevées par MM. Daremberg et Renan en 1849. L'édition de M. de Sickel est ainsi incontestablement meilleure que les précédentes. Le savant autrichien remet le soin de publier sur le *Liber Diurnus* des Prolégomènes qui paraîtront dans les actes de l'Académie de Vienne, mais il énonce déjà, dans une importante préface, les points principaux sur lesquels il est en désaccord avec ses savants devanciers. Tandis que M. de Rozière fait remonter à un seul compilateur l'origine de ce *Liber*, entre 685 et 751, M. de Sickel pense que si une première partie remonte au VII[e] siècle, une autre au VIII[e], il y en a une qui a été écrite vers l'an 800. Tandis que le P. Marchese et dom Pitra élèvent des soupçons contre l'autorité de cette collection de formules, et croient que c'est un *Dictamina*, œuvres privées, compilées au jour le jour à des époques différentes, suivant les besoins et les occurrences, M. de Sickel estime qu'écrit d'abord à l'usage des écoles, comme d'autres livres analogues, il a été connu de la curie romaine, qu'il a été au moins accepté par elle, qu'elle s'en est servi, et que, successivement augmenté, il est peu à peu devenu, surtout au X[e] et au XI[e] siècle, un manuel de chancellerie. On sait que récemment le

savant M. E. Stevenson a reconnu que le cardinal Deusdedit a fait, pour sa collection des Canons, des emprunts à un *Diurnus* autre que celui du manuscrit du Vatican, mais émané de la même source, et que le cardinal Pitra a admis qu'un certain nombre de formules avait été emprunté au registre de Grégoire le Grand.

Tandis que le P. Zaccaria remarquait l'appui que ce formulaire donnait aux dogmes et aux prescriptions disciplinaires de l'Église, d'autres s'en sont servi pour exagérer l'autorité des rois sur l'Église.

A en juger par les points déjà effleurés ici avec la plus grande érudition et une mesure parfaite, il sera extrêmement intéressant de connaître dans les Prolégomènes quelle est l'opinion dernière de M. de Sickel sur ces différentes questions. En attendant, on peut dire que le savant autrichien nous a donné l'édition la plus correcte des cent-six formules dont se compose le *Liber Diurnus,* et qu'il a rajeuni la discussion sur des points où, bien à tort, la passion s'était mise.

Un index très détaillé, puisqu'il comprend quatre-vingt pages, dû au soin de M. Haberda, relève tout ce qui, au point de vue philologique et historique, est digne d'attention. Ajoutons que l'impression de cet élégant volume ne laisse rien à désirer et fait honneur aux presses de M. Gerold.

H. DE L'É.

Histoire du droit et des institutions de la France, par E. GLASSON, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit de Paris, professeur honoraire à l'École libre des sciences politiques. Tome III, *Époque Franque* (fin). Paris, F. Pichon, 1889, in-8 de XIX-704 p. — Prix : 8 fr.

La rapide succession des volumes destinés à composer le remarquable ouvrage de l'éminent professeur à la Faculté de droit de Paris ne laisse pas de provoquer un sentiment d'admiration pour sa vaillance et son ardeur. Œuvre de riche et profonde érudition, on se demande, non sans une certaine impression d'étonnement, comment un pareil travail peut être mené à bien avec tant de promptitude, et l'on est presque tenté d'hésiter, en constatant l'immense savoir et la judicieuse sagacité du savant, dans le partage qu'il convient de faire de ses éloges entre l'activité de l'écrivain ou la science du maître.

Le troisième volume que M. Glasson vient de faire paraître nous conduit, comme son titre l'indique, jusqu'à la fin de l'époque franque. Il contient sept chapitres faisant une suite immédiate aux cinq précédents contenus dans le tome II. Ils sont relatifs au droit civil, à l'organisation judiciaire sous les Mérovingiens et sous les Carolingiens, à la procédure, aux preuves, au droit pénal, et aux relations de l'Église et de l'État.

Ce simple aperçu suffit à montrer la gravité et la difficulté des problèmes abordés et aussi à témoigner que le troisième volume ne le

cède à ses aînés, ni en importance ni en intérêt. Pour rester cependant dans les limites du juste et du vrai, notre impartialité nous fait un devoir de confesser que la rapidité même de sa publication n'est pas sans en compromettre quelque peu son caractère scientifique. Nous avons eu notamment le regret de constater à maintes reprises des inexactitudes de citations qui feraient croire à un travail de seconde main.

Comme les autres volumes, celui que nous analysons est précédé d'une bibliographie fort complète des sujets traités, et, comme eux, s'il ne parvient pas toujours à dissiper toutes les ombres qui planent sur nos origines, il a du moins le mérite d'en resserrer l'étendue, de préciser la cause et la portée des obscurités qui subsistent et de répandre une vive lumière sur le caractère principal des événements et des institutions, sur l'enchaînement des faits, sur la transformation des idées et des mœurs, et, d'une manière générale, sur l'évolution du droit et de la civilisation en France. L'auteur excelle à nous peindre, dans le chapitre VI, consacré au droit civil, la famille romaine et la famille germanique, et à nous décrire les diverses institutions du droit privé relatives aux personnes et aux biens : le mariage et le divorce, la filiation légitime ou naturelle, l'adoption, la puissance du père et la tutelle, la puissance sur les femmes, la sortie de famille, d'un côté, et, en regard : le régime des biens en général ; les terres du Roi ; les terres communes ; les terres privées, les terres libres et les tenures ; l'immunité ; le transport de la propriété ; les droits réels ; les droits de succession ; les droits et obligations entre héritiers ; le testament ; la donation ; la légitime ; le régime des biens et libéralités entre époux ; enfin, les obligations, à propos desquelles sont examinés les principaux contrats du droit franc.

Les délicats problèmes que soulève l'organisation judiciaire sous les Mérovingiens et les Carolingiens sont ensuite passés en revue et discutés avec toute la compétence de l'auteur, avec tout le soin et toute la conscience qu'il sait mettre dans ses pénétrantes et lumineuses investigations. La procédure, les preuves et le droit pénal sont, d'autre part, l'objet de développements dignes d'attirer l'attention, et bien faits pour piquer la curiosité. Enfin, dans le dernier chapitre, intitulé : *L'Église et l'État,* M. Glasson nous parle avec la même profondeur de vues, la même égalité de talent, des transformations subies par l'Église au cours de l'époque franque ; il nous indique les sources du droit canonique, nous montre quelle était alors l'organisation de l'Église, nous entretient des monastères, de la personnalité des églises, des monastères, des abbayes et de leur patrimoine, de la justice ecclésiastique et du droit pénal de l'Église. Une conclusion finale couronne l'ensemble de l'œuvre. Avec la fin du troisième volume, nous arrivons à la dynastie capétienne. M. Glasson, adversaire déclaré des systèmes exclusifs et des théories préconçues, insiste particulièrement sur l'idée aujour-

d'hui admise que cet événement ne doit plus être considéré, ainsi qu'autrefois, comme le triomphe de la féodalité ; sans être encore faite, elle est du moins en croissance, et des causes multiples, qu'il prend soin de passer au crible d'une analyse scrupuleuse, concourent à la faire grandir.

Esprit éminemment clairvoyant, soucieux d'une exactitude rigoureuse et ennemi de l'exagération, M. Glasson, animé d'une prudente indépendance et d'une sage impartialité, a le trop rare mérite de savoir rester juste envers tout le monde et de se garder autant d'une opposition systématique que d'une admiration qu'un excès de déférence risque parfois d'aveugler et de désarmer. Il combat au besoin de téméraires et dangereuses nouveautés et connaît à fond l'art précieux de rester personnel et original. On sent que sa seule préoccupation, son unique objectif consistent dans la recherche et dans la découverte de la vérité historique. N'est-ce pas là, pour lui, le meilleur appoint d'un succès qui, de jour en jour, va croissant, et, pour nous, la meilleure justification de nos modestes éloges ? X.

Madame de Maintenon dans le monde et à Saint-Cyr. *Choix de ses lettres*, avec une introduction et des notes historiques et littéraires, par F. Jacquinet, ancien maître de conférences à l'École normale supérieure, etc. Paris, Eugène Belin, 1888, in-12 de LXXXVII-511 p. — Prix : 3 fr.

Parmi les femmes célèbres du XVIIe siècle, Mme de Sévigné et Mme de Maintenon ont occupé de préférence les lettrés et les érudits de notre temps. Les uns ont étudié la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné dans sa vie privée ou sa vie publique, les autres se sont attachés surtout à suivre l'admirable éducatrice. M. Jacquinet a voulu, en réunissant les lettres les plus expressives de son inépuisable correspondance, étudier Mme de Maintenon sous ses divers aspects, au triple point de vue de la pédagogie, de la biographie et de l'histoire ; de là, pense-t-il, la raison d'être de ce volume.

Dans une introduction de quatre-vingt-sept pages, qu'on ne trouvera pas trop longue, tant elle intéresse par le fond et par la forme, le docte écrivain décrit avec impartialité, mais avec une très juste sympathie, la femme, la reine et l'institutrice de Saint-Cyr. Viennent ensuite cent quatre-vingt-dix lettres diverses, trois cent-trois lettres d'éducation aux Dames de Saint-Cyr, des instructions et entretiens sur l'éducation, comprenant trente-neuf chapitres, et un Appendice renfermant trois conversations sur la raison, sur le jugement, sur la douceur ; le récit d'une journée de Mme de Maintenon à Versailles, en 1693, et un sermon de Fénelon à Saint-Cyr. Des travaux nombreux, et spécialement le beau livre de M. Geffroy : *Mme de Maintenon d'après sa correspondance*

authentique, choix de ses lettres et entretiens, avaient déjà dégagé cette grande mémoire des calomnies dont Saint-Simon l'a surchargée, sans toutefois méconnaître quelques légères imperfections de la femme et certaines erreurs de l'éducatrice; les jugements de M. Jacquinet, tout ce qu'il publie de lettres et d'entretiens, confirment les appréciations antérieures des plumes les plus autorisées, et projettent même de nouveaux rayons sur une figure maintenant honorée d'un affectueux respect.

Voilà bien « l'esprit de famille, l'esprit d'affaires, l'esprit de ménage de Mme de Maintenon. » J'ajoute : voilà surtout l'esprit religieux qui gouvernait sa vie, et qui encadrait, si je puis ainsi dire, toutes ses vertus.

Dans les *Lettres diverses*, je cite ses plus habituels correspondants : l'abbé Gobelin, son directeur de conscience; M. de Villette, son cousin germain; son triste frère, d'Aubigné; Mme de Brinon, la religieuse Ursuline, sa collaboratrice à Rueil et à Saint-Cyr; le duc de Noailles, son neveu par alliance; le cardinal de Noailles; la princesse des Ursins. Les lettres recueillies par l'auteur vont de 1660 à 1719, année où mourut Mme de Maintenon; avant 1660, elle n'avait presque rien écrit. Tout, dans ses lettres et ses billets, dit M. Jacquinet, est simple, familier, terre-à-terre. La simplicité, en effet, elle l'a toujours, mais le terre-à-terre, elle ne l'a jamais. Elle relève, par son esprit supérieur, les conseils pratiques qu'elle prodigue et qui tous convergent au noble but qu'elle poursuit. D'ailleurs, elle ne traîne guère, dit véridiquement M. Jacquinet. Le tour spirituel et l'animation ne lui font pas défaut; elle mêle à tout quelque chose d'humblement viril. De même que son immense libéralité se dérobe aux regards, de même elle fuit la recherche, la coquetterie du style; la simple droiture de son caractère se reflète sur tout ce qu'elle dit ou écrit; ce qui n'empêche pas que des échappées d'impressions vives, jaillissant de sa nature chrétiennement contenue, ne viennent donner, de temps en temps, à sa correspondance, non pas l'éclat et le pétillant de Mme de Sévigné, mais l'émotion sincère et communicative.

M. Jacquinet n'a pas fait seulement une œuvre d'éditeur; il a payé largement de sa personne comme bibliophile, comme historien et lettré. Ses notes courent d'une page à l'autre, sans relâche ; elles élucident savamment les hommes et les choses du texte ; elles donnent le sens des locutions archaïques du XVIIe siècle. Des citations de fragments de lettres répandent sur plusieurs faits un jour abondant. Ai-je besoin de remarquer que M. Jacquinet, s'il n'a pas précisément le culte de Mme de Maintenon, la vénère cependant et l'admire. Il l'appelle avec raison une institutrice de « génie. » Néanmoins, il refuse de l'appeler « grande. » Assurément, si la grandeur se mesure à la hauteur des ser-

vices, aux dévouements les plus élevés et d'autant plus beaux qu'ils ne cherchent pas la gloire, Mme de Maintenon fut grande et par l'intelligence et par le cœur; elle fut une âme d'élite, courageuse dans ses tristesses et ses déboires, immolant toujours sa vie à son devoir de gouvernante, d'épouse et de reine, au milieu des intrigues et des désordres de la cour, comme à Rueil, à Noisy et à Saint-Cyr dans les mille détails de ses fonctions d'éducatrice.

J'aurais plus d'une réserve à faire sur quelques sévérités, selon moi excessives, de M. Jacquinet, qui avoisinent d'ailleurs des observations pleines de vérité. Au reste, plusieurs des justes reproches qu'il adresse à Mme de Maintenon, et aussi beaucoup de ses éloges, avaient fait honneur à ses devanciers; il y a d'autres initiatives, et en bon nombre, qui lui appartiennent. Je regrette de trouver celle-ci : « Un légitime scrupule interdisait d'inscrire Lycée Maintenon au fronton d'un de ces établissements d'heureuse création récente, où l'âme et l'esprit de nos filles sont cultivés par un ensemble d'études tout autrement développé (hélas ! oui), quoique sans excès, que celui dont avait dû se contenter Saint-Cyr. » « Heureuse » création récente !... M. Jacquinet pourrait trouver des universitaires émérites qui sont loin de s'incliner devant ce « bonheur. » Paul Rodery.

Marie-Antoinette, sa vie, sa mort, 1755-1793, par F. de Vyré. Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 484 p. — Prix : 7 fr. 50.

La librairie Plon et Nourrit a entrepris, depuis quelque temps, d'éditer dans un format coquet et avec des caractères d'un type plein d'élégance, une collection d'études ou de mémoires sur les femmes de la Révolution. La duchesse de Duras et la marquise de Montagu ont inauguré la galerie. Marie-Antoinette y avait, à tous les titres, sa place marquée ; elle l'occupe aujourd'hui, grâce à son nouvel historien. L'œuvre de M. de Vyré se compose d'une suite de tableaux des différentes phases de l'existence de la Reine. Le volume se divise en six livres ; chaque livre en chapitres ; chaque chapitre en paragraphes, précédés d'un titre et dont quelques-uns sont fort courts. Peut-être l'extrême subdivision nuit-elle un peu à la vue d'ensemble; suivant le mot connu, les arbres empêchent de voir la forêt. Peut-être aussi y a-t-il un certain manque de proportion entre les deux périodes qui partagent naturellement toute la vie de Marie-Antoinette, la période avant, la période après 1789 : la première très développée par l'auteur, la seconde très et même trop succincte ; c'est ainsi qu'on passe presque sans transition de l'acceptation de la Constitution au 20 juin, du 20 juin au 10 août, et que ces deux journées capitales sont racontées en quelques lignes.

Mais, ces réserves une fois faites, hâtons-nous de dire que les ta-

bleaux sont peints avec art, avec chaleur, avec une émotion communicative. On voit que l'auteur aime son sujet et admire son héroïne, sans que l'admiration toutefois l'aveugle sur les défauts et sur les fautes commises. La sympathie pour la victime, l'indignation contre les calomniateurs et les bourreaux vibre dans ces pages ; c'est une étude sentimentale plus encore qu'une étude documentaire. Et à voir la généreuse passion qui l'anime, à lire certains chapitres sur les tressaillements de la maternité, certaines appréciations de la mère et de l'éducatrice chez Marie-Antoinette, nous sommes bien tenté de croire que le nom de F. de Vyré n'est qu'un pseudonyme et que sous cette appellation masculine se cache une plume de femme, et de femme éminemment distinguée. Le style lui-même est féminin ; il est chaud, coloré, nerveux un peu, heurté parfois, pas toujours assez sobre. Un sujet comme celui-là pourrait presque se passer de réflexions ; l'émotion y jaillit du simple exposé des faits. Il en est de même des allusions, des rapprochements avec le temps présent, on peut les indiquer d'un trait ; il n'y faut point appuyer.

L'auteur a puisé aux meilleures sources et aux plus récentes, à la correspondance de Grimm, à celle de Staël, aux papiers de Fersen, aux *Mémoires* de la duchesse de Tourzel. Il y a ajouté quelques pièces inédites fort intéressantes et qu'il a habilement encadrées. Qu'il nous permette pourtant à ce propos d'exprimer un regret : pourquoi n'a-t-il indiqué que par des initiales les auteurs de ces communications ? Il nous semble qu'à cette heure il n'y a aucun inconvénient à nommer les personnes auxquelles ces lettres qu'il cite étaient adressées ou appartiennent ? Pourquoi n'a-t-il désigné que de cette façon si vague le vaillant prêtre qui a essayé de sauver la Reine aux Tuileries et qui a réussi ensuite à lui porter à la Conciergerie les secours de la religion ? On eût aimé à connaître le nom de ce trop modeste héros. Pourquoi enfin, dans une histoire où les documents d'une authenticité incontestée surabondent — l'auteur les connaît bien et s'en est largement et habilement servi, — pourquoi avoir recours à des pièces justement suspectes, à des mémoires apocryphes comme ceux de Mme de Créquy, de la comtesse d'Adhémar, du duc d'Aiguillon, de Samson, de Mme du Barry ?

Qu'il nous permette aussi de lui signaler quelques erreurs de noms, comme Rodnez au lieu de Rodney, Delisle au lieu de Delille, du Clailar au lieu de du Chayla, Brugier au lieu de Brunier, d'Autichant au lieu d'Autichamp, Horace Vernet au lieu de Carl Vernet, ou même quelques erreurs de faits. Ainsi, la scène du bosquet jouée à Versailles par Mlle d'Oliva est antérieure et non postérieure à l'achat du fameux collier par le cardinal de Rohan. Le premier dauphin est mort le 4 juin et non pas le 3 mai. C'est le 17 et non le 27 juillet 1789 que Louis XVI vint à

Paris après la prise de la Bastille. Madame Élisabeth n'était pas prévenue à l'avance du projet d'évasion des Tuileries ; elle ne le sut que le jour même du départ, dans l'après-midi. Enfin ce n'est pas de Châlons, mais de Paris, et le 28 juin seulement, que Marie-Antoinette, après le malheureux échec de Varennes, écrivit à Fersen ce mot si navrant : « Rassurez-vous sur nous, nous vivons ! » Ce sont des taches légères et qu'il sera facile de faire disparaître dans une nouvelle édition.

Que l'auteur du beau livre que nous annonçons aujourd'hui, et que tous voudront lire, pardonne ces quelques critiques, dictées par la passion de l'exactitude, à un vieil « amoureux de la Reine » qui étudie sa vie depuis plus de vingt ans, et qui ne souhaite qu'une chose : mettre dans le travail qu'il prépare, sur ce grand et douloureux sujet, le cœur et le talent que M. de Vyré y a apportés lui-même.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Etat de la France en 1789, par PAUL BOITEAU. 2e édition, ornée du portrait de l'auteur, avec une notice par M. Léon Roquet et des annotations de M. Grassoreille, archiviste. Paris, Guillaumin, 1889, in-8 de XII-580 p. — Prix : 10 fr.

M. Grassoreille écrit dans sa préface : « Le présent volume est la reproduction de la première édition ; nous nous sommes gardé de rien changer au texte. Cependant, de récents travaux ayant apporté des éclaircissements sur différentes questions, la publication d'inventaires des fonds des archives nationales ayant permis de connaître des documents jusqu'alors inexplorés, nous avons ajouté, dans des notes, chaque fois que nous en avons eu l'occasion, des renseignements complémentaires. » Je voudrais, par quelques exemples, montrer au lecteur que le texte de M. Boiteau avait, en maint endroit, besoin d'être modifié ou annoté, ce qui eût ajouté du prix à un livre vraiment utile, mais où l'auteur a trop mis de ses préjugés personnels ou des erreurs qui circulaient encore en 1861, mais que la science historique a dissipées depuis. Page 184 : « Louis XIV avait sagement pensé que le plus sûr moyen de constituer une église gallicane, qu'il fût facile au premier moment de détacher de Rome, c'était de considérer la papauté et le cardinalat comme des établissements purement italiens... L'Église de France était un repaire d'abus et de vices, mais du moins elle se souciait peu de la papauté de Rome ou en avait pris son parti. Il a fallu l'ébranlement que la Révolution causa dans les âmes timides pour raffermir partout, au grand détriment des peuples et de la civilisation, l'autorité méprisée du souverain pontificat, etc. » — Page 189 : « On a peint les monastères, au moyen âge, comme les écoles les plus fécondes de l'agriculture, et, plus tard, comme l'asile des sociétés savantes. Fausses couleurs s'il en fut. Les moines étaient de-

puis longtemps des êtres nuisibles à la société, etc. » — Page 200 : l'auteur juge « la vie délicieuse des membres du Chapitre de Notre-Dame » par ces simples mots : « Que dire après le poème du Lutrin?... » — Page 205 : « Le peuple des moines, sous le joug de quelques abbés, n'avait de jouissances qu'à l'heure où la cloche annonçait que la pâture (sic) était sur la table du réfectoire. »

Dans cette manière d'écrire, on ne reconnaît, ce me semble, que l'ami, le condisciple et le prôneur de Béranger. Quelques traits de plume sur ces fantaisies auraient-ils nui à l'œuvre de M. Boiteau ? Et cette phrase si dédaigneuse (p. 514) sur toutes les richesses architecturales de la France : « Il faudrait peut-être achever ce chapitre en faisant la statistique monumentale de l'année 1789, c'est-à-dire en disant quels châteaux, quelles églises, quels monuments remarquables, debout jusqu'alors, sont depuis tombés sous le pic et le marteau de la démocratie. » Ce pic et ce marteau furent-ils donc des agents de civilisation et de progrès, en démolissant les chefs-d'œuvre qui couvraient alors la France? M. Boiteau en prend bien légèrement son parti.

Le lecteur appréciera nos réserves, et nous n'avons pas tout dit. Il n'en convient pas moins de signaler ce livre comme un répertoire très utile à consulter, et où l'on trouvera rassemblés des renseignements sur l'ancienne France qu'il était assez difficile de réunir.

VICTOR PIERRE.

Les Causeurs de la Révolution, par VICTOR DU BLED. Avec une préface du duc de Broglie, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1889, gr. in-18 de IV-400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Faut-il chercher si tous les personnages que passe en revue l'auteur furent bien réellement des « causeurs ; » s'il y eut même, s'il était possible qu'il y eût sous la Révolution des « causeurs? » A un livre aussi agréable, qui l'est et qui tient à l'être, je ne chicanerai pas son titre. Chose trop facile, d'ailleurs ! N'est-il pas évident que les Lemercier, les Fiévée, les Lemierre, les Marmontel, les Delille, etc., ne furent pas célèbres surtout par leur esprit de conversation? Mais Rivarol, les Ségur, Boufflers, y trouvaient une bonne part de leur renommée. Ce que l'auteur a voulu, ce n'est ni de tracer des biographies, ni même de peindre des portraits ; il demande à chacun de ses personnages un trait spirituel, une maxime piquante, une définition qui représente au vif hommes ou choses. Il y a réussi, sans tomber dans le recueil d'*anas;* tout ce qu'il cite, on se le rappelle quelquefois, mais réuni, assemblé en bouquet, on y trouve plus de charme et de parfum.

En se souvenant de son *Histoire de la monarchie de Juillet,* qui résume les événements avec vivacité et que la verve entraîne, non moins que des diverses études, d'ordre économique ou social, publiées

par M. du Bled dans la *Revue des Deux Mondes,* et en comparant ces travaux si graves avec celui qu'il nous donne aujourd'hui, on ne sent pas seulement, on reconnaît que cet écrivain politique est doublé d'un lettré, d'un homme de goût. Il en a fallu pour démêler l'idée de ce livre et il en fallait davantage pour l'accomplir.

Tous ces mots heureux sont-ils authentiques? En nous adressant cette question, nous ne sommes ni irrévérencieux envers l'auteur qui les cite, ni plus sceptiques que lui. Il a deux ou trois pages (336-338) sur les mots ou sur les traits légendaires qui nous mettraient à l'aise : « Les romans ont toujours plu, dit-il, et plairont davantage que l'histoire. Il y a après tout des inventions plus vraies que l'histoire, qui font partie du trésor moral de l'humanité, et, sans prétendre que le vrai soit le sublime des sots, on peut admettre avec Rousseau que la morale de beaucoup de ces fables est très appropriée au cœur humain.» Il faut reconnaître, d'ailleurs, que beaucoup des traits que recueille M. du Bled sont signés de leurs auteurs, qui n'en sont pas moins agréables pour n'être pas toujours des... causeurs.

VICTOR PIERRE.

Napoléon, l'homme, le politique, l'orateur d'après sa correspondance et ses œuvres, par ANTOINE GUILLOIS. Paris, Perrin, 1889, 2 vol. in-8 de 689 et 648 p. — Prix : 15 fr.

Faire connaître Napoléon d'après ses écrits, sa correspondance, ses mémoires, telle a été la pensée de M. Antoine Guillois. Les vingt-huit volumes de la correspondance de l'Empereur, les mémoires dictés à Sainte-Hélène sont une mine immense où l'auteur a puisé pour grouper ensuite les pensées et les appréciations recueillies d'après trois grandes divisions : l'homme et le philosophe, le politique, l'orateur et l'écrivain. Naturellement les deux premières ne sont pas aussi distinctes que la dernière, car les pensées de l'homme indiquent les visées du politique. Lorsque, par exemple, l'auteur expose quels ont été les principes philosophiques et moraux, les principes et sentiments religieux de Napoléon, il éclaire par cela même bien des actes de son gouvernement : « Je ne suis rien, disait un jour l'Empereur, je ne crois pas aux religions, mais j'ai l'idée d'un Dieu. » Ces paroles sont, écrit M. Guillois, le résumé complet de la doctrine religieuse de Napoléon. Les citations rappelées ici, auxquelles on aurait pu joindre bien d'autres passages, ne laissent aucun doute sur ce point. Aussi l'auteur a soin de prévenir que l'ouvrage de M. de Beauterne sur les sentiments religieux de Napoléon ne peut être considéré comme impartial, car l'auteur, dit-il, prête à Napoléon en maintes circonstances les sentiments qu'il aurait voulu lui voir. M. Guillois n'a pas les mêmes tendances, et on aurait au contraire à lui reprocher d'employer dans les commen-

taires qui relient les diverses citations des expressions peu mesurées, qui sont dans l'esprit de Napoléon, mais ne devraient pas se rencontrer sous la plume d'un historien, comme « intrigues papales, diplomatie rusée du Pape, etc., » et autres analogues. Ainsi encore M. Guillois, qui admire généralement la conduite de Napoléon, trouve juste l'exécution du duc d'Enghien. « L'esprit n'est-il pas confondu, dit-il, de voir la passion avec laquelle presque tous les historiens royalistes ou républicains ont chargé la mémoire de Napoléon à propos de cette exécution, » jugement que les travaux récents ne permettent pas de ratifier.

Il est commode de trouver ainsi classées les opinions de l'Empereur sous différents chefs: politique intérieure et extérieure, armée et marine, législation et économie politique.

En lisant ainsi les nombreuses citations dont ces deux volumes sont remplis, on reconnaît la vivacité d'esprit de Napoléon, la fertilité de ses ressources, la promptitude de sa conception et l'universalité de ses vues, mais on ferme le volume en se disant qu'après tout c'était une bien triste âme. On peut admirer le génie, la volonté puissante, mais on n'aimera pas l'homme immodéré qui, pour le malheur de son pays, ne sut jamais contenir ses passions. L'indication des ouvrages d'où les citations sont prises est rejetée dans une note à la fin de chaque volume ; ce n'est pas commode : les mettre au bas des pages eût été mieux ; les indications ne sont du reste pas complètes.

On trouvera en appendice des notes sur la publication des œuvres de l'Empereur, notamment sur la publication de sa correspondance par la commission officielle sous le second Empire. H. DE L'É.

Histoire de l'instruction publique avant 1789 dans le département de la Haute-Savoie et dans l'ancien diocèse de Genève, par l'abbé J.-F. GAUTHIER. Annecy, Niérat, 1887, in-8 de 104 p.

Histoire de l'ancien collège de Gray, par CH. GODARD. Gray, A. Roux, 1887, in-12 de IX-258 p.

M. l'abbé Gauthier a voulu prouver, à son tour, que l'Église catholique, loin de favoriser l'ignorance, a, de tout temps, répandu avec le plus grand zèle non seulement les vérités religieuses, mais toutes les connaissances littéraires. Suivant, de siècle en siècle et depuis ses origines, le développement de la civilisation chrétienne, il a montré, en ce qui concerne l'ancien diocèse de Genève, c'est-à-dire le département de la Haute-Savoie diminué de Genève et de quelques annexes, comment la culture des lettres avait toujours été l'objet des soins du clergé. Tous les travaux antérieurs ont été mis à profit par M. Gauthier, qui a en même temps donné le résultat des dépouillements les plus ré-

cents des archives locales. Cette *Histoire* est d'une lecture agréable; les renseignements de fait y sont nombreux et exacts; il est inutile d'ajouter que la thèse de M. Gauthier est surabondamment prouvée par lui. J'exprimerai toutefois deux desiderata : j'aurais voulu plus de détails sur la *Sainte Maison*, Université du caractère le plus original, englobant tous les ordres d'enseignement, même celui des arts et des métiers, qui fut fondée à Thonon par saint François de Sales; j'aurais voulu ensuite et surtout qu'on nous donnât, et c'eût été pour la première fois, des renseignements positifs, complets sur les mesures très graves que la maison de Savoie prit en 1729 contre toutes les congrégations enseignantes. Ces mesures n'eurent pas sans doute le caractère absolument antireligieux, violent, de la révolution opérée en 1762; on ne peut donc guère y voir le prélude des expulsions de jésuites qui devaient se produire trente ans plus tard en Portugal, en Espagne, etc... mais elles amenèrent une si profonde perturbation dans l'organisation séculaire des collèges de la Savoie et du Piémont, en remplaçant partout les réguliers par des séculiers ou même par des laïques, qu'il ne paraît pas possible de les négliger aussi complètement que le fait M. Gauthier. La législation de 1729 a, d'ailleurs, pour l'histoire générale de l'enseignement, un sérieux intérêt. Pendant des siècles, les Savoyards étaient allés terminer leurs études à Avignon ou à Louvain; le règlement de 1729 les obligea de prendre tous leurs grades à Turin. Quelques établissements depuis longtemps dirigés par des Français, comme le collège de Saint-Bening, qu'occupaient les chanoines lorrains de N.-S., durent être fermés par suite des lois nouvelles; il y a donc intérêt pour l'histoire de l'enseignement en France, comme pour l'histoire générale des études, et surtout pour l'histoire de la destruction systématique des ordres religieux pendant le dix-huitième siècle, à ne pas négliger plus longtemps ce point important de l'histoire des écoles savoisiennes.

— Le collège de Gray n'était connu jusqu'ici et fort incomplètement que par l'*Histoire de Gray,* de Gatin et Besson (1851) et par une note de M. Maggiolo dans son travail (1886) sur *les Collèges des chanoines de N.-S.* Très intéressant par son ancienneté, par ses règlements d'études de 1583, par la direction successive des séculiers jusqu'en 1632, des Prémontrés de 1632 à 1637, des chanoines de N.-S. en 1640, puis des jésuites pendant plus d'un siècle (1653-1765), cet établissement méritait une histoire détaillée. M. Godard a apporté beaucoup de soin dans ses recherches; les archives de Gray lui ont fourni de curieux documents pour la partie des seizième et dix-septième siècles, celles de la Haute-Saône pour la fin du dix-septième siècle et le dix-huitième. Ces diverses pièces sont en grande partie reproduites dans les *Notes justificatives;* on y suit avec un intérêt particulier l'applica-

tion des canons du concile de Trente sur l'enseignement dans un pays alors soumis à la domination espagnole. M. Godard, qui paraît avoir des préjugés peu favorables aux anciennes institutions d'enseignement puisqu'il serait du nombre des professeurs qui rayeraient sans peine des programmes beaucoup de latin, et qu'il se montre assez peu favorable à la Compagnie de Jésus pour renvoyer ses lecteurs au livre de M. Jean Wallon, qui a pour titre : *Un Collège de jésuites*, M. Godard est généralement assez impartial. Sans doute, à notre avis, en ce qui concerne les jésuites, il donne trop d'importance à quelques débats d'intérêt secondaire entre cette congrégation et la Ville; mais il ne méconnaît guère le bon droit de la Compagnie, rend hommage à ses succès et ne cache même pas la décadence de l'établissement après l'expulsion. Il est regrettable que le nombre des erreurs typographiques soit aussi considérable dans ce volume; les textes reproduits en souffrent quelquefois et des noms fort connus s'en trouvent défigurés. En somme, l'histoire du collège du Gray est un travail honorable, qu'une plus grande connaissance de l'ancienne législation sur la matière et un peu plus de soin dans l'impression auraient rendu à peu près irréprochable.

A. Silvy.

Un Chancelier d'ancien régime. *Le Règne diplomatique de M. de Metternich*, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1889, in-8 de xv-520 p. — Prix : 7 fr. 50.

Si l'on veut un livre d'une agréable lecture, racontant facilement la vie et les principaux travaux de M. de Metternich, l'ouvrage de M. de Mazade satisfera pleinement. Ce sont des faits connus, mais ils sont bien présentés. Évidemment, on n'a pas ici l'œuvre d'un historien érudit, ardent à chercher, dans les archives ou même dans l'étude approfondie des documents déjà publiés, le texte qui, rapproché d'un autre, viendra éclaircir tel incident demeuré obscur, signalera une donnée nouvelle, mettra en relief une physionomie, un caractère. Non, le dessin est ici un peu effacé, la sculpture n'est pas assez fouillée, l'ouvrage est fait trop vite, du moins il semble qu'il en soit ainsi. C'est œuvre de publiciste, non d'historien.

M. de Mazade raconte les incidents qu'offre la carrière du « plus mondain, du plus habile ou du plus heureux des politiques, » il le montre assez plein de suffisance, partout fêté, « à l'ascendant à peu près accepté, enlaçant l'Allemagne et l'Europe de son influence, redouté des peuples, écouté dans les cours, élevant à la hauteur d'un système l'équilibre dans l'immobilité et le repos. » Après avoir assisté aux guerres du premier Empire et à l'ébranlement de toute l'Europe, M. de Metternich a consacré tous ses soins à maintenir partout la paix, à éviter les conflits, à faire durer les choses plus qu'à les améliorer ou

à favoriser leur changement. Il se croyait très sûr de lui et de l'excellence de sa politique : n'est-ce pas lui qui, après avoir parlé avec dédain de la faiblesse des hommes qui devaient remédier au mal, écrivait : « Je me regarde comme étant plus fort que la plupart de mes contemporains parce que je porte moi-même une haine invincible contre les mots et les phrases vides et que mon instinct me pousse à l'action. Examinez les choses de près et vous verrez que j'ai raison, vous trouverez ainsi en même temps la clef de mon calme moral. » Cette citation, que j'emprunte à la correspondance de M. de Metternich, publiée par son petit-fils, le prince Richard, peint assez bien le ministre tel qu'il nous apparaît pendant son long règne diplomatique, ainsi que l'appelle M. de Mazade. « Il a traversé toutes les crises en homme habile, en homme heureux, écrit M. de Mazade, portant dans les affaires du temps ce mélange de supériorité réelle et d'artifices, de fixité apparente et de souplesse, de dogmatisme et de fatuité mondaine qui a fait son originalité. M. de Metternich n'est pas un politique à grandes vues et à résolutions hardies. Son génie est dans l'art des combinaisons, dans le maniement patient des hommes et des intérêts. » Avec quel mélancolique retour sur les choses d'ici-bas M. de Mazade nous montre ensuite, après les trente-quatre ans du règne de M. de Metternich, son ascendant personnel s'évanouir et son œuvre même détruite ou menacée de toutes parts en Italie, en Allemagne, en Europe. Le chancelier de Berlin remplace le chancelier de Vienne : mais ce n'est pas par la paix et la patience qu'il cherche comme celui-ci à conduire les affaires, c'est par la violence, par la guerre, *ferro et igne*, comme, il l'a dit lui-même qu'il entend précipiter les événements et asseoir la grandeur de la Prusse sur l'Allemagne conquise et opposée qu'elle était vingt ans auparavant aux agissements de cette puissance devenue enthousiaste de son vainqueur. Cette évocation de la figure de M. de Bismarck en face de la figure de M. de Metternich, ces cinquante ans de paix en regard de ces guerres contre le Danemark, l'Autriche, la France, forme un contraste qui n'est pas sans enseignement et sans morale. M. de Mazade les dégage avec justesse et habileté.

H. DE L'É.

Histoire populaire du Canada, *d'après les documents français et américains,* par JACQUES DE BAUDONCOURT. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 510 p. — Prix : 5 fr.

Les Grands hommes de la France. *Hommes de guerre. Montcalm,* par ÉDOUARD GŒPP. Paris, Ducrocq, 1888, in-12 de 495 p. — Prix : 3 fr.

Les Français au Canada et en Acadie, par RÉMY DE GOURMONT. Paris, Firmin-Didot, 1888, in-8 de 224 p., orné de 50 gravures. — Prix : 1 fr. 50.

L'une des preuves les plus frappantes de la légèreté du caractère

français est la facilité avec laquelle, pendant trois quarts de siècle environ, nous avons oublié nos colonies perdues, et spécialement le Canada. Qui songeait, il y a trente ans, à connaître les péripéties émouvantes de la glorieuse et lamentable lutte entre Montcalm et Wolffe? On avait lu quelque part, dans Voltaire ou ailleurs, que la France avait alors perdu quelques arpents de neige au-delà des mers, et voilà tout. Les Canadiens issus du sang français se débattaient alors sous les étreintes de tyranneaux britanniques, et défendaient avec héroïsme, leur langue, leurs usages et surtout leur foi, et nul ne s'en préoccupait. Chose triste à dire : nos ennemis nous ont devancés dans la justice due aux héros qui, avec une poignée d'hommes, ont tenu leurs armées en échec, et un même monument a été élevé, par eux, dans Québec, à la mémoire de Wolffe et de Montcalm, morts en face l'un de l'autre sous les murs de cette ville. C'est que nous n'aimons pas à envisager virilement les conséquences de la défaite, préférant les couvrir des voiles de l'oubli. En se lançant à corps perdu dans les guerres continentales, tantôt pour la succession d'Espagne, tantôt pour soutenir alternativement Frédéric II contre Marie-Thérèse, et Marie-Thérèse contre Frédéric II, Louis XIV et Louis XV avaient délaissé les colonies; l'Angleterre, qui nous avait, avec sa perfidie ordinaire, entraînés dans ces luttes sans profit, sinon sans gloire, en avait profité pour nous dérober l'Inde, les Antilles, le Canada, les plus beaux fleurons de la couronne de France. Puis, dédaigneusement, nos voisins avaient déclaré que le Français n'était pas colonisateur, et le Français l'avait répété naïvement, et s'en était consolé avec une apparente philosophie qui n'était que de l'insouciance. Il a fallu qu'entre les mains de l'Angleterre, l'Inde et le Canada devinssent de magnifiques empires pour que notre attention fût enfin éveillée : ces anciennes possessions n'étaient donc pas tant à dédaigner qu'on se l'était figuré chez nous. Alors, il devint à la mode d'en parler et de réhabiliter les grandes figures de Dupleix et de Montcalm, tombés martyrs de la politique à courtes vues des Choiseul et des Pompadour.

Dès lors, les livres sur le Canada et l'Inde, sur Montcalm et sur Dupleix, apparurent nombreux, et chaque année nous avons à en signaler quelques-uns. Ceux que nous examinons aujourd'hui sont d'ordre assez différent, bien que procédant visiblement des mêmes sources.

L'ouvrage de M. de Baudoncourt est pénétré d'un profond sentiment chrétien ; il montre que les Canadiens sont toujours restés fidèles à leur belle devise : *Pro Deo et Patria;* cette constance admirable les a soutenus dans l'adversité, et fait leur force aujourd'hui. C'est une lecture attristante, à coup sûr, que celle des incessantes luttes que la colonie, dès sa jeunesse, eut à soutenir contre les sauvages et contre ses voisins hollandais et anglais. Toujours inférieurs en nombre, nos

courageux colons furent longtemps victorieux ; sous les ordres de l'intrépide Montcalm, ils résistèrent trois ans à des forces écrasantes avant de succomber. Courbés ensuite sous le joug de l'Angleterre, ils déjouèrent toutes les tentatives faites par leurs vainqueurs pour leur arracher les signes de leur ancienne nationalité : la langue, les mœurs et surtout la foi de leurs pères. Ils subirent courageusement l'oppression en lui opposant la force d'inertie et les patientes protestations du droit outragé. Aujourd'hui, les Canadiens jouissent en paix du fruit de cette noble attitude : dans aucun pays du monde, le peuple ne possède une liberté aussi large, et la religion catholique, loin de décroître, s'est étendue d'une manière remarquable : elle est professée par la grande majorité des Européens et des Indiens ; le Dominion compte six archevêques, dont un cardinal, vingt-trois évêques et une grande Université catholique. Tel est le tableau que, dans son dernier chapitre, M. de Baudoncourt expose à la suite de renseignements détaillés sur les diverses provinces où les émigrants peuvent s'établir avec avantage.

— Le livre de M. Gœpp n'est pas sans mérite ; on peut même dire que c'est une des biographies les plus complètes de Montcalm ; c'est aussi une des plus impartiales ; elle est basée sur les documents officiels qui se trouvent dans les archives des ministères de la marine et de la guerre. Les événements qui ont amené la perte du Canada y sont appréciés de la même manière que dans l'ouvrage de M. de Baudoncourt ; mais on y fait ressortir avec plus d'énergie encore les difficultés résultant de l'incapacité du gouverneur de Vaudreuil et des concussions de l'indigne intendant Bigot. Montcalm ne fut pas seulement un habile homme de guerre ; c'était aussi un honnête homme et un bon chrétien. M. Gœpp laisse un peu trop dans l'ombre ce dernier trait de son caractère, de même qu'il s'indigne fort mal à propos de ce que, dans la capitulation de Montréal, M. de Vaudreuil ait songé à stipuler des conditions avantageuses au clergé catholique. C'est dire que l'esprit de cet auteur est loin de valoir celui de M. de Baudoncourt.

On remarque, avec regret, dans ces deux ouvrages, des incorrections de style qu'il est difficile d'attribuer uniquement à des négligences d'imprimerie.

— Le livre de M. Rémy de Gourmont est certainement mieux écrit ; de plus, il est édité avec grand soin et orné d'assez bonnes gravures. L'histoire du Canada y est contée plus rapidement que dans celui de M. de Baudoncourt, et les derniers chapitres sont consacrés spécialement à l'Acadie : l'auteur a voulu flétrir dans ces pages, enflammées d'un louable patriotisme, l'infâme conduite des Anglais envers un petit peuple qui n'avait commis d'autre crime que de rester

inébranlablement fidèle à sa patrie et à sa religion ; on sait que le même sujet a été traité par le grand poète américain Longfellow, dans *Évangéline*. Malheureusement, M. de Gourmont, tout en reconnaissant que les missionnaires ont puissamment contribué au développement de la colonisation au Canada, se fait l'écho de vieilles accusations portées contre les jésuites ; c'est chose vraiment inouïe que la facilité avec laquelle des écrivains catholiques répètent les rengaines les plus suspectes des protestants, et le plus curieux, c'est que naïvement ils citent leurs auteurs comme s'ils devaient y trouver des garanties d'impartialité. Notons aussi une erreur de détail : M. de Gourmont qualifie d'auteur canadien M. Gabriel Gravier, le savant secrétaire général de la Société de géographie de Rouen, qui a, il est vrai, beaucoup écrit sur l'Amérique du Nord à propos des découvertes attribuées à des navigateurs normands.

Comte de Bizemont.

Frédéric III, le Prince héritier, l'Empereur. *Esquisse biographique dédiée à sa mémoire,* par Rennell Rodd, publiée sous la direction et avec une introduction de S. M. l'impératrice Frédéric ; avec portrait et autographe. Paris, Ollendorf, 1888, in-12 de VIII-285 p.— Prix : 3 fr. 50.

Je ne comprends pas pourquoi l'on a traduit en français un livre qui ne peut ni nous plaire ni nous instruire. L'impératrice Frédéric, dont nous avons ici même hautement apprécié le caractère et dont nous respectons la douleur, espère que cette biographie de Frédéric III « lui donnera dans l'affection des Anglais une place à côté de son regretté père, pour lequel il avait tant d'affection, d'admiration et de vénération, et avec lequel il était en pleine communion d'idées. » Les Anglais pourront assurément se joindre aux Allemands pour appeler aussi le défunt empereur « notre Fritz ; » mais les Français n'ont guère appris à le connaître que par la législation draconienne qui a pour but d'élever entre l'Alsace et la mère-patrie une muraille de la Chine. Il semble aussi que l'auteur de ce manifeste anglo-prussien se soit plu, dès la première page, à nous jeter à la face des souvenirs abhorrés, en nous rappelant que son héros est né le jour anniversaire de la bataille de Leipzig et qu'il est mort le jour anniversaire de cette autre bataille dont un poète français a dit : « Jamais son nom n'attristera mes vers. »

Sous le rapport historique, l'apologie anglaise de M. Rennell Rodd a exactement la même valeur que toutes les apologies de parti pris, c'est-à-dire aucune valeur. « Large et tolérant dans ses opinions religieuses, dit l'auteur, le prince impérial était l'adversaire déterminé du mouvement anti sémitique et l'avocat convaincu de la liberté de conscience (?). Il protégeait largement l'ordre des francs-maçons, et les nombreux discours qu'il a prononcés dans leurs loges expliquent toujours l'idée qu'il attachait à leur mission... (p. 211) » Voilà une criti-

que à l'adresse de l'empereur régnant qui n'aime pas les francs-maçons. Ni dans ce passage significatif ni ailleurs, la nouvelle biographie n'ajoute rien à ce que nous savions déjà. Nous ne pouvons, en ce qui concerne Frédéric III, que nous référer à son propre journal et aux indications que le *Polybiblion* a déjà fournies (t. LII, p. 254, et t. LIII, p. 34 et 61) en analysant les publications autrement intéressantes de M. E. Simon, de M. Grandin et de M. Lavisse. A. d'Avril.

Bismarck intime. Paris, Westhausser, 1889, in-12 de 240 p. avec un portrait du chancelier. — Prix : 3 fr. 50.

« Le caractère du prince de Bismarck présente les contrastes les plus frappants : il est à la fois brutal, raide et familier. — Chaque fois qu'on lui résiste, ajoute l'auteur anonyme de *Bismarck intime,* il est raide et presque toujours brutal (p. 68). » — Le futur chancelier pratiqua de bonne heure le sans-gêne : « Bismarck se trouvait un jour dans le bureau d'un de ses supérieurs. Celui-ci s'alla mettre à la fenêtre et tambourina sur les vitres dans l'intention bien marquée de faire voir qu'il ne pensait plus que l'autre se trouvait là. Aussitôt Bismarck alla à une autre fenêtre et se mit également à tambouriner sur les vitres (p. 76). » — Le chancelier a montré en mainte circonstance la grande confiance qu'il a en lui-même (p. 33). Il ne paraît pas qu'en 1849, le souverain ait partagé, dès le principe, cette confiance que son successeur devait, par la suite, pousser jusqu'aux dernières limites : pour la composition d'un nouveau ministère, le nom de Bismarck se trouvait sur une liste... qui fut présentée à Frédéric-Guillaume IV. Le roi biffa ce nom, à côté duquel il écrivit en marge : « Réactionnaire rouge ; aime l'odeur du sang ; à employer plus tard (p. 68). » L'auteur de *Bismarck intime* lui attribue les paroles suivantes, que le prince aurait prononcées lorsqu'il était parvenu au faîte de la grandeur : « Tout est vanité ; la célébrité ne procure pas de satisfactions vraies. Je ne comprends donc pas qu'un individu puisse supporter l'existence, s'il ne croit pas à une autre vie dans un monde meilleur (p. 185). »

Le livre que nous annonçons n'épargne guère le chancelier ; mais il ne respire pas le sentiment d'hostilité personnelle que nous avions perçu et indiqué ici-même dans l'œuvre intitulée : *la Cour du roi Guillaume* (t. LII, p. 253). C'est une lecture agréable et même instructive, mais dans la mesure que comporte un recueil d'anecdotes. Le lecteur y trouvera un complément aux ouvrages plus consistants que le *Polybiblion* a signalés à son attention (*Correspondance politique* et *Lettres confidentielles. — Histoire du prince de Bismarck,* par M. E. Simon... T. XLIV, p. 337, et LII, p. 256.) A. d'Avril.

BULLETIN

Accord de la science et de la religion, par le docteur ALFRED DEVERS, médecin en chef de l'hôpital de Saint-Jean d'Angély. Paris, Palmé, 1889, in-12 de XXIX-497 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre n'est pas, comme son titre pourrait le faire croire, une démonstration raisonnée de l'accord de la science et de la religion : c'est tout simplement un recueil de témoignages, empruntés aux œuvres des grands écrivains, orateurs, savants, historiens, poètes, et tendant à démontrer que tous ceux qui savent, tous ceux qui comptent dans l'humanité, ont rendu hommage à la vérité de la religion, et vérifié par là la parole de Bacon, quand il dit qu'un peu de science éloigne de la religion, mais que beaucoup de science y ramène. Ces témoignages sont d'autant plus significatifs que l'auteur les a empruntés de préférence à des écrivains incroyants ou indifférents, à qui la force de la vérité a pu seule arracher de pareils aveux. Le livre se termine par une double table, table des matières et table alphabétique : en sorte que le lecteur peut retrouver tout de suite, suivant son désir ou ses besoins, soit tous les textes qui concernent une même vérité, soit tous ceux qui sont empruntés à un même écrivain. Ainsi, cet ouvrage acquiert pour ceux qui n'ont pas le temps de faire de longues recherches, une utilité pratique qui sera certainement appréciée de nos lecteurs.

P. TALON.

Du visible à l'invisible. *Rêveries consolantes,* d'après Mrs Oliphant et Miss Élisabeth Phelps. par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Perrin, 1888, in-12 de II-226 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre contient deux nouvelles, ou plutôt deux rêveries, intitulées l'une, *Pèlerinage dans l'invisible,* et l'autre, *Sur l'autre rive,* qui nous transportent toutes les deux par-delà la mort, sur les rivages de l'autre vie. On y voit les bienheureux participants de la félicité éternelle, on vit de leur vie, on s'initie à leur bonheur, et on monte à leur côté et sous leur direction les degrés du bonheur, de la gloire et de la paix, pour arriver jusqu'auprès du trône de Dieu où l'on goûte la suprême béatitude. Cela rappelle les Champs-Élysées de Fénelon, avec quelque chose de plus doux, de plus mystique, de plus chrétien même. Ce ne sont que des rêveries sans doute, mais qui bercent doucement et pieusement l'âme, et lui communiquent quelque chose du calme et de la paix des lieux où elles la font errer à la suite de la *Petite Pèlerine* ou de *Mary,* la voyageuse de l'autre rive. Suivant la parole de Mme de Witt « c'est une échappée vers cette cité éternelle où nous attendent, auprès de leur Sauveur et du nôtre, ceux qu'il nous a repris pour un temps. »

P. TALON.

L'Électricité à la maison, par JULIEN LEFÈVRE, professeur suppléant à l'École de médecine de Nantes, professeur à l'École des sciences. Paris, 1889, J.-B. Baillière, in-8 cartonné de 396 p. avec 209 grav. — Prix : 4 fr.

Rendre accessible à toutes les intelligences les mille applications domestiques de l'électricité n'est pas chose facile. Cependant, telle semble avoir été l'ambition de l'auteur, M. Lefèvre, qui, dans une suite de causeries familières, fait successivement connaître au lecteur cette foule de belles et étonnantes découvertes qui sont devenues pour l'homme autant de servi-

teurs dociles, rapides et discrets, trois qualités précieuses dont la réunion est bien rare à notre époque. Nous ne pouvons énumérer les nombreux chapitres que ce petit volume comporte : tous se valent et tous sont à lire; mais sans faire de choix, nous pouvons, néanmoins, en raison de l'importance plus grande, signaler particulièrement les chapitres qui ont trait aux avertisseurs, aux téléphones, aux microphones, et, surtout, à l'éclairage électrique, où se trouvent clairement exposées les plus récentes applications domestiques de l'électricité, cette science encore si neuve et déjà si merveilleuse. Ce joli volume, illustré de nombreuses gravures de démonstration, tient le milieu entre les œuvres magistrales de nos grands ingénieurs-électriciens et les traités élémentaires de vulgarisation à l'usage de la jeunesse ; d'une utilité réelle, il sera consulté avec intérêt dans maintes circonstances de la vie pratique. D. MARTEL.

Mathématiques et Mathématiciens, *pensées et curiosités*, recueillies par A. REBIÈRE. Paris, Nony, 1889, in-8 de 280 p. — Prix : 3 fr. 50.

Peu de chose à dire de cet écrit dans lequel l'auteur a compilé un certain nombre de pensées, d'anecdotes, paradoxes, de singularités, etc., se rapportant aux différentes branches des mathématiques pures ou appliquées. Mais tout cela est fort décousu et n'offre rien de bien récréatif, même pour les lecteurs spéciaux. Toutefois, parmi ces curiosités mathématiques, nous en avons remarqué une qui, toute d'actualité, peut être d'un salutaire enseignement ; la voici : « Un homme qui consacrerait sa vie à énoncer ou à écrire la suite des nombres atteindrait à peu près un milliard : le temps lui manquerait pour aller plus loin. Notre dette publique exige 1 milliard 292,319,475 francs par an sur un budget qui s'élève à 3 milliards 011,974,128 francs. » Présentés sous cette forme humoristique, ces chiffres sont plus éloquents que de longs discours. D. MARTEL.

Les Poètes de la foi au XIXe siècle, par l'abbé S. GAMBER, professeur de rhétorique à l'École Belzunce. Paris, Retaux-Bray, 1889, in-12 de x-306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Aux incrédules qui s'en vont proclamant le divorce fatal, irréconciliable de la science et de la foi, il est consolant d'opposer les grands hommes qui, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, ont été à la fois savants illustres et croyants convaincus. Une pensée analogue a inspiré M. Gamber. Notre France contemporaine compte, et en grand nombre, des poètes qui ont dû à la foi chrétienne d'immortelles inspirations. M. Gamber ne pouvait les citer ni les étudier tous : il a choisi quelques noms parmi les plus populaires. C'est Turquety, le jeune Breton : « Des vers d'adolescent, pleins de fraîcheur et de souffle, des souvenirs touchants donnés à la terre natale et à la vieille race des fils glorieux de l'Armorique, des tableaux d'un dessin délicat, un cœur sensible et tendre, épanchant dans une langue d'une extrême douceur tout ce qui l'a ému et ravi. » S'il est des natures fragiles que les révolutions abattent, il en est de viriles qu'elles exaltent : le cataclysme de 1830 ouvrit à Turquety sa véritable voie. — C'est Paul Régnier, enlevé à la fleur de l'âge, au moment où Marseille, sa patrie, lui décernait ses premières couronnes académiques : cœur ferme dans ses croyances, qui n'a jamais connu les déchirements intimes que le doute apporte à l'esprit désenchanté : nature enthousiaste, sachant dépeindre tour à tour avec le pinceau d'André Chénier les sites préférés de la Provence et les

plaines solitaires de la Palestine, toutes baignées d'une magique lumière. — C'est Reboul, le chantre chrétien des classes plébéiennes qui, avant d'être poète, a si cruellement souffert et si longuement pleuré, tantôt modulant cette exquise et désormais inoubliable élégie : *L'Ange et l'Enfant*, tantôt accordant sa lyre pour chanter les harmonies du catholicisme avec les destinées présentes des peuples et des États. — C'est Victor de Laprade, le chef de chœur de cette noble pléiade, avec son sentiment si profond des grandeurs de la nature, sa prédilection pour les hautes montagnes, pour les fleuves larges et puissants qui en descendent, pour les vastes horizons qui se déroulent dans un lointain mystérieux : auteur de tant d'odes superbes dont le dernier mot est un hymne d'adoration. Qu'on ouvre après *Psyché* et *Hermia*, les *Poèmes évangéliques*; c'est l'œuvre d'une Muse qui, pour ne pas ignorer la route du Parnasse et de l'Olympe, sait gravir les hauteurs du Calvaire avec autant de recueillement que d'amour. — Enfin c'est Marie Jenna, le poète des mères, qui a puisé ses plus beaux vers dans sa foi sereine, son ardente piété, sa vive intelligence des intimes affinités de notre âme avec la nature, dans ses tendresses pour les grâces innocentes de l'enfance, comme dans les consolations ineffables que les espérances d'outre-tombe apportent à la douleur. C. HUIT.

La Complainte humaine, par JEAN THOREL. Paris, Léon Vanier, 1889, in-12 de 107 p. — Prix : 3 fr.

C'est un long poème fait de strophes en prose. L'auteur se pose comme un énervé, un René au petit pied, qui prétend que toute la nature pleure et qui vient joindre sa lamentation à la jérémiade universelle. Il nous entretient longuement de sa philosophie vague et nuageuse, des combats entre son amour platonique et ses désirs charnels, de ses aspirations sans but, de ses larmes gratuites, de ses tendances vers le néant. Livre affadissant et alanguissant. Le style n'en est pas sans mérite, mais travaillé, alambiqué, décadent, abusivement néologique. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Tête folle, comédie-vaudeville en deux actes, par ANTONY MARS, avec musique des couplets.

Quand on conspire!... opérette bouffe en un acte, par le même, musique de Pierre Devos.

Les Deux Pigeons, pièce en deux actes, avec chants et musique, pour jeunes filles, par le même. Paris, Bricon, 1887 et 1888, 3 vol. in-16 de 104, 20 et 76 p. — Prix : 1 fr. le vol.

De ces trois pièces de M. Antony Mars (n'est-ce pas l'un des auteurs des *Surprises du Divorce*?) les deux premières sont d'un comique irrésistible et la troisième est très touchante. De l'esprit, de la verve, un mouvement endiablé, une grande dextérité dans la conduite de l'intrigue, voilà ce qu'on trouve dans *Tête folle* et dans *Quand on conspire!* Du sentiment, de l'émotion et beaucoup de charme et pas mal d'esprit, voilà le lot des *Deux Pigeons*. Ne semble-t-il pas qu'il y ait là de quoi faire une pièce charmante? Les deux premières pièces sont destinées aux jeunes gens, la troisième aux jeunes filles : inutile d'ajouter qu'elles sont toutes les trois d'une irréprochable moralité, ce qui ne les empêche pas d'être très amusantes et très intéressantes. N'est-ce pas que voilà des qualités que l'on ne trouve pas assez souvent ensemble? P. TALON.

Variétés littéraires, par E. CARO, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1889, in-18 de 317 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les articles dont se compose ce volume, tous écrits avec ce charme et cette éloquence que M. Caro savait communiquer à toutes ses œuvres, n'ont pas tous la même importance ni ne présentent le même intérêt. Quelques-uns, et c'est le plus grand nombre, ne sont que de simples comptes rendus de livres : il est vrai que ces livres sont signés de Gustave Merlet, Albert de Broglie, Mignet, Franck, Guizot, l'évêque d'Orléans, Lacordaire, Lamartine, Léon Roches, et que littérature, histoire, philosophie, éducation, voyages, les sujets sont toujours de nature à permettre ces généralisations éloquentes où l'auteur excelle, et ces analyses pénétrantes où le philosophe se devine. Les autres articles, il y en a trois, sont des études approfondies sur l'abbé Galiani, Rivarol et sa philosophie, enfin sur *la Critique contemporaine et les Causes de son affaiblissement*. Ce dernier article fit du bruit en son temps : on le trouva sévère pour la critique, dont M. Caro avait, disait-on, à se plaindre. En le relisant, on le trouvera juste et les années ne lui ont rien fait perdre de son actualité et de son intérêt. Quant aux études sur Galiani et Rivarol, elles sont très piquantes et très neuves, et personne ne se plaindra qu'elles occupent à elles deux presque la moitié du volume.

P. TALON.

Écrivains francisés, *études de critique scientifique*, par ÉMILE HENNEQUIN. Paris, Paul Perrin, 1889, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Hennequin est mort, l'été dernier, d'une façon tragique : il s'est noyé en prenant un bain dans la Seine. On publie aujourd'hui ses œuvres posthumes et elles démontrent qu'il y avait en lui l'étoffe d'un véritable critique. Il importe d'ajouter qu'il appartenait à l'école positiviste, entre Sainte-Beuve et M. Taine, avec en plus une préoccupation sérieuse du problème social. Il ne faut donc pas chercher dans M. Émile Hennequin un critérium moral, des élévations vers le Beau suprême, des envolées vers l'Idéal. Tout cela était pour lui lettre morte. Mais quoique restreintes à l'Art pur ou à l'Art éducateur de la démocratie contemporaine, ses Études, pour l'originalité du style, la profondeur des aperçus, la subtilité pénétrante de l'analyse, n'en sont pas moins très remarquables. Dans le volume que voici : *Les Écrivains francisés*, il s'occupe tout spécialement des auteurs suivants : Charles Dickens, Henri Heine, Ivan Tourgueneff, Edgar Poë, P. Dostoievsky et Léon Tolstoï. M. Hennequin étudie d'abord ces écrivains pour eux-mêmes, parce que leurs œuvres ont produit sur lui ce « frisson nouveau » que suggère l'art contemporain; mais surtout il recherche en eux les causes de la sympathie qu'ils inspirent à toute notre jeune école littéraire. De ce volume, les parties les mieux traitées sont, à notre avis, les pages consacrées à l'américain Edgar Poë et aux deux grands romanciers russes, Tolstoï et Dostoievsky. On croyait que, pour ces derniers, après M. le vicomte E. Melchior de Vogué, il n'y avait plus rien à dire. Le disciple de M. Taine prouve qu'un esprit ingénieux sait trouver du neuf dans les sujets les plus rebattus.

Et ce champ ne se peut tellement moissonner
Que nos derniers neveux n'y trouvent à glaner.

F. B.

Paul Verlaine, par CHARLES MORICE. Paris, Léon Vanier, 1888, in-16 de 87 p. — Prix : 2 fr.

Cet opuscule est une analyse de l'œuvre, du talent et de la personnalité

de Verlaine, le poète symboliste. Malgré le parti pris d'exaltation continuelle, il y a du bon dans la brochure de M. Morice, d'abord parce que Verlaine, en dépit de ses défauts, a des titres à l'attention des littérateurs, ensuite parce que l'étude de son biographe est pénétrante, subtile, savante, complète, enfin. Le critique est-il mû seulement par un sentiment respectable d'amitié et d'admiration, ou par l'esprit de coterie? Je ne sais. Par l'un et l'autre, peut-être. Le livre est écrit dans le style décadent bien connu. La phrase périodique y abonde avec des inattendus, des retours, des entortillements, des à-coups, des heurts, — des sentiers par où l'on passe soudain et qui vous font oublier la route principale, outre qu'on s'y cogne parfois à « la borne inopinée d'un mot inconnu. » FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Voyage à l'île d'Utopie, par THOMAS MORUS. *L'Arcadie*, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Paris, Ch. Delagrave, 1888, in-18 de 316 p. — Prix : 1 fr.

Encore un volume de la collection des *Voyages dans tous les mondes*, publiée sous la direction de M. Eugène Muller, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal. Cette fois, il s'agit de voyages fantastiques qui rentrent plutôt dans le domaine de la philosophie que de la géographie ; les deux auteurs, l'un Anglais, l'autre Français, se sont proposé, en effet, d'exposer leurs idées sur le meilleur système d'organisation des sociétés humaines. On connaît les hautes vertus et la science de Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre ; après avoir joui de toute la confiance de Henri VIII, il préféra porter sa tête sur l'échafaud plutôt que d'approuver ses vices et sa rupture avec la cour de Rome. M. Müller en fait un éloge bien mérité dans la préface du *Voyage à l'île d'Utopie* : cela posé, nous sommes plus à l'aise pour déclarer que cette fantaisie philosophique n'ajoute rien à la gloire du martyr. A côté de conceptions louables, on y trouve de singulières théories et un bizarre alliage des croyances chrétiennes avec des idées épicuriennes, presque matérialistes. La pratique du jeûne et des macérations est traitée d'acte de démence ; l'esclavage est préconisé, le suicide des malades incurables recommandé, le divorce admis et la déloyauté érigée en principe dans les relations internationales. L'ensemble est, d'ailleurs, dénué d'intérêt, parce que les allusions aux mœurs et coutumes contemporaines ne portent plus aujourd'hui.

L'*Arcadie*, de Bernardin de Saint-Pierre, est certainement plus digne d'être tirée de l'oubli ; le livre premier, consacré à la description des Gaules au temps de la guerre de Troie, est écrite avec beaucoup de charme et d'érudition ; les aventures des deux voyageurs, Céphas et Amasis, qui servent de prétexte à cette résurrection de nos ancêtres les plus reculés, ne sont pas dénuées d'intérêt et l'exactitude des détails en rend la lecture très agréable et instructive. Quant au livre second, relatif à l'*Arcadie*, que l'auteur voulait présenter comme un pays idéal, il n'a pu en écrire qu'un fragment. Le préambule est la partie la plus faible de l'œuvre : l'auteur y a placé un éloge pompeux de son ami Jean-Jacques Rousseau, auquel nous ne saurions souscrire en aucune façon. COMTE DE BIZEMONT.

Histoire de France racontée à mes enfants, par E. DE MOUSSAC, avec préface de M. le marquis A. de Ségur. Paris, Bloud et Barral, in-4 de III-538 p. — Prix : 6 fr. 50.

Voici une *histoire de France* vraiment chrétienne et vraiment faite pour des enfants : double mérite qu'aucun livre de ce genre n'avait peut-être réuni

ncore. C'est une œuvre sérieuse et intéressante à la fois, un récit familier et original, vivant et mouvementé de tous les faits qui forment la trame de notre histoire. Comme de juste, l'auteur s'arrête de préférence sur les temps modernes, estimant avec raison que Louis XIII et Louis XIV sont plus intéressants pour nous que les premiers successeurs de Pharamond ou même de Charlemagne. Ajoutons que c'est un beau livre, qui n'a nullement l'aspect rébarbatif des livres d'écoles. Un beau format, beaucoup de gravures, toutes instructives et bien choisies, constituent des attraits auxquels peu d'enfants resteront insensibles. Il mérite d'ailleurs de recevoir aussi bon accueil des pères, d'abord parce qu'il est fort intéressant et très bien fait, ensuite parce qu'il les aidera à faire naître, entretenir et aviver dans l'âme de leurs enfants les sentiments qui font les bons chrétiens et les bons Français.

P. Talon.

Histoire populaire de la Révolution française, (*grands faits, grandes journées*), par d'Hombres, professeur d'histoire au lycée Henri IV. Gravures de Bonneville, Monnet, Bayard, etc. Paris, Alcide Picard et Kaan, 1889, in-8 de 260 p. — Prix : 3 fr.

C'est une histoire illustrée : 55 portraits, 4 cartes, 32 gravures. Le texte ne semble destiné qu'à les encadrer. Sommaire d'histoire un peu allongé, pouvant servir de memento, sous réserve de quelques *lapsus* qu'il faudrait faire disparaître. Ainsi, p. 205, l'auteur appelle Sièyes « un ancien constitutionnel ; » c'est constituant qu'il faudrait dire; p. 150, il écrit : « afin de bien montrer que leur volonté était de ne point retourner à la monarchie, elles élurent pour directeurs cinq conventionnels ; » il faut ajouter : régicides ; p. 178 : Carnot ne fut pas, comme le dit l'auteur, arrêté au 15 fructidor. Il n'est pas exact de dire, même pour être bref (p. 7) : Marie-Antoinette, captive après le 10 août 1792, fut enfermée à la Conciergerie : et les douze mois du Temple ? P. 19 : en disant que « les cahiers sont unanimes à demander la suppression de la monarchie absolue, » ne serait-il pas juste d'ajouter qu'ils ne l'étaient pas moins à demander le maintien de la monarchie ? etc.

V. P.

Mémorial du Centenaire, par Hippolyte Gauthier, illustré de 60 reproductions des gravures de 1789. Paris, Delagrave, 1889, in-4 de 80 p. — Prix : 1 fr.

Dans ce recueil décoratif, qu'on me permette de chicaner la décoration du frontispice. Comment ! nous sommes en 89, en pleine monarchie, et déjà le dessinateur nous montre les faisceaux républicains, la couronne et la main de justice foudroyés, le globe revêtu de fleurs de lis s'abîmant sous les ruines de la Bastille : au-dessus de la composition, une bonne grosse fille, qui représente la Liberté, tient suspendu le triangle égalitaire. Si l'éditeur met un tel frontispice à ce Mémorial de 89, que réservera-t-il pour celui de 92 et pour celui de 93 ?

La plupart des gravures que nous trouvons ici ont déjà paru dans *l'An 1789*, à l'exception d'une vingtaine qui paraissent pour la première fois. Cette grande brochure (dont les gravures ont dû déterminer la dimension peu commode), débute par la déclaration des droits, puis par une esquisse d'ensemble de l'année célèbre ; on y trouve un calendrier historique, la liste des députés aux États généraux, avec quelques notices pour les plus célèbres (il ne faut pas dire Thibault, curé de *Loppes*, mais de *Souppes*), l'indication des littérateurs, des artistes, des industriels du temps : c'est une

sorte d'almanach. On termine par les monuments et vestiges de 1789 à visiter, soit à Versailles, soit à Paris. En somme, brochure très agréable, et dans un meilleur esprit que ne le laisserait pressentir le frontispice.

VICTOR PIERRE.

Souvenirs intimes de la cour des Tuileries, par Mme CARETTE, née BOUVET. 18e édition. Paris, Ollendorff, 1889, in-18 de 332 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Carette, dame du palais de l'Impératrice, introduit dans l'intérieur de la cour du second Empire : portraits toujours assez flattés de nombre de personnes qui figurèrent dans ses salons, anecdotes sur elles; souvenirs sur la guerre du Mexique, et son fatal dénouement; sur la sollicitude de l'Empereur et de l'Impératrice pour les œuvres de charité, etc..., voilà ce qui remplit ce volume : c'est un éloge constant de ce qu'ont fait et dit l'Empereur et l'Impératrice. Les anecdotes sur tous ceux et celles qui furent alors à la mode seront recherchées : princesse de Metternich, marquise de Galiffet, comtesse Castiglione, toutes les dames de la maison de l'Impératrice, princesse Anna Murat, etc., chacun a son mot. On pénètre dans le cabinet de travail de l'Impératrice, dans sa chambre à coucher, voire même dans son cabinet de toilette, entouré de hautes glaces, qui se reflétaient les unes dans les autres, » dans son oratoire particulier; on passe en revue sa garde-robe, son écrin, etc. En un mot, c'est un livre d'une lecture facile, où la curiosité est sans cesse éveillée par un nom, un détail; Mme Carette est passionnée pour l'Impératrice et les personnes dévouées à l'Empire : c'est tout naturel, mais peut-être un peu moins d'enthousiasme eût-il fait plus d'impression; on voit ici trop le parti pris de louer. L'auteur vit dans le présent, ne regarde pas si la Monarchie, avant l'Empire, a donné à la France des jours prospères, ne semble pas s'inquiéter des fautes qui ont amené sur notre patrie une troisième invasion. Un gouvernement qui conduit le pays à de telles catastrophes peut avoir eu des jours brillants et donné des fêtes charmantes, où se pressait tout le monde évoqué par Mme Carette, mais on n'est pas tenté de le reprendre, et l'histoire aura à faire peser sur lui plus d'une responsabilité.

H. DE L'É.

Le Colonel Paqueron, par Mgr SAIVET, évêque de Perpignan. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1889, in-8 de 202 p. orné d'un portrait. — Prix : 2 fr.

La vie du saint colonel Paqueron est une des plus belles œuvres que nous ait laissées Mgr Saivet, dont le diocèse de Perpignan déplore encore la perte. Publié d'abord sous forme d'articles épars dans la *Semaine religieuse d'Angoulême,* cette édifiante biographie parut ensuite en 1878; mais il importait d'en donner une édition populaire accessible à toutes les bourses ; c'est ce que vient de faire, avec le soin qui lui est habituel, la Société de Saint-Augustin. En effet, aucun exemple ne peut être plus profitable à tous que celui de ce fils de paysan lorrain s'élevant à de hauts grades dans l'armée par sa science et par son courage militaire et professant, dès sa jeunesse, des sentiments hautement et ardemment chrétiens. Les devoirs professionnels, les soins que réclamait une nombreuse famille d'ascendants, puis d'enfants et de petits-enfants, la modicité de sa fortune enfin, ne l'empêchèrent jamais de consacrer de longues heures à la prière et d'abondantes aumônes au soulagement des pauvres. Quand le colonel rendit sa belle âme à Dieu, ce fut un deuil public pour la ville d'Angoulême

où il s'était retiré. Lecture réconfortante qui se recommande à toutes les classes de lecteurs et spécialement à la jeunesse.

COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Émile-Jacques-Armand BEAUSSIRE, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, vient de mourir à l'âge de 65 ans. Né à Luçon le 26 mai 1824, après ses premières études faites dans sa ville natale, il vint à Paris, et entra à l'École normale en 1844. Il fut successivement professeur de littératures étrangères à la Faculté des lettres de Poitiers, puis de philosophie au collège Rollin et au lycée Charlemagne. Après 1871, il devint membre de l'Assemblée nationale, où il s'occupa surtout des questions d'enseignement. Nous signalerons parmi ses publications : *Du fondement de l'obligation morale* (1855, in-8) ; — *Lectures philosophiques, ou Leçons de logique extraites des auteurs dont l'étude est prescrite par l'Université* (1857, in-12) ; — *Notice sur un manuscrit inédit de la Bibliothèque de Poitiers* (1864, in-8) ; — *Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française ; Dom Deschamps, son système et son école, d'après un manuscrit et des correspondances inédites du* XVIIIe *siècle* (1865, in-12) ; — *La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral, études de droit naturel* (1866, in-8) ; — *La Morale indépendante* (1867, in-8) ; — *La Guerre étrangère et la Guerre civile en 1870 et en 1871* (1872, in-12) ; — *La Liberté dans l'ordre intellectuel et moral. Études de droit naturel* (2e éd. 1878, in-12) ; — *La Morale laïque ; Examen de la morale évolutionniste de M. Herbert Spencer* (1881, in-8) ; — *La Liberté d'enseignement et l'Université sous la troisième République* (1884, in-8) ; — *Les Principes de la morale* (1885, in-8) ; — *Les Principes du droit* (1888, in-8).

— M. Fernand BAGUENAULT DE PUCHESSE, né en 1814, est mort à Orléans, le 24 avril dernier. D'une vieille famille de l'Orléanais qui donna des défenseurs à la cité au temps de Jeanne d'Arc, des magistrats éminents au XVIIe siècle, M. Baguenault de Puchesse fut mêlé pendant cinquante ans à toutes les œuvres religieuses, politiques, sociales, dans lesquelles il prit une large part. L'un des fondateurs, sous les auspices de Mgr Dupanloup, et le premier président de l'*Académie de Sainte-Croix*, il était lui-même écrivain distingué et a publié, sans parler de nombreux articles dans le *Correspondant*, le *Contemporain*, la *Revue des questions historiques*, les ouvrages suivants : *le Catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves* (1859, 2 vol.) ;— *L'Immortalité, la mort et la vie*, 3e édit. (1868, in-8) ; — *L'Histoire du Concile de Trente* (1870, in-8). Il avait fondé à Orléans les journaux conservateurs : *le Moniteur du Loiret*, en 1848, supprimé par l'Empire, et *l'Impartial du Loiret*, en 1868. Grand admirateur de Léon XIII, il collaborait assidûment dans ces dernières années au *Moniteur de Rome*. Son œuvre principale a été l'organisation des écoles libres à Orléans, qu'il laisse en pleine prospérité.

— Le Dr William WRIGHT, un des orientalistes les plus distingués de l'Europe, est mort le 22 mai, à l'âge de 59 ans. Né au Bengale, le 17 janvier 1830, il fit ses premières études à l'Université de Saint-André, puis il passa quelques années aux Universités de Leyde et de Halle, où il s'initia à l'étude des langues orientales. Il y acquit rapidement assez de notoriété pour se voir appelé, à l'âge de 26 ans, à la chaire d'arabe du collège de la Trinité de Dublin. En 1861, il entra comme attaché au British Museum, où il devint bientôt conservateur (1869). En 1870, l'enseignement de l'arabe à l'Université de Cambridge lui fut confié. L'Institut de France l'élut corres-

pondant le 27 décembre 1878, et la plupart des corps savants de l'Europe tinrent à honneur de le compter parmi leurs membres. Nous mentionnerons parmi les publications qui ont établi sa réputation d'érudit : *The Travels of Ibn-Jubair* (Leyde, 1852); — des Analectes sur l'histoire de la littérature des Arabes d'Espagne d'Al-Makkari (Leyde, 1855) ; — *The Book of Jonas in four oriental versions* (Londres, 1857); — *The Kamil of El Mubarrad* (Leipzig, 1864-1874); *The Homilies of Aphraates ; — A Grammar of the Arabic Language* (Londres, 1859-1862); — *The Chronicle of Joshua the Stylite ; — Contributions to the apocryphal Litterature* (Londres, 1865); — *Apocryphal Acts of the Apostel* (Londres, 1871). Il avait aussi rédigé le catalogue des mss. syriaques du *British Museum.*

— On annonce encore la mort : de M. ASSELINEAU, dessinateur, attaché au musée de Madrid qui, après son retour en France, travailla longtemps à l'illustration d'un ouvrage publié par M. le baron Taylor, *le Moyen âge pittoresque,* sous la direction de Viollet-le-Duc, et auteur de nombreux dessins pour *la France de nos jours*, mort à l'âge de 82 ans ; — de M. Charles BROSSELARD, préfet honoraire, officier de la Légion d'honneur, auteur de nombreux et importants travaux sur l'Algérie, la littérature berbère, l'archéologie et l'administration, etc., décédé à Paris le 29 mars, dans sa 73e année; — de M. Édouard DELALAIN, auteur de divers ouvrages de vulgarisation, mort à l'âge de 84 ans ; — de M. Charles DORRÉ, ancien capitaine de frégate, conseiller référendaire à la Cour des comptes ; — de M. le colonel du génie FOY, mort à Vesoul le 17 mai, à l'âge de 83 ans; — de M. Eugène-Frédéric-Ferdinand HUCHER, né à Sarrelouis, président honoraire de la Société historique du Maine, auteur de nombreux travaux sur la numismatique française et sur l'archéologie du Maine, décédé au Mans le 22 mars, dans sa 75e année ; — de M. le général ISNARD, auteur d'un travail sur *la Monarchie française,* mort à Saint-Julien (Rhône), à l'âge de 66 ans ; — de M. JACQMIN, directeur de la Compagnie des chemins de fer de l'Est, auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire des chemins de fer français pendant la guerre,* mort à l'âge de 68 ans ; — de M. Charles LORY, né à Nantes en 1823, doyen de la Faculté des sciences de Grenoble, correspondant de l'Institut, auteur de nombreux ouvrages; — de M. Victor-Adolphe MALTE-BRUN, né à Paris le 25 novembre 1816, secrétaire honoraire de la Société de géographie, et géographe distingué, mort le 15 avril, à l'âge de 73 ans ; — de M. Anthime MÉNARD, né le 29 septembre 1809, à Savenay, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats, auteur de poésies, mort à Nantes le mardi 5 mars, à l'âge de 80 ans; — du R. P. SOUAILLARD, né le 19 décembre 1816, dominicain célèbre par son talent oratoire, mort le 1er mai ; — de M. Alfred TALLON, ancien député du Puy-de-Dôme, auteur d'articles politiques dans le *Républicain,* l'*Union républicaine,* le *Moniteur du Puy-de-Dôme,* mort à l'âge de 61 ans ; — de M. René VAILLANT, ancien officier de marine démissionnaire, écrivain de talent, auteur d'articles très remarqués dans la *Revue socialiste,* mort à l'âge de 37 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. Agostino ALLEGRO, esthéticien, qui laisse inachevé un *Trattato della prospettiva applicata al bassorilievo,* mort le 19 mars à Gênes, à l'âge de 43 ans ; — de miss E.-H.-S. BAGNOLD, dont on a des poésies lyriques, morte le 24 avril, à Rome ; — du chimiste danois, M. BARFOED, mort le 30 avril, à 74 ans ; — du Dr F.-A.-P. BARNARD, savant américain, connu surtout par ses travaux mathématiques, mort à 80 ans, le 27 avril ; — de miss Agnès CATLOW, à laquelle ses ouvrages de vulgarisation scientifique ont valu quelque notoriété, morte à 82 ans ; —

de M. Robert DAMON, géologue et naturaliste anglais, mort le 2 mai à 75 ans ; — de M. Paolo FERRARI, professeur de littérature italienne à l'Académie scientifico-littéraire de Milan ; — de M. le sénateur Angelo GENOCCHI, professeur de calcul infinitesimal à l'Université de Turin, mort au commencement de mars ; — du Rév. Lewis GIDLEY, chapelain de Saint-Nicolas, à Salisbury, qui a laissé quelques poésies et un traité intitulé *Disputed points of Theology* ; — de Mme Diakonus JOHNSEN, connue comme auteur de nouvelles historiques, sous son nom patronymique de Lodovika Hesekiel ; — du Dr Theodor JORISSEN, professeur d'histoire nationale à l'Université d'Amsterdam, mort à 56 ans, le 4 avril ; — de M. Warren DE LA RUE, astronome, membre de la Société royale d'astronomie, correspondant de notre Académie des sciences, mort à 74 ans, le 19 avril ; — du Dr H. A. MEYER, mort à 67 ans, le 1er mai, à Forstek ; — du colonel Robert Durie OSBORNE, journaliste anglais, auteur d'ouvrages sur l'islamisme, mort le 19 avril ; — du Dr Heinrich-Gustav REICHENBACH, directeur du Jardin botanique de Hambourg, où il est mort le 6 mai ; — de M. William-Henry SIMCOX, recteur de Harlaxton, collaborateur de l'*Academy*, de l'*Expositor*, de l'*English historical review*; mort à 46 ans, le 4 mai ; — du Dr Heinrich STEINER, professeur de théologie à l'Université de Zurich, mort le 19 avril, à 48 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 3 mai, M. R. de Maulde a lu un travail sur un essai d'exposition internationale en 1470. M. Germain Bapst a communiqué un mémoire sur les plus anciennes mines d'étain de l'Asie. — Dans celle du 10 mai, M. G. Paris a lu un travail tendant à prouver que Martin de Braga, évêque de Galice, est bien l'auteur de la *Copia verborum* attribuée à Sénèque par M. Hauréau. M. Costomiris a lu une notice sur les ouvrages inédits des médecins grecs. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 17 mai. M. Heiss a ensuite communiqué un mémoire sur la folie de Jeanne de Castille, mère de Charles-Quint. — Le 24 mai, M. Hauréau a lu une notice sur un nouveau manuscrit de Martin de Braga. M. Lecoy de la Marche a ensuite entretenu l'Académie de l'origine du grand sceau royal de France.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Dans la séance du 4 mai, M. Bernard a achevé la lecture de son mémoire sur l'esthétique ancienne. M. Arthur Desjardins a communiqué un travail sur l'histoire du droit maritime au XVIIe siècle. — Dans celle du 18 mai, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a lu l'introduction d'un ouvrage qu'il va publier sur *la Philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion*. — La lecture de M. Desjardins sur le droit maritime au XVIIe siècle a été achevée dans la séance du 25 mai. M. Fagniez a ensuite communiqué à l'Académie un travail intitulé : *L'Avènement de Richelieu au pouvoir et la Fondation du Calvaire*.

CONGRÈS. — Le huitième congrès des orientalistes siègera à Stockholm et à Christiania du 2 au 13 septembre 1889, sous le haut patronage de S. M. le roi de Suède et de Norvège, Oscar II. Le congrès sera divisé en cinq sections : I. section sémitique et de l'Islam ; II. section aryenne ; III. section africaine, dont fera partie l'égyptologie ; IV. section de l'Asie centrale et de l'Extrême Orient ; V. section de la Malaisie et de la Polynésie. Le prix de la souscription est de 20 fr., que l'on peut adresser directement au secrétaire général, le comte de Landberg, à Stuttgart. Pour la France, M. E. Leroux, le libraire bien connu, a été désigné comme intermédiaire.

— Le Congrès catholique espagnol qui devait se tenir à Madrid, à l'occasion du treizième centenaire de la conversion au catholicisme du roi Recca-

rede, s'est ouvert le 24 avril dernier par une messe pontificale. A côté des quinze ou vingt évêques, on comptait parmi les membres de ce Congrès les plus grands noms de la noblesse et de la littérature espagnoles. C'est dire assez que ce congrès a été brillant ; mais ce qui vaut mieux encore, c'est qu'il a agi et rempli toutes les promesses qu'on était en droit d'en attendre. Dès le début, en effet, les congressistes ont été répartis en six sections. Chaque jour, une séance générale avait lieu et réunissait avec les congressistes un public nombreux et choisi. Bien que l'*Univers* (de Paris) fût représenté par un bénédictin de Silos, et la *Gazette populaire de Cologne,* par M. Eberard Vogel, les étrangers étaient peu nombreux au Congrès de Madrid, et on ne saurait l'appeler Congrès international. — La plupart des travaux qui ont été lus et des discours qui ont été prononcés, avaient pour objet l'histoire religieuse de l'Espagne, celle de ses œuvres de charité ou de bienfaisance, l'apologie du catholicisme, et la réfutation des assertions hasardées ou fausses de la science rationaliste et athée du XIXe siècle. — Deux questions ont particulièrement appelé l'attention, et inspiré les discours les plus éloquents et les plus substantiels : 1° la Papauté, son rôle historique à travers les siècles, la nécessité pour elle de jouir d'une indépendance complète dans l'ordre temporel ; 2° l'Impossibilité de signaler un conflit réel et non supposé entre la foi ou la révélation d'une part, la science et la raison d'autre part. Parmi les orateurs qui ont mérité des applaudissements plus chaleureux sur l'une et l'autre de ces questions, nous nommerons un peu au hasard : S. É. le cardinal Gonzalès, MM. le marquis de Valle Ameno, Orti y Lara, Alexandre Pidal, Menandez Pelayo, Valentin Gomez, P. Minguella, des Augustins récollets, etc. Les congressistes, en se séparant, se sont donné rendez-vous pour l'année prochaine, à Saragosse, preuve que leur réunion a porté des fruits et des fruits durables.

CONCOURS. — Un prix de mille francs, qui pourra, s'il y a lieu, être divisé en premier et second prix, sera décerné à Orléans, en séance publique, le 8 mai 1890, par la Société archéologique et historique de l'Orléanais, au meilleur travail sur l'histoire ou les antiquités de cette province. Les mémoires destinés au concours devront être adressés, franco, à Orléans, au président ou au secrétaire de la société, avant le 31 décembre prochain 1889, terme de rigueur. Les mémoires ne seront pas signés, ils porteront une devise ou épigraphe, reproduite sur l'enveloppe d'une lettre cachetée, jointe au travail. Cette lettre contiendra le nom et l'adresse de l'auteur et la déclaration signée de lui, que son ouvrage est inédit, et n'a été présenté à aucun concours antérieur. (Tous autres renseignements relatifs à ce concours seront donnés sur demande écrite ou verbale, au secrétariat de la Société.)

BIBLIOTHÈQUES ET ARCHIVES. — Nous n'avons pas encore eu le plaisir de présenter à nos lecteurs l'*Annuaire des bibliothèques et archives pour 1889, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique* (Paris, Hachette, 1889, in-16 de 212 p.). Ce petit volume, qui n'a l'air de rien, a opéré une vraie révolution. Il a fait connaître les bibliothécaires, et surtout les catalogues et inventaires des bibliothèques. Muni de ce guide, un travailleur peut circuler en France. Il n'a plus à craindre de trouver des portes fermées et des instruments de travail absents. Il est bien vrai que tel catalogue (Falaise, par exemple) existait partout ailleurs qu'à la bibliothèque de cette ville. Un des fruits du présent annuaire aura été de l'y avoir fait rentrer. Signalons à Saint-Calais, un conseiller général, maire de la ville, qui cumule aussi la charge de bibliothécaire. N'y a-t-il pas à Roubaix un

« aide bibliothécaire, » le seul de son titre, le seul fonctionnaire qui appartienne au sexe des doctoresses en médecine ? Il semble que le commis des Estampes à la Bibliothèque nationale à Paris n'a pas été marqué. Mais la bibliographie est riche, bien riche, si riche, que les lecteurs du *Polybiblion* sauront gré à l'auteur anonyme de l'*Annuaire*, M. Ulysse Robert, et que tous les savants apprécieront grandement ce *vade mecum* indispensable dans leurs recherches et leurs voyages.

Le Religieux de Saint-Denis. — De l'intéressante étude publiée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* — et en tirage à part (in-8 de 40 p.), — par notre collaborateur M. H. Moranvillé, il semble bien résulter que le religieux anonyme, auteur de la chronique du règne de Charles VI, ne serait autre que Pierre le Fruitier, dit Salmon. Du moins, M. Moranvillé établit les rapprochements les plus curieux entre la Chronique du religieux de Saint-Denis et les Mémoires de Salmon, publiés, en 1824, par Crapelet, sous le nom de *Demandes faites par le roi Charles VI touchant son état et le gouvernement de sa personne avec les réponses de Salmon*. Comme le religieux, Pierre le Fruitier a été secrétaire du Roi, s'est trouvé en Angleterre lors de l'insurrection de Wat Tyler, a été en Flandre, a été mêlé aux affaires du schisme, s'est trouvé en relations avec le duc de Berry ; s'est attaché au duc de Bourgogne; a vécu après 1422, date à laquelle s'arrête la chronique; enfin, a été religieux. Le seul point que M. Moranvillé n'ait pu établir, c'est que ce Salmon ait été en effet moine à Saint-Denis.

Paris. — Nous avons mentionné et loué ici le *Corneille* et le *Racine* de M. Jules Favre. Nous ne pouvons nous dispenser de mentionner et de louer le beau volume intitulé : *Chefs-d'œuvre du théâtre français. Molière. Les Précieuses ridicules. Le Misanthrope. L'Avare. Les Femmes savantes. Le Bourgeois gentilhomme. Le Malade imaginaire*, par M. Jules Favre, professeur agrégé de l'Université, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française (Paris, Alfred Degorce, gr. in-8 de LXII-675 p.). M. Favre, dans son *Introduction*, a parfaitement résumé tout ce que l'on a écrit de meilleur sur la vie de Molière et sur son théâtre. Aux indications et observations de ses devanciers, il a ajouté les siennes propres, se montrant partout érudit exact et critique judicieux. Le texte adopté est celui de la *Collection des Grands Écrivains de la France*. Le volume est orné de portraits, exécutés avec goût, de Molière, de Madeleine Béjart, d'Armande Béjart, de Coquelin, de Jeanne Samary, de Grandval, de Mlle Mars, de Geffroy, de Mme Arnould Plessy, de Grandmesnil, de Worms, de Coquelin cadet, de Prud'hon, de Duparai, de Mme Pauline Granger, de Mlle Beauval, de Lulli, de Préville, de Delaunay, de Truffier, de La Grange, de Samson, de Provost, de Madeleine Brohan, de Mlle Jouassain, de Got, de Thiron, de Regnier, de Mme Worms-Baretta, de Clech, enfin d'une danseuse de ballet à la Comédie française.

— A propos de la récente et luxueuse publication, faite d'après le manuscrit autographe, des *Mémoires de Mme la marquise de la Rochejaquelin*, M. le baron Adalbert de Beaucorps a donné dans le journal du Loiret du 18 avril dernier, une intéressante étude sur l'œuvre de l'illustre Vendéenne et la part que M. de Barante a prise à la rédaction ou plutôt à la révision de ces Mémoires. M. de Beaucorps a eu la bonne idée de faire exécuter de son travail un élégant tirage à part (Orléans, impr. Michau, in-8 de 15 p.).

— Nous sommes heureux d'annoncer que notre zélé collaborateur M. Henri Stein prépare une Bibliographie de l'histoire de l'imprimerie, qui ne pourra manquer d'être un travail considérable, étant donné le soin que M. H. Stein apporte à ce qu'il fait et la compétence spéciale qu'il a acquise sur la ma-

tière. En attendant ce volume, nous devons signaler du même érudit deux plaquettes nouvelles. L'une est consacrée à *Germain Lauverjat, imprimeur à Bourges à la fin du seizième siècle* (Paris, Vᵉ L. Techener, in-8 de 15 p.), qui jusqu'ici était à peine connu comme libraire. M. Stein confirme par des faits précis les vagues indications de Catherinot et de l'abbé Lebeuf. Il semble résulter de ces renseignements par M. Stein que Germain Lauverjat commença à imprimer en 1587; qu'il avait acheté les presses de Pierre Bouchier; qu'il avait été en apprentissage à Lyon chez Guillaume Rouville; que dès 1600 il s'était associé à Maurice Levez, auquel il avait cédé son matériel d'imprimerie. — C'est sur l'histoire de l'*Imprimerie à Châteaudum* que nous renseigne l'autre plaquette (Châteaudum, imp. J. Pigelet, in-8 de 14 p.). Notre érudit collaborateur y établit avec certitude contre les doutes de M. Deschamps: 1° qu'en 1610, Abel l'Angelier faisait imprimer à Châteaudum les *Cinq livres du droit des Offices,* de Ch. Loyseau; 2° qu'un siècle après, en 1710, Étienne Charles, imprimeur de la ville, produisait *l'Office et la Vie de saint Roch;* 3° que cet Étienne Charles séjourna jusque vers 1720 à Châteaudum, qu'il eut pour successeur un certain Hamarville, et que les échevins tentèrent en vain de donner la succession d'Hamarville au sieur de l'Abbaye, l'intendant exigeant la stricte application du règlement de 1704.

— Dans un important travail qu'il vient d'extraire de la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger,* notre collaborateur M. P. Guilhiermoz soutient qu'il est faux de dire, avec la plupart des historiens du droit français, qu'à la fin du XIIIᵉ siècle la procédure écrite se soit substituée à la procédure orale dans les cours laïques des pays coutumiers. Il montre fort bien au contraire *la Persistance du caractère oral dans la procédure civile française* (Bar-le-Duc, imp. Contant-Laguerre, in-8 de 49 p.). Tout en reconnaissant que le maintien de la procédure orale n'offre pas les mêmes inconvénients aujourd'hui qu'au moyen âge, M. Guilhiermoz ne cache pas ses préférences pour l'emploi de la procédure écrite.

— Dans la livraison d'avril de la *Revue des questions historiques,* notre collaborateur M. le comte de Puymaigre a donné la traduction d'une notice sur Jeanne d'Arc, composée en Italie au XVᵉ siècle par Sabadino degli Arienti, restée inconnue jusqu'à ces derniers temps et qui a échappé à Quicherat. A propos de cette notice, un très éminent critique italien, M. d'Ancona, a écrit au traducteur : « Ces jours-ci ont été publiées dans un journal de Florence quelques lettres de Sabadino degli Arienti à Benedetto di Dei, Florentin, auteur d'une estimable chronique inédite des choses de son temps. Dans une lettre de juillet 1489, Sabadino dit à di Dei : « J'attends avec un grand désir que vous m'appreniez par écriture les rares vertus et conditions qui furent en cette Pucelle de France, comme je vous l'ai demandé. » Il paraît donc, ajoute M. d'Ancona, que Sabadino reçut des renseignements sur Jeanne d'Arc par l'intermédiaire de di Dei qui, comme marchand, avait des relations avec la France. » C'est par ce dernier que Sabadino dut être mis en rapport avec Fileno Tuvata, le marchand dont il invoque le témoignage et qui résidait près de Reims. Ce fragment de la lettre de Sabadino est intéressant parce qu'il indique comment l'écrivain italien avait pu être renseigné, et qu'il prouve, une fois de plus, combien hors de France on avait été frappé de la mission de Jeanne d'Arc.

— La librairie Berger-Levrault va mettre en vente une édition d'un *Ancien Armorial de la Toison-d'Or et de l'Europe au* XVᵉ *siècle* (*1430-1467*). C'est la reproduction en fac-similé du manuscrit 4790 de la Bibliothèque de

l'Arsenal. Ce curieux Armorial, qui comprend 942 écus et 80 figures équestres, est accompagné d'un texte descriptif par M. Lorédan Larchey. Il formera un volume in-folio d'environ 500 pages.

— Dans la *Notice* qu'il vient de publier *sur la Vie et les Œuvres de Jacques Berriat Saint-Prix* — travail couronné par l'Académie de législation de Toulouse, — c'est surtout le jurisconsulte et le professeur que nous fait connaître M. Henri Laurain; il fait surtout ressortir les services qu'il a rendus à l'étude du droit et à la méthode historique qui y est aujourd'hui employée. Il ne dédaigne pourtant pas les autres œuvres de l'éminent auteur et les travaux historiques de Berriat Saint-Prix ; son édition de Boileau occupe une assez grande place dans cette notice. La bibliographie des ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés de Berriat, termine cette consciencieuse étude (Paris, G. Pedone-Lauriel, in-8 de 227 p.).

— A signaler le court pamphlet que vient de publier un abbé qui se cache sous le pseudonyme de M. Duntaxat de Chantaral : *la Jacobinière, fantasmagorie en 17 tableaux* (Paris, imp. E. de Soye et fils, in-12 de 15 p. Prix : 0 fr. 30). — Ce sont surtout les laïcisateurs que poursuit le poète dans cette satire de quelques trois cents vers, dont la portée nous échappe parfois.

— Encore une revue dont M. Léo Taxil prend la direction. La *Jeanne d'Arc*, revue hebdomadaire illustrée (Paris, Téqui, 6 fr. par an), est entièrement consacrée à faire connaître « d'une façon suffisamment développée, tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à la glorieuse héroïne française. »

— M. Ferdinand des Robert, que ses travaux historiques ont déjà fait connaître honorablement, va publier prochainement, chez Berger-Levrault, un nouvel ouvrage rédigé en collaboration avec feu M. Édouard Meaume : *La Jeunesse de la duchesse Nicole de Lorraine (1604-1638)*.

— Vient de paraître chez Firmin-Didot : *Mes Campagnes (1795-1815)*, notes et correspondances du colonel d'artillerie Pion des Loches, mises en ordre et publiées par MM. Maurice Chipon et Léonce Pingaud.

Anjou. — M. A. Joubert vient de publier dans la *Revue de l'Anjou* (tirage à part, Germain et G. Grassin, in-8 de 6 p.), sur les *Étudiants allemands de l'Académie protestante de Saumur et leur maître de danse (1625-1642)* quelques renseignements qu'il a extraits de l'*Album amicorum* dudit professeur, Le Puy-Rideau. Beaucoup de noms de l'aristocratie germanique se retrouvent dans cette liste.

Bretagne. — Les quinze pièces dont se composent les *Lettres et Documents inédits pour servir à l'histoire de la Révolution dans la Loire-Inférieure en l'an III*, que M. A. Joubert vient d'extraire de *la Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou* (Vannes, E. Lafolye, in-8), contiennent, entre autres choses, des renseignements sur les meurtres du 24 Vendémiaire, à Saint-Aignan, et aussi sur les guerres de la chouannerie. Tous ces documents sont extraits de la collection de l'auteur.

Champagne. — Un monument a été élevé l'année dernière à Robert de Sorbon. A cette occasion, MM. Jadart et Pellot ont extrait du tome LXXX des *Travaux de l'Académie de Reims*, une notice sur ce personnage et le village qui l'a vu naître : *Maître Robert de Sorbon et le Village de Sorbon (Ardennes); Notice publiée à l'occasion du monument érigé à la mémoire du fondateur de la Sorbonne dans son pays natal* (Reims, imp. coopérative, in-8 de XII-82 p.). Cet opuscule, accompagné de plusieurs pièces justificatives et de deux planches, est intéressant et fait dans un excellent esprit. Il donne en quelques pages des notions suffisantes sur Sorbon et la fondation qui fait sa gloire, et sur la petite commune de Sorbon.

— Signalons deux notices de M. Jadart : *Louis Paris, membre fondateur de l'Académie nationale de Reims, ancien bibliothécaire de la ville, 1802-1887. Notice lue dans la séance publique annuelle de l'Académie de Reims, le 7 juin 1888* (Reims, Michaud, gr. in-8 de 52 p. Extrait du tome LXXXIII des *Travaux de l'Académie de Reims*). — *Notice biographique sur Ch. Loriquet, bibliothécaire de la ville de Reims, secrétaire général de l'Académie, 1818-1819.* Nécrologie publiée par l'Académie nationale de Reims avec la liste de ses travaux (Reims, Michaud, gr. in-8 de 23 p. Extrait du tome LXXXIII des *Travaux de l'Académie de Reims*). — La notice sur Louis Paris, divisée en trois chapitres : *Avenay, Reims, Paris et Épernay,* est suivie de la liste des 63 publications du fondateur du *Cabinet historique,* rangées par ordre chronologique (1832-1885). La notice sur Charles Loriquet se compose de sa biographie, du discours prononcé sur sa tombe au nom de l'Académie de Reims, par M. Jadart (19 février 1889), de l'épitaphe de son père, enfin de la liste chronologique de ses 50 publications (1849 à 1889).

Dauphiné. — Chaque année, la librairie Xavier Drevet, de Grenoble, enrichit d'ouvrages nouveaux sa « Bibliothèque des touristes en Dauphiné, » collection aussi intéressante que variée et que nous avons pour la première fois l'occasion de signaler. Dans leurs *Excursions dans le Royan, le Vercors et le Diois* (Grenoble, Drevet, in-18 de 71 p.), MM. Desbois et Desroches nous promènent à travers des coins peu connus de l'Isère et de la Drôme. Des notes historiques mêlées à une heureuse description des sites feront agréablement consulter cet opuscule.

— M. l'abbé Ravaud poursuit dans la même collection son *Guide du botaniste en Dauphiné* (Grenoble, Drevet, in-18 de 48 p.). Cette livraison comprend les superbes massifs de Belledone et des Sept-Laux, si connus des baigneurs d'Uriage et de d'Allevard. M. Ravaud ne se borne pas à une fastidieuse énumération des plantes rencontrées, et il sait intéresser en indiquant les accidents de la route et en décrivant les paysages avec un charme pénétrant.

— M. l'ingénieur Chabrand, à qui l'on doit déjà une savante étude sur *le Bassin houiller du Briançonnais,* a publié ces temps-ci *l'Ère glaciaire dans les Alpes dauphinoises* (Grenoble, Allier, in-8 de 21 p.). L'auteur a rassemblé avec soin les documents connus concernant l'extension des glaciers dans le Dauphiné et il signale la rapidité avec laquelle le département des Hautes-Alpes se sème de ruines par suite de la destruction des forêts.

— Stendhal est encore à la mode, et le Dauphiné le compte au nombre de ses enfants les plus célèbres. Cependant on ne connaissait pas encore sa généalogie complète. M. E. Maignien a comblé cette lacune dans sa brochure intitulée : *La Famille de Beyle-Stendhal, notes généalogiques* (Grenoble, Drevet, in-8 de 15 p.).

— Parmi les épisodes qui suivirent la prise de la Bastille, celui que relate M. le baron de Coston sous le titre de : *Panique due à l'invasion de dix mille Savoyards en Dauphiné en 1789* (Lyon, Brun, in-8 de 26 p.), est une page d'histoire des plus curieuses. Le 27 juillet 1789, le bruit se répandit à Bourgoin que dix mille Savoyards en armes avaient envahi le Dauphiné et mettaient le pays à feu et à sang. L'alarme se répandit dans toute la Drôme, où la résistance fut organisée ;... les Savoyards ne parurent point. La crédulité et l'effroi firent cependant une victime : un officier de marine fut égorgé par les habitants de Pouzin. N'était ce sanglant détail, la lecture de l'opuscule serait à recommander aux vaudevillistes et aux compositeurs d'opérettes tout autant qu'aux historiens.

— Dans *Un Épisode inconnu de la vie privée du baron des Adrets* (Grenoble, Allier, in-8 de 31 p.), M. A. Prudhomme nous révèle une page intime de la vie du terrible baron, laquelle a été découverte dans les riches archives de l'hospice de Grenoble. En sa vieillesse, le baron, qui d'ailleurs guerroyait encore, eut à se défendre contre une instance en paiement des dettes d'un fils âgé de quatorze ans contractées à l'égard d'un marchand d'habits de Saumur. La procédure est amusante à suivre et la facture du marchand est rédigée avec une science des détails aussi remarquable que celle des « faiseurs » modernes. A cette brochure est joint le fac-similé d'une précieuse lettre autographe.

— *L'Histoire de Saint-Marcellin (Isère), depuis les origines jusqu'à 1800*, par M. Reymond Bonnat (Saint-Marcellin, Giroud, in-16 de 194 p.) est plutôt un recueil d'éphémérides qu'une étude historique : les faits et les appréciations s'y entassent sans preuves, sans la moindre indication des sources. Ajoutons que l'auteur, en toutes circonstances, s'empresse d'affirmer ses opinions révolutionnaires. Ceci dit, nous reconnaissons volontiers que ces « conférences » d'histoire locale ne sont pas dénuées d'intérêt.

Franche-Comté. — Dans des *Mélanges sur quelques questions agitées de mon temps et dans mon coin de pays* (Besançon, Dodivers, in-8 de 234-xiv p.), M. l'abbé J.-M. Boillot rappelle assez brièvement les discussions, les querelles même dont il a été l'auditeur ou le témoin pendant sa longue carrière, sur le Romantisme, le Lamennaisianisme, le Liturgisme, le Concordat, etc. Ces choses, anciennes déjà, se trouvent rajeunies sous sa plume experte : c'est bien observé. Envisageant une époque plus rapprochée, l'auteur nous entretient du Syllabus et du concile du Vatican (1870). Nous nous sommes plu particulièrement à méditer son judicieux chapitre *Du Catéchisme diocésain* (de Besançon) et, pour dire pleinement notre façon de penser, nous avons été heureux de retrouver ici, réimprimée, l'*Histoire de douze bœufs et d'une vache en l'église de la Madeleine, les 20 et 21 octobre 1870*. C'est un chapitre d'histoire locale (histoire triste et triste histoire) que nous connaissions depuis longtemps. On parle encore à Besançon de ces deux journées.

— Le livre que M. C.-J. Pizard a récemment publié sous le titre de : *Documents inédits et Notes historiques sur Noroy-le-Bourg, Saint-Igny et Calmoutier (en partie) (Haute-Saône)* (Vesoul, imp. Cival fils, in-8 de iv-555 p.), paraîtra sans doute plus volumineux que ne l'exigeait l'histoire d'une petite localité comme Noroy-le-Bourg. Les personnes qui auront à rechercher un résumé simple et clair des annales de cette commune ne trouveront point ce qu'elles désirent dans le travail de M. Pizard, qui ne s'adresse guère qu'aux érudits. La rédaction propre de l'auteur est en quelque sorte noyée dans la masse des documents reproduits ou traduits : méthode qui n'est pas sans inconvénients ; mieux eût valu, après avoir fait usage des sources et les avoir indiquées par des renvois au bas des pages, en reporter les preuves à la fin du volume, sous la rubrique : *Pièces justificatives*. Cette monographie compte d'assez nombreuses erreurs typographiques dont quelques-unes, s'appliquant à des dates, ne manquent pas de gravité. M. Pizard a eu soin de les corriger à la main sur l'exemplaire que nous avons sous les yeux. Pages 501-515, on trouvera de curieux détails sur les anciens usages locaux de Noroy, à peu de chose près les mêmes que ceux d'un grand nombre d'autres localités franc-comtoises. M. Pizard, cela se voit en maints endroits, n'est point des nôtres : la Révolution est son idéal. Rappelons, après

M. Pizard, qu'entre autres personnages de marque, Noroy-le-Bourg a vu naître Rapin, peintre de talent.

LORRAINE. — Nous signalerons quatre brochures dues à un seul érudit, M. Léon Germain. Peut-être est-il un peu hardi dans son *Étude sur les armoiries de Ligny en Barrois,* qui sont d'azur à trois croissants d'argent entrelacés en chef et trois chardons d'or en pointe feuillés et tigés de même : il suppose que primitivement au lieu de trois chardons, il y avait trois peignes et qu'ils étaient rangés deux un, entourant ainsi les croissants. (Bar-le-Duc, imp. de Contant Laguerre, in-8 de 16 p. Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc.*) La seconde brochure est consacrée à l'étude d'une *Plaque de foyer aux armes de Christophe de Bassompierre et de Louise de Radeval.* (Caen, H. Delesques, in-8 de 23 p. Extrait du *Bulletin monumental.*) La troisième est consacrée à *la Crosse émaillée du Musée historique lorrain*, attribuée au XIIIe siècle. (Nancy, imp. Crépin-Leblond, in-8 de 7 p.). Elle est extraite des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine,* comme aussi la quatrième, intitulée : *Excursions épigraphiques. Pont-Saint-Vincent.* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 131 p.) Une première partie renferme des renseignements sur les monuments historiques du Pont-Saint-Vincent, parmi lesquels la plus large place est réservée à l'église, dont les patrons sont saint Julien et saint Urbain. La seconde partie est consacrée aux vingt-trois pierres tombales portant encore des épitaphes que l'on trouve dans l'église. Enfin, un appendice qui termine le volume comprend sous le titre de *Chronologie des principaux événements* d'intéressantes notions sur l'histoire de la ville. Nous devons dire que M. Léon Germain a beaucoup emprunté pour la rédaction de cet ouvrage aux cahiers de notes écrits vers 1868 par l'ancien curé, M. l'abbé Boulanger, aujourd'hui curé de l'église du Bon-Secours, à Nancy.

— La *Notice sur les fiefs de Suzémont et de la Tour de Fresnes,* par M. R. de Souhesmes (Nancy, tip. de G. Crépin-Leblond, in-8 de 46 p.), extraite des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine pour 1888*, est surtout intéressante au point de vue généalogique. Faite d'après de bonnes sources, elle donne d'excellents renseignements sur plusieurs grandes familles de Lorraine. Nous reprocherons seulement à l'auteur de n'avoir pas résolu les abréviations, ni dans les citations intercalées dans le texte, ni dans la pièce qui se trouve à la fin.

NORMANDIE. — Signalons l'*Histoire de Falaise ; vicomté, mairie, baillage et élection,* par M. Amédée Mériel (Bellême, imp. Leroyer, in-12 de XXIII-223 p.); — la *Notice sur Saint-Martin-du-Tremblay (Eure)*, par M. l'abbé Guery (Évreux, imp. de l'*Eure,* in-8 de 30 p.).

— M. Veuclin continue, avec un zèle qui ne se dément pas, ses publications sur la région bernayenne ; nous signalerons de lui : *la Médecine en plein vent dans la ville de Bernay au* XVIIIe *siècle* (20 p.) ; — *Célébrités bernayennes. L'Abbé Le Gallois, docteur-médecin* (12 p.) ; — *Le Pain bénit dans la ville de Bernay au* XVIIIe *siècle* (8 p.) ; — *Les Loteries foraines dans la ville de Bernay au* XVIIIe *siècle* (Bernay, imp. Veuclin, in-8 de 14 p.).

ORLÉANAIS. — M. Boucher de Molandon vient de publier un long mémoire qui mérite de fixer l'attention : *Jacques Boucher, sieur de Guilleville et de Mézières, trésorier général du duc d'Orléans en 1429. Sa famille, son monument funéraire, son hôtel de la Porte-Renart ou de l'Annonciade. Souvenirs orléanais du temps de Jeanne d'Arc* (Orléans, H. Herluison, in-8 de 135 p.). Jacques Boucher n'est pas seulement connu pour avoir été trésorier de Charles d'Orléans ; il l'est encore pour avoir eu l'honneur d'héberger en son hôtel

la libératrice de la cité. On lira avec intérêt cette brochure qui contient des renseignements sur Jacques Boucher et sur sa descendance, et aussi sur un parent du trésorier général, Guillaume Cousinot, chancelier du même prince. Peut-être M. Boucher de Molandon exagère-t-il le dévouement de Jacques Boucher aux intérêts de la ville assiégée. Les documents qu'il cite ne nous semblent pas appuyer suffisamment ses assertions. Mais un point où l'auteur de ce travail nous semble avoir pleinement raison, c'est quand il établit que Guillaume II Cousinot, l'auteur de la fameuse Chronique de la Pucelle, n'est point du tout un neveu du chancelier, comme l'ont cru tous les érudits à la suite de M. Vallet de Viriville, mais son propre fils. Un appendice est consacré à une exacte description de l'hôtel de la Porte-Renart qu'a habité la Pucelle pendant son séjour à Orléans ; trois planches accompagnent cette description ; une autre planche nous fait connaître le sceau de Jacques Boucher et sa signature.

— Ce travail est extrait du tome XXII des *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (Orléans, Herluison, in-8 de 618 p.). Ce volume contient une série de travaux intéressants. Notre collaborateur, M. Baguenault de Puchesse, y a inséré une étude sur la bataille de Dormans de 1575 où Henri de Guise acquit son surnom de Balafré, étude faite surtout d'après les pièces imprimées du temps, dont la bibliographie est donnée en appendice. M. J. Loiseleur a édité un curieux rôle de 1412, donnant la liste des personnes jouissant des privilèges de scolarité à l'Université d'Orléans, et l'a fait précéder d'une intéressante notice sur ces privilèges. Nous trouvons ensuite un *Rapport* de M. Ludovic Guignard, *sur les découvertes faites à Blois en mai 1886* ; une notice sur *le Tumulus de Reuilly*, par MM. Boucher de Molandon et le baron A. de Beaucorps ; une curieuse *Étude* de M. Tranchau, *sur les représentations théâtrales, les exercices publics et les distributions de prix du collège d'Orléans,* dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, extraite du volume qu'il prépare sur l'histoire de ce collège ; un mémoire de M. Desnoyers, sur les *Objets trouvés dans la Loire, de 1875 à 1886* ; un important travail de M. L. Jarry sur les tombes de Marie d'Harcourt, femme du bâtard d'Orléans, de Jean, leur fils, de François II, et de Louis Ier, duc de Longueville, retrouvées à Notre-Dame de Cléry, travail complété par la publication du testament inédit de Dunois et de plusieurs autres pièces ; des recherches de M. l'abbé Cochard, sur *le Jeu de Paume à Orléans ;* des notes de M. E. Vignat et Flouest, sur une *Clochette des morts du* XIIIe *siècle ;* une notice de M. Tranchau, sur *l'Album amicorum de Jean Marrois, professeur de mathématiques à Orléans au* XVIIe *siècle,* qui a été également tirée à part (Orléans, Herluison, in-8 de 37 p.) ; la publication, par M. L. Jarry, de documents permettant de reporter à l'année 1519 le commencement des travaux au château de Chambord et d'en restituer l'exécution aux artistes Sandeau et Gobereau ; enfin, un mémoire de M. Desnoyers sur *le Chien de Montargis.*

POITOU. — Les cent seizième, cent dix-septième et cent dix-huitième livraisons des *Paysages et Monuments du Poitou,* de M. Jules Robuchon, viennent d'être distribuées. Consacrées aux notices sur Airvault et Louin (Deux-Sèvres), ces livraisons contiennent notamment plusieurs vues remarquables, en héliogravure, de l'église Saint-Pierre d'Airvault, une des plus belles et des plus curieuses de la région, et une vue du pont roman de Vernay, célèbre parmi les archéologues. Le texte des notices est dû à la plume si compétente de notre collaborateur M. Joseph Berthelé, directeur de la *Revue poitevine et saintongeaise.*

— Le 1er fascicule de la nouvelle édition du *Dictionnaire historique des familles du Poitou* de MM. Beauchet-Filleau (Poitiers, Oudin, éditeur) paraîtra à la fin de juin ou au commencement de juillet.

Savoie. — La préparation d'un itinéraire original n'est jamais chose aisée. Les touristes qui n'entendent pas se plier aux indications des Guides consulteront utilement la plaquette que M. F. Gabet a récemment publiée : *Itinéraire d'un voyage de trois semaines dans les Alpes françaises et la Vallée d'Aoste, du 9 au 28 juillet 1887. De la Bérarde à Chamonix par le col de la Temple et le col du Géant. Ascension du Mont-Blanc* (Lyon, Mougin-Rusand, in-8 de 16 p.). Le récit nous conduit heureusement hors des sentiers battus, dans l'Oisans, le Briançonnais, la Savoie et les hautes vallées italiennes.

Alsace. — La notice du P. Ingold sur *Albert Richard,* extraite du *Bulletin de l'Association des anciens élèves du collège libre de Colmar* (Colmar, Jung, gr. in-8 de 13 p.), est un digne hommage rendu à un Alsacien d'autant de cœur que de talent, mort professeur agrégé de philosophie au lycée d'Amiens, le 5 avril 1875. Le P. Ingold a emprunté au journal d'Albert Richard de touchants passages.

Allemagne. — La série des « publications de l'Union des libraires autrichiens » vient de s'enrichir d'un sixième fascicule. Ce sont des instructions pour la rédaction des inventaires d'incunables : *Die Incunabel-Bibliographie. Anleitung zu einer richtigen und einheitlichen Beschreibung der Wiegendrucke* (Vienne, Verlag des österr. Buchhändlervereines, in-16 de 36 p.). — M. Anton Einsle indique avec précision les renseignements que doit renfermer la description d'un incunable. Mais l'on ne peut s'empêcher de le trouver bien sévère dans le jugement qu'il porte sur les *Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables* publiées en 1886 dans le *Bulletin des Bibliothèques et des Archives ;* il les accuse d'être incomplètes, obscures et incompréhensibles. Elles ont été pourtant rédigées par un homme des plus compétents en ces matières, M. Léopold Delisle, et il suffit de les lire pour voir qu'elles donnent tous les renseignements nécessaires, étant donné le public auquel elles s'adressent et le but qu'elles se proposent.

Belgique. — La Bibliothèque royale de Bruxelles possédait depuis longtemps une collection considérable de journaux, belges pour la plupart, qui, pour cause d'insuffisance des locaux, se trouvaient empilés dans des coins perdus, exposés à la poussière et à l'humidité, sans guère pouvoir être consultés par les travailleurs. L'administration vient de prendre une sage mesure, en utilisant pour le classement de ces journaux, un immense sous-sol de huit fenêtres sur chaque côté de sa longueur. Un ascenseur montera à l'étage les volumes demandés. La Bibliothèque n'est abonnée qu'à fort peu de journaux ; ce qu'elle en possède, elle l'a reçu par voie de don ou d'achat de collections complètes ou partielles. Les accroissements sont donc très irréguliers. Dans l'intérêt de tous les chercheurs et des journaux eux-mêmes, il serait bon qu'une loi ordonnât le dépôt immédiat de chaque numéro paru en Belgique. L'installation de cette salle devrait être complétée par des abonnements à prendre aux journaux les plus importants des deux mondes et par la confection d'un répertoire idéologique qui se développerait parallèlement aux catalogues idéologiques des livres et des périodiques considérablement avancés déjà. Ce serait préparer une riche moisson pour les hommes d'étude.

Espagne. — L'Estramadura, qui passe pour l'une des plus stériles provinces de l'Espagne, n'en avait pas moins trouvé assez récemment un bibliographe, M. Barrantès, dont la mission avait été simplement de mettre en lumière

les gloires littéraires de ce pays : *Aparato bibliografico para la historia de Estramadura* (3 vol. in-8, 1877-1879). Cette même province vient de trouver un historien, archéologue et artiste, qui assume sur lui une tâche bien autrement étendue. C'est M. Nicolas Diaz y Páraz. Le titre seul de l'important ouvrage dont ce savant a doté sa patrie en dira plus à cet égard que beaucoup de commentaires : *Diccionario historico, biografico, critico, bibliografico de autores y artistas Extremanos ilustres*. L'ouvrage se compose de deux volumes in-4, avec 59 portraits et 148 fac-similés (Madrid, Murillo. Prix : 50 fr.).

— On vient de fonder à Barcelone une *Revista Catalana*, qui a pour directeur Don Jayme Collell, et pour objet spécial l'histoire de la Catalogne, son droit et ses coutumes particulières, enfin sa littérature. Ce champ est vaste, et réclame des ouvriers intelligents et laborieux.

— C'est encore à Barcelone qu'a été fondée *la Ciencia escolastico-medical*, dont le titre dit assez l'objet. Elle a pour directeur Don José Coll Astrell, et le premier numéro a paru en avril.

— *La Solucion* se publie à Alméria et s'occupe presque exclusivement des associations ouvrières, et du bien qu'elles paraissent appelées à réaliser.

Italie. — Notre collaborateur M. de Nolhac publie une plaquette *Per le nozze dell' amico Angelo Solerti dottissimo cinquecentista e Tassista e della signorina Lina Saggini « non men candido il cor che puro il viso » in Bologna addi XXIV d'aprile MDCCCLXXXIX* (Paris, imp. Lanier, in-8 carré de 21 p. Tiré à 99 exemplaires numérotés à la presse). Les vers inédits de Tasse sont tirés d'un autographe acheté, il y a quelques années, par « un de nos savants bibliophiles parisiens, » M. Alfred Piat. Dans sa dédicace, M. de Nolhac raconte l'histoire du précieux manuscrit, offert par le poète, alors à l'hôpital Sainte-Anne (1er mai 1580) aux deux princesses de Ferrare, et qui, au XVIIIe siècle, appartint au cardinal Camillo Cibo, qui le fit revêtir d'une belle reliure de maroquin rouge à ses armes. De ce manuscrit, M. de Nolhac a extrait une chanson, adressée à Marguerite de Gonzague, et deux madrigaux. Il a eu l'attention de traduire pour les profanes ces trois jolies petites pièces qui sont si aimablement et si justement dédiées à l'éminent historien et éditeur de Torquato Tasso.

— M. le professeur Cesare Paoli a publié les quelques paroles consacrées par lui à la mémoire de Cesare Guasti, dont nous avons récemment annoncé la mort, devant ses élèves de l'Institut des études supérieures (*In commemorazione di Cesare Guasti*. Firenze, M. Cellini, in-8 de 7 p.).

Publications nouvelles. — *Apologie des Christenthums vom Standpunkte der Sitte und Cultur*, durch Fr. Albert-Maria Weiss. Fünfter (Schluss-) Band (in-8, Herder, à Fribourg en Brisgau). — *Origines du culte chrétien*, par l'abbé L. Duchesne (in-8, Thorin). — *Instructions sommaires sur la doctrine chrétienne, avec un grand nombre de traits et d'exemples*, par l'abbé Jouve (2 vol. in-18, Tolra). — *Cultus SS. Cordis Jesu*, scripsit H.-J. Nix (petit in-8, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Manifestations du Sacré-Cœur de Jésus*, par l'abbé E.-A. Giély (in-12, Haton). — *La Sainte Mère de Dieu, ses grandeurs, ses bienfaits*, par l'abbé E.-A. Giély (in-12, Haton). — *Le Sang chrétien dans les rites de la synagogue moderne*, par Jab (in-18, H. Gautier, à Paris, Imp. coopérative, à Reims). — *Études sur le Banquet de Platon*, par C. Huit (in-8, Thorin). — *L'Activité mentale et les Éléments de l'esprit*, par F. Paulhan (in-8, F. Alcan). — *François Guizot. Instruction publique, éducation*, extraits précédés d'une introduction par F. Cadet (in-12, Belin). — *Le Péril social et le De-*

voir actuel. Le Mal, le remède, par T. de la Rive (in-18, Tremblay, à Genève ; Palmé, à Paris). — *Catéchisme du patron,* par L. Harmel (petit in-18, au journal « La Corporation »). — *Le Transformisme et la Discussion libre,* par J. d'Estienne (C. de Kirwan) (in-8, imp. Polleunis, Centerick et de Smet, à Bruxelles). — *La Période glaciaire étudiée principalement en France et en Suisse,* par A. Falsan (in-8, F. Alcan). — *La Chaleur animale,* par C. Richet (in-8, F. Alcan). — *Nouveau Guide pratique du photographe amateur,* par G. Vieuille (in-18, Gauthier-Villars). — *Les Curiosités de l'exposition de 1889,* par H. Gautier (in-8, Delagrave). — *Turgot, administration et œuvres économiques,* par L. Robineau (in-32, Guillaumin). — *John-Stuart Mill. Principes d'économie politique,* par L. Roquet (in-32, Guillaumin). — *Grammaire de la langue française d'après les nouveaux principes,* par le Dr J.-M. Rabbinowicz (in-8, Bouillon).— *Loch' Maria,* drame en trois actes et en vers, par le P. V. Delaporte (in-18, Retaux-Bray). — *La Renaissance de la poésie anglaise (1798-1889),* par G. Sarrazin (in-18, Perrin). — *Aristophane et l'Ancienne Comédie attique,* par A. Couat (in-18, Lecène et Oudin). — *Les Prologues de Térence,* par P. Fabia (in-8, Thorin). — *Études sur la littérature contemporaine,* IX, par E. Scherer (in-18, Calmann Lévy). — *Les Contemporains,* études et portraits, par J. Lemaître (in-18, Lecène et Oudin). — *La Littérature de tout à l'heure,* par C. Morice (in-18, Perrin). — *Un Caractère,* par L. Hennique (in-18, Tresse et Stock). — *Le Mahatma,* par G. Bussy et G. Lèbre (in-18, Marpon et Flammarion). — *La Chèvre d'or,* par P. Arène (petit in-8 carré, Marpon et Flammarion). — *La Duchesse d'Alvarès,* par P. Zaccone (in-18, Marpon et Flammarion). — *Bouquet de nouvelles,* par Martial-Dumoulin (in-18, Marpon et Flammarion). — *Le Plongeur,* par F. du Boisgobey (in-18, Plon et Nourrit). — *Famille sans nom,* 1re partie, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *Le Roi Arthur,* par Mrs Craik, trad. par E. Dian (gr. in-8, Firmin-Didot). — *La Jeune Sibérienne,* histoire russe, par X. de Maistre (petit in-8, Firmin-Didot). — *Le Château de fer,* par M. Lythe (in-18, Bourguet-Calas). — *Pauvre Léna,* par M. Lythe (in-18, Bourguet-Calas). — *A l'ombre de Lourdes,* par M. Montal (in-18, Bellier, à Bordeaux). — *Le Cadeau de deux pauvres Alsaciennes,* par l'abbé A. Bonnot (petit in-18, 149 p.). — *Pensées sur l'histoire,* par C. Charaux (in-18, Pedone-Lauriel). —*Géographie physique, historique, ethnographique, politique et économique de l'Europe,* par l'abbé Dupont. Cours supérieur (in-12, Poussielgue).— *Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale,* par le général Faidherbe (gr. in-8, Hachette). —*Lettres d'Irlande,* par M.-A. de Bovet (in-12, Guillaumin).—*Le Congo français du Gabon à Brazzaville,* par L. Guiral (in-18, Plon et Nourrit). — *Stanley, sa vie, ses aventures et ses voyages,* par A. Burdo (in-18, Lib. illustrée). — *La Vie et les Mœurs à la Plata,* par E. Daireaux. 2e édition (2 vol. gr. in-8, Hachette). — *Les Peuples étranges de l'Amérique du sud,* par V. Tissot et C. Améro (in-8, Firmin-Didot). — *Jean-Baptiste Aubry, docteur en théologie, missionnaire au Kong-Tchéou (Chine),* par A. Aubry (petit in-8, chez l'auteur à Dreslincourt (Oise). — *Vie de Just de Bretenières, missionnaire apostolique, martyrisé en Corée en 1866,* par Mgr d'Hulst (in-18, Poussielgue). — *Vie de Monseigneur Jaquemet, évêque de Nantes,* par l'abbé V. Martin (in-8, Poussielgue). — *Alexandre le Grand, roi de Macédoine,* par L. Joubert (in-8, Firmin-Didot). — *Les Grandes batailles d'autrefois (1066-1745),* par P. Louisy (in-8, Firmin-Didot). — *Le Patriotisme français en Lorraine antérieurement à Jeanne d'Arc,* par le comte M. de Pange (petit in-8 carré, Champion). — *La Réforme et la Ligue en Champagne. Documents, I, Lettres conservées en original ou en copie authentique dans les archives municipales de Châlons-sur-Marne, Reims, etc. (1546-1598),* recueillies par G. Hérelle (in-8, Champion). — *Henri de Rohan, son rôle poli-*

tique et militaire sous Louis XIII (1579-1658), par A. Laugel (in-8, Firmin-Didot). — *Histoire populaire de la Révolution française*, par G. Dhombres (gr. in-8, Picard et Kaan). — *Correspondance de la princesse de Condé, fondatrice du Temple. Lettres écrites pendant l'émigration à sa famille et à divers*, publiées avec une introduction par le R. P. dom J. Rabory (in-8, Retaux-Bray, à Paris, et imp. Saint-Pierre, à Solesmes). — *Mémorial du Centenaire*, par H. Gautier (in-4, Delagrave). — *La Congrégation (1801-1830)*, par M. Geoffroy de Grandmaison (in-8, Plon et Nourrit). — *La Vérité sur l'expédition du Mexique. Rêve d'empire*, par P. Gaulot (in-18, Ollendorff). — *La Vie privée d'autrefois. Les Repas. Comment on devenait patron*, par A. Franklin (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *Un Régiment de cavalerie légère*, par le lieutenant Aubier (in-18, Berger-Levrault). — *Verdun, notice historique*, par l'abbé Gabriel (in-12, Freschard, à Verdun). — *L'Empire des Tsars et les Russes*, par A. Leroy-Beaulieu. Tome III. (in-8, Hachette). — *Lettres de lord Beaconsfield à sa sœur*, trad. avec introd. et notes par A. de Haye (in-18, Perrin). — *La Jeunesse de Frédéric Ozanam*, par L. Curnier, 3e édit. (in-8, Hennuyer). — *Bibliothèque du Comité de législation étrangère. Catalogue, janvier 1889* (Ministère de la justice et des cultes) (gr. in-8, Imp. nationale). VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Publications sur l'Ecriture Sainte et sur l'Orient.

JURISPRUDENCE

SCIENCES ET ARTS

BELLES-LETTRES

HISTOIRE

Histoire civile et politique.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

TABLE DE LA CHRONIQUE

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

ERRATA

Page 96, ligne 3 de la première colonne des questions, *au lieu de* Eugène Burnouf, *lisez :* Émile.

Page 259, ligne 40, *au lieu de* studialo, *lisez :* studiato.

Page 288, colonne 1, lignes 26 et 45, *au lieu de* Eugène Burnouf, *lisez :* Émile Burnouf.

Page 344, ligne 7, *au lieu de* A. Feugère, *lisez :* P. Faugère.

Page 344, ligne 14, *au lieu de* Anatole Feugère, *lisez :* Prosper Faugère.

Page 382, ligne 51, une erreur nous a fait identifier *El Ateneo* avec la *España moderna*. Ce sont deux revues distinctes.

Page 468, ligne 37, *au lieu de* Berlioz écrivait à Wagner en 1852 : Berlin est encore dévoré, *lisez :* Wagner écrivait de Berlioz en 1852 : Berlioz est encore dévoré.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy, imprimeur breveté, Rennes.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion. Revue bibliographique universelle,* est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.